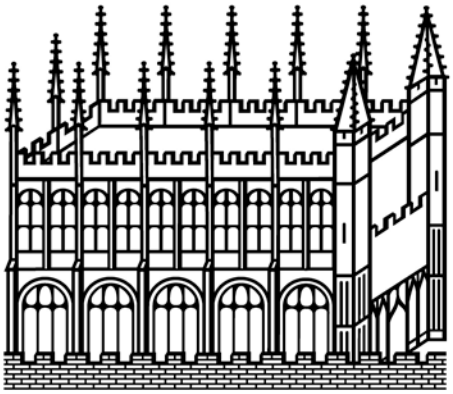


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

292 b 13

The Right Hon.ble

LORD AVEBURY,

F.R.S. D.C.L. L.L.D.

292. b.

D. 1.

OEUVRES

DE

Mr. L'ABBÉ

DE

SAINT-RÉAL:

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIEME.

A LA HAYE,
Chez les FRERES VAILLANT
& NICOLAS PREVOST,

M DCC XXII.

TABLE DES TRAITÉS

CONTENUS

DANS CE IV VOLUME.

I. Hiſtoire de Dom Carlos. 1
II. Conjuration des Eſpagnols contre les Vénitiens. 135
II. Mémoires de Madame la Ducheſſe Mazarin. 267

DOM CARLOS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

AVIS.

TOus les Hiſtoriens du Siecle paſſé, qui parlent du malheureux Prince d'Eſpagne qui fait le ſujet de cet Ouvrage, parlent auſſi de ſon Amour pour ſa Belle-Mere. Comme on juge toûjours criminellement de ces ſortes de choſes, ſa Paſſion a fait quelque tort à la Réputation de cette vertueuſe Reine. L'Auteur ayant trouvé en divers lieux les Particularitez de leur Hiſtoire, il a crû devoir en faire part au Public, parce qu'elles juſtifient la Mémoire de cette Princeſſe, & qu'elles font voir qu'il n'y a rien eu que de fort innocent de ſa part. Quand elle n'auroit fait que découvrir la Conjuration dont on verra le Récit, elle a bien mérité qu'on prenne quelque ſoin de ſa Gloire, puis qu'il eſt vrai de dire, que ſans elle, jamais le Prince de Navarre ne ſeroit devenu le plus grand Roi du Monde; &, pour dire quelque choſe de plus, Ayeul de Louïs Quatorzieme.

AUTRE AVIS.

CETTE *Hiſtoire eſt tirée de tous les Auteurs Eſpagnols, François, Italiens, & Flamans, qui ont écrit ſur le tems auquel elle s'eſt paſſée. Les principaux ſont Mr. de Thou, Aubigné, Brantome, Cabrera, Campana, Adriani, Natalis Comes, Dupleix, Mathieu, Mayerne, Mezeray, le Laboureur ſur Caſtelnau, Strada, Meteren, l'Hiſtorien de Dom Juan d'Autriche, les Eloges du P. Hilarion de Coſte, un Livre Eſpagnol des Dits & Faits Héroïques de Philippe II, une Relation de la Mort & des Obſeques de ſon Fils, &c. Elle eſt encor tirée de diverſes Piéces ſervant à l'Hiſtoire, tant manuſcrites qu'imprimées: entre autres d'un petit Livre en Vers, intitulé* Diogenes, *qui traite cette matiére à fonds; & d'un Manuſcrit de Mr. de Peyreſc exprès ſur ce même Sujet. Cependant, pour plus grande ſatisfaction des Lecteurs, on a mis à la marge des Endroits les plus ſinguliers, & les plus extraordinaires, les Auteurs principaux dont ils ont été tirez.*

DOM

D. Coster sculp.

DOM CARLOS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Lors que Charles-Quint réſolut de quitter ſes Etats, pour ſe retirer dans une Solitude, il craignit de laiſſer ſon Fils expoſé à la bonne Fortune de Henri II, dont il avoit reſſenti les effets, & il fit Trêve pour cinq ans avec ce Prince. Entre les ouvertures de Paix, qui furent faites pendant la Trêve, on propoſa de marier le Prince d'Eſpagne Dom Carlos, Fils unique de Philippe II & de Marie de Portugal ſa prémiere Femme, avec Madame Elizabeth, Fille aînée de France.

Cette Princeſſe étoit fort jeune; mais, elle étoit extrémement formée pour ſon âge. Comme ce Mariage fut réſolu avec joie des deux côtez, auſſitôt qu'il fut propoſé, elle conçut beaucoup d'eſtime pour l'Epoux qu'on lui deſtinoit. Son jeune Cœur trouvant cette occaſion de s'attacher à quelque

choſe, il s'en fit en ſecret un agréable Amuſement, & elle s'engagea inſenſiblement dans une Inclination, qui donna plus de peine, qu'elle ne croïoit, à ſa Vertu.

Le Prince d'Eſpagne n'étoit pas moins content de ſa deſtinée. Comme tout ce qu'on lui diſoit de Madame lui en donnoit une idée fort aimable, il s'abandonna avec plaiſir à tout ce que cette idée lui inſpiroit d'amoureux. Le Portrait de la Princeſſe acheva ce que la Réputation de ſa Beauté avoit commencé. On aſſûra qu'il étoit fort reſſemblant; & Dom Carlos le crut aiſément, parce qu'il le ſouhaitoit. Lors qu'il conſidéroit cette Peinture, il n'eſt point de voie, qui ne lui vint dans l'Eſprit, pour faire ſçavoir à Madame ce qu'il penſoit d'elle. Il ne pouvoit ſouffrir, qu'elle ignorât la Joie, que l'Eſpérance de la poſſéder répandoit dans ſon Ame. Quelquefois, il avoit honte de ſon Bonheur, & il auroit preſque ſouhaité d'avoir le tems de gagner le Cœur de cette Princeſſe, avant qu'elle fût obligée de le lui donner. Mais, comme c'étoit une choſe impoſſible, il

lui ſembloit qu'il auroit été content, s'il avoit pû, du moins, lui faire ſçavoir ſes différentes Penſées.

Cependant, les Affaires changérent de face, par la rupture de la Trêve. Ce furent les Princes Lorrains, qui firent réſoudre la Guerre, à la ſollicitation de Paul Quatrieme. Le but du Pape étoit, qu'on fît une puiſſante Diverſion en Flandre, pour le dégager du Duc d'Albe, Général d'une Armée Eſpagnole, qui le tenoit comme bloqué dans Rome depuis quelque tems. La choſe réüſſit de ce côté, comme on l'avoit projetté; mais, il n'en alla pas de même en Flandre. La France y perdit deux Batailles, où preſque tout ce qu'il y avoit de braves Gens dans le Royaume fut pris ou tué, & qui mirent les Affaires en ſi mauvais état, qu'on réſolut d'acheter une Paix à quelque prix que ce fût. Cette Paix fut l'ouvrage du Duc de Savoye, Général de l'Armée d'Eſpagne, & du Connétable de Montmorenci ſon Priſonnier. Le Connétable fit conſidérer à ce Prince, qu'il ne trouveroit jamais une ſi belle occaſion de rentrer dans ſes Etats, d'où François

Prémier avoit chaſſé ſon Pere ; & le Duc fit enſorte auprès de Philippe II, que le Traité fut conclu peu de tems après à Château-Cambreſis. Il eſt aiſé de juger, quelle fut la Douleur de Dom Carlos, quand on rompit la Trêve, & quelle fut ſa Joie, quand on reprit la Négociation de la Paix. Cependant, cette Paix, qui flatoit ſi doucement ſes Eſpérances, fut ce qui les ruïna pour toûjours.

Pendant le tems que la Négociation dura, Philippe II devint veuf, par la mort de Marie Reine d'Angleterre ſa ſeconde Femme. Comme il avoit deſſein de ſe remarier, il fit demander pour lui la Princeſſe, qu'on lui avoit accordée pour ſon Fils. On auroit mieux aimé la donner à l'Héritier de la Couronne, qui étoit de même âge qu'elle, qu'à un Prince, qui pouvoit être ſon Pere, & dont elle n'auroit que des Cadets; mais, on ne put honnêtement le refuſer.

Quoi que cette Nouvelle fût un coup de foudre pour Dom Carlos, & qu'il la reçût devant beaucoup de Gens, il fut aſſez maître de lui-même, pour em-

empêcher que perſonne ne pût connoître la Douleur qu'elle lui cauſa. La Violence, qu'il ſe fit, lui couta cher quand il fut ſeul. Tout ce que l'Amour & la Rage peuvent inſpirer lui paſſa dans l'Eſprit. Mais, comme l'Accablement où il étoit ne permettoit pas de rien réſoudre, ni l'état préſent de ſa Fortune de rien entreprendre, ſon Deſeſpoir ſe changea inſenſiblement en Mélancolie. De-là vint la vie ſi particuliere qu'il mena depuis, & qui le rendit ſi odieux au Roi ſon Pere; qui, ne ſe défiant pas du véritable Sujet, & jugeant de ſon Fils par lui-même, attribua le Chagrin de ce jeune Prince à quelque Impatience de régner.

Pour Madame, quoi que ce qu'elle avoit dans l'Ame pour Dom Carlos fût plûtôt une Diſpoſition à aimer, qu'une Paſſion véritable, la crainte qu'elle eut, que ce ne fût effectivement de l'Amour, lui donna une Défiance d'elle même, qui ne ſe peut exprimer. Juſques alors, elle avoit eu une Curioſité extrême de ſçavoir l'effet que ſon Portrait avoit produit ſur Dom Carlos, & elle avoit ſouhaité que le Cœur de

ce Prince fût encor moins tranquille que le ſien; mais, dès qu'elle ſçut le changement de leur deſtinée, elle ne craignit rien tant que d'en être aimée. Quelque Douceur qu'il y ait à être belle, elle ſouhaitta que tout ce qu'on diſoit de ſes Agrémens ne fût pas. Dans ces différentes Penſées, ſon Eſprit n'ayant pas la tranquillité néceſſaire pour ſe tirer de bonne grace d'un pas auſſi difficile pour elle, que ſon abord à la Cour d'Eſpagne, elle retarda ſon départ, autant que la Bienſéance le permit. Quoique le Duc d'Albe l'eût épouſée au nom de ſon Maître dès le mois de Juin, elle ne ſortit de Paris qu'à la fin de Novembre: elle s'arrêta dans toutes les belles Maiſons qu'elle trouva ſur ſa route, & elle n'arriva en Guyenne, qu'à la fin de l'année; comme ſi ces Retardemens euſſent pu faire dans ſon Cœur ce que ſa Raiſon n'y faiſoit pas. Quand elle fut aux Pirenées, la Fortune, qui ſe plaît quelquefois à faire les graces qu'on attend le moins, lui donna encor un relâche, qu'elle n'eſpéroit pas.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre,

varre, étoit chargé de la conduite de la Princeſſe, & il la devoit remettre, ſur la Frontiere, entre les mains du Cardinal de Burgos, & du Duc de l'Infantade. Ce Roi ne poſſédoit que la baſſe Navarre, parce que la haute avoit été uſurpée ſur l'Ayeul de ſa Femme, par les Eſpagnols. Pour ne porter point de préjudice au Droit, qu'il avoit ſur toutes les deux, il ne vouloit pas reconnoître l'Endroit qui les ſépare, pour la véritable Frontiere de l'Eſpagne; & il éxigea des Députez une Déclaration, comme la remiſe, qu'il feroit de la Princeſſe en cet Endroit, ne pourroit nuire à ſes Prétentions. La Déclaration étoit de trop grande conſéquence, pour être accordée ſans ordre exprès. Il fallut en écrire à Madrid, & attendre la Réponſe ſur les lieux. Philippe II auroit bien ſouhaité, que la Cour de France lui eut épargné cet embarras, & qu'on eût donné la Commiſſion à d'autres qu'au Navarrois; mais, Meſſieurs de Guiſe, nouveaux & abſolus Maîtres des Affaires, avoient leurs raiſons pour éloigner les Princes du Sang. Comme ils ne cherchoient

que des Prétextes, ils furent ravis d'en trouver un ſi plauſible, pour ſe délivrer de celui qui les embarraſſoit le plus. Il fallut donc que le Roi d'Eſpagne prît le parti de ſatisfaire le Navarrois ſur le champ, ou de mettre la choſe en Négociation pour obtenir de la Cour de France qu'on le rappellât. Cette derniere voie tiroit en une longueur inſuportable à un Prince qui attendoit la plus belle Perſonne du Monde, pour être ſa Femme. Ce grand Politique ſatisfit ſon Impatience amoureuſe au préjudice de ſes Intérêts. Il écrivit qu'on accordât au Navarrois ce qu'il demandoit.

La Reine prit le chemin de Madrid, & Dom Carlos lui vint à la rencontre, accompagné, entre autres Perſonnes, du jeune Prince de Parme, Alexandre Farneze ſon Couſin; & de Rui Gomez de Silva, Prince d'Eboli, ſon Gouverneur, & Favori du Roi (*). Aux prémieres Nouvelles que la Reine aprit de l'approche du Prince, des Sentimens ſi oppoſez s'élevérent dans ſon Ame, & l'a-

(*) Le Pere Hilarion de Coſte, Minime, dans l'Eloge de cette Reine.

l'agitérent avec tant de violence, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de ſes Femmes, & ne revint que lors que Dom Carlos étoit prêt à l'aborder. Après les prémieres Civilitez, ces deux illuſtres Perſonnes, occupées à ſe conſidérer l'une l'autre, ceſſérent de parler; & le reſte de la Compagnie ſe taiſant par reſpect, il ſe fit durant quelque tems un ſilence aſſez extraordinaire dans cette occaſion.

Dom Carlos n'étoit pas réguliérement bien fait (*): mais, outre qu'il avoit le teint admirable, & la plus belle Tête du monde, il avoit les Yeux ſi pleins de feu & d'eſprit, & l'Air ſi animé, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il fût deſagréable. D'abord, il fut ébloui de la Beauté de la Reine: mais, la conſidération de ce qu'il avoit perdu, en la perdant, changea bientôt ſon Admiration en Douleur; &, prévoyant ce qu'elle lui feroit ſouffrir, il vint inſenſiblement à la regarder avec quelque ſorte de Frayeur.

Cependant, le Duc de l'Infantade crut que la Reine attendoit par Civili-

(*) Brantome, dans Philippe II.

té, que Dom Carlos, voulût partir, & que le Prince attendoit par Reſpect qu'elle fît la même choſe. Dans cette Penſée, il avertit la Reine, qu'il en étoit tems, & il les tira tous deux d'un embarras plus grand qu'il ne penſoit. Le Prince ayant pris place dans le Caroſſe de la Reine, il ne leva point les yeux de deſſus elle, pendant le chemin; & il eut toute la commodité qu'il pouvoit ſouhaiter de la conſidérer, & de ſe perdre. La Reine le remarqua auſſitôt. Un Sentiment ſecret, dont elle ne fut point la maîtreſſe, lui fit trouver de la Douceur, à voir le Raviſſement de Dom Carlos. Cependant, elle n'ôſoit l'obſerver, & il ne la regardoit d'abord qu'en tremblant; mais enfin leurs yeux, après s'être évitez quelque tems, laſſés de ſe faire violence, s'étant rencontrez par hazard, ils n'eurent jamais la force de les détourner. Ce fut par ces fidelles Interprêtes, que Dom Carlos dit à la Reine tout ce qu'il avoit à lui dire. Il la prépara, par mille Regards triſtes & paſſionnez, à toute l'obſtination & la grandeur de ſa Paſſion. Le Cœur de

ce

ce Prince, chargé de ſon Secret, & ſerré de la Douleur de ſon Infortune, ne put différer plus long-tems à ſe ſoulager; &, comme il crut voir dans l'air interdit & embaraſſé de la Reine, qu'elle l'entendoit, il en eut une Joie ſi ſenſible, qu'il en oublia pour quelques momens le Bonheur de ſon Pere, & ſes propres Malheurs. Cette Satisfaction lui donna une liberté d'Eſprit, qu'il n'eſpéroit pas d'avoir au prémier abord du Roi & de la Reine; mais, cette Princeſſe étoit entrée dans une Rêverie ſi profonde, durant le chemin, que la préſence de ſon Mari ne l'en put retirer.

Comme on fut arrivé à Madrid, & que le Roi l'eut reçue à la deſcente du Caroſſe, après les prémieres Cérémonies ordinaires dans ces Rencontres, elle ſe mit à le regarder fixement, ſans ſonger à ce qu'elle faiſoit; comme ſi elle eut obſervé, s'il remarquoit le trouble où elle étoit. Ce Prince, bien éloigné de ſe défier du véritable ſujet de ſon embarras, lui demanda avec aſſez de chagrin, ſi elle regardoit qu'il avoit déjà

déjà les cheveux blancs (*). Ces Paroles furent priſes à mauvais augure, par ceux qui étoient préſens ; & l'on jugea dès lors, que l'Union de deux Perſonnes ſi différentes ne ſeroit pas heureuſe.

La Cour d'Eſpagne, qui avoit écouté les merveilles, qu'on diſoit de la Beauté de la Reine, comme les éxagérations ordinaires pour les bonnes Qualitez des Princes, fut étonnée que tout ce qu'on en diſoit étoit au deſſous de la Vérité. Cette Princeſſe étoit née toute belle, & elle ſe trouvoit alors dans le plus grand éclat qu'une extrême Jeuneſſe puiſſe donner à une Beauté parfaite. Toutes les belles Perſonnes ne touchent pas toutes ſortes de Cœurs ; mais, la Reine fut également adorée parmi les Peuples, & dans la Cour. Autant de fois qu'elle ſortoit en public, c'étoient autant de Triomphes pour elle. Il étoit ſi difficile de la voir ſans l'aimer, que c'eſt encor aujourd'hui une Tradition dans la Cour d'Eſpagne, qu'il n'y avoit point d'Homme ſage, qui

(*) Brantome, dans ſon Diſcours ſur cette Reine.

qui ôſât la conſidérer en face (*). Enfin, s'il eſt vrai que la Beauté ſoit une eſpece de Royauté naturelle, on peut dire que jamais Reine ne fut plus Reine qu'elle.

Il étoit malaiſé que l'heureux Epoux, qui poſſédoit tant d'Appas, n'en fût pas charmé. Toutes les manieres de cette Princeſſe lui parurent touchantes. Il lui trouvoit toûjours une Douceur attirante, également éloignée de la rébutante Sévérité des Eſpagnoles en public, & de leurs Emportemens extravagans dans le particulier. Il admiroit quelquefois ſon Bonheur, en faiſant réfléxion ſur ces choſes: mais, c'étoit ſeulement en lui-même; car, il ne jugea pas qu'il fût de ſa Grandeur de laiſſer connoître à cette jeune Perſonne le foible qu'il ſentoit pour elle. Si elle en eut ſoupçonné quelque choſe, elle auroit bien-tôt perdu cette Penſée, en conſidérant le peu de Confiance que ce Prince lui témoignoit, ſon Air auſtere, & ſa Régularité à renfermer dans les bornes de la nuit toutes ſes Careſſes; comme s'il eut

(*) Brantome, dans ſon Eloge.

eut craint d'être vu d'elle dans quelque état moins grave que celui où les autres Gens le voyoient. Cette Conduite, ſi peu tendre en apparence, ſi éloignée de l'agréable déréglement d'Eſprit, qui accompagne d'ordinaire les Paſſions ſatisfaites, ne répondoit pas à l'idée que la Reine avoit de la vie que doivent mener deux nouveaux mariez aſſez heureux pour s'aimer. Elle regarda donc ſon Mari comme un Homme, dont elle ne poſſédoit que le Corps, & dont l'Ame n'étoit remplie que des Deſſeins de ſon Ambition, & de la Méditation de ſa Politique. Cependant, elle en étoit ſi fort aimée, que la Jouïſſance augmenta ſa Paſſion, bien loin de la diminuer: ſoit que la Poſſeſſion, qui raſſaſie ſi pleinement les Deſirs de la plûpart des Maris, ne ſervît qu'à irriter les ſiens, en lui découvrant des Agrémens cachés, & des Beautez toutes nouvelles; ou ſeulement, que le ſecret qu'il lui faiſoit de ſon Amour en redoublât la violence.

Cependant, Dom Carlos étoit dans une Inquiétude effroyable de ſçavoir comment il étoit dans l'Eſprit de la Reine.

Reine. Quoi que lors qu'elle le regardoit, il lui ſemblât voir dans ſes yeux une Langueur ſecrette & paſſionnée, qu'il n'y trouvoit point dans les autres tems, il n'ôſoit croire ce qu'il voyoit. Quelque impatience qu'il eût de s'en éclaircir, comme elle ne fut gueres ſeule pendant que les Réjouïſſances des Nôces durérent, il fut long-tems ſans pouvoir l'entretenir en particulier ; mais enfin la Fortune, qui ſe plait à favoriſer les Deſſeins qui ne peuvent avoir que des ſuites funeſtes, lui en fit naître une occaſion lors qu'il l'eſpéroit le moins.

Comme le Roi n'étoit arrivé en Eſpagne, que peu de tems avant la Reine, il n'avoit point encore rendu les derniers Honneurs au Corps de l'Empereur, qui étoit en dépôt à quelques journées de Madrid, dans le Monaſtere des Hiéronymites, où il avoit fini ſes jours. La Reine fut bien aiſe d'accompagner ſon Mari dans ce Voyage, pour voir un Païs, qu'on diſoit être le plus bel Endroit de toute l'Eſpagne. Les Hiéronymites de S. Juſt ſont ſituez dans une Vallée à l'entrée de l'Eſtamadure,

qui

qui s'étend le long des bords du Guadiana, depuis la Frontiere de Caſtille, juſqu'à celle de Portugal. Cette Vallée eſt environnée de Collines d'une hauteur extraordinaire, dont les endroits les moins fertiles ſont couverts de ces Bois d'éternelle Verdure, qui ne ſe trouvent que dans les Païs chauds. Mille Ruiſſeaux, qui naiſſent parmi ces Bois, ſe vont rendre, après pluſieurs détours, dans le Fleuve qui traverſe la Plaine; & le Terroir, qui s'abreuve de cette grande quantité d'Eaux vives, a jetté de tout tems un nombre infini d'Orangers, de Citroniers, & d'autres Arbres ſemblables, qui croiſſent ſous cet heureux Climat. Ces Eaux entretiennent, au plus fort de l'Eté, ſous les ombrages de ce Deſert, une Fraicheur que tout l'Artifice des Hommes ne ſçauroit produire ailleurs; & la Verdure, dont elles ſont bordées, a un éclat ſi vif, que la Peinture n'en a jamais compoſé de ſi belle.

La Cour étant arrivée dans cette Solitude, que Charles-Quint avoit rendue ſi fameuſe par ſa Retraite, après avoir ſatisfait aux prémiers Devoirs de Piété, le

le Roi voulut voir un jeune Religieux, que ſon Pere avoit beaucoup aimé; &, entre autres choſes, il fut curieux de ſçavoir l'origine de cette Amitié. On lui conta comment l'Empereur allant un matin éveiller à ſon tour les autres Religieux, il trouva celui-ci, qui étoit encor Novice, enſéveli dans un ſi profond Sommeil, qu'il eut bien de la peine à le faire lever: que le Novice, ſe levant enfin à regret, & encor à moitié endormi, ne put s'empêcher de lui dire, qu'il devoit bien ſe contenter d'avoir troublé le Repos du Monde, tant qu'il y avoit été, ſans venir encor troubler le Repos de ceux qui en étoient ſortis; & que cette Réponſe avoit paru ſi plaiſante à l'Empereur, qu'il l'avoit toûjours aimé depuis.

Après quelques autres Diſcours, tout le Monde ſe ſépara dans cet agréable Deſert; & la Reine, qui étoit fatiguée du Voyage, demeura preſque ſeule avec Dom Carlos. Comme ce qui reſta près d'eux n'étoit pas d'un rang à ſe mêler dans leur Entretien, Dom Carlos, ravi de cette Occaſion, lui propoſa de ſe repoſer dans un petit Bois d'Orangers, qui

qui étoit derriere l'Apartement de l'Empereur. Ils y furent, & le Prince, qui craignoit d'être interrompu, commença auſſi-tôt la Converſation, avec une liberté d'Eſprit, dont il fut lui-même ſurpris, & qui fit preſque perdre à la Reine le ſoupçon qu'elle avoit de ſon Deſſein. D'abord, il la conjura de n'entrer dans aucune inquiétude pour les choſes qu'il avoit à lui dire, & de croire qu'il ne lui feroit jamais d'autre peine, que celle de les écouter. Enſuite, il la pria de ſe ſouvenir du tems qu'ils étoient deſtinez l'un pour l'autre, & de conſidérer quelle impreſſion une Eſpérance ſi charmante avoit dû faire ſur ſon Cœur. *Il vous eſt aiſé de juger, Madame*, continua-t-il, *que votre vue n'a pas effacé cette impreſſion; & je ſens bien qu'elle ne s'effacera jamais.* La Reine ne put s'empêcher d'abord de prendre plaiſir à voir un Homme dans des Sentimens ſi paſſionnez pour elle, & que perſonne n'avoit encor ôſé lui témoigner. Mais enſuite, faiſant réfléxion ſur les Paroles de Dom Carlos, elle en comprit ſi bien la force, & elles lui donnérent une idée

ſi

ſi funeſte de l'état de l'Ame de ce Prince, qu'il lui fit beaucoup de Pitié. Elle lui avoüa, que l'Eſtime qu'elle avoit conçu pour lui, pendant le tems qu'elle étoit deſtinée à être ſa Femme, ne lui permettoit pas de regarder ſans douleur ce qu'elle lui voyoit ſouffrir, & de lui refuſer les Conſolations qu'elle pouvoit lui donner ſans offenſer ſon Devoir. Le Prince lui répondit, qu'il ne prétendoit que celle de la voir, & de lui parler: mais la Reine, qui craignoit peut-être de dire plus qu'elle ne vouloit, ſe leva à ces mots; &, s'avançant vers le Prince de Parme & Rui Gomez, qui venoient à eux, elle dit ſeulement à Dom Carlos, que s'il étoit ſage, & s'il l'aimoit véritablement, il la fuiroit, bien loin de la chercher.

Dom Carlos fut extrémement ſatisfait d'avoir déclaré ſa Paſſion, & ſon Eſprit parut auſſi libre depuis, qu'il étoit inquiet auparavant. La Reine le remarqua d'abord. Comme il n'eſt point de forme ſous laquelle l'Amour ne ſe déguiſe, pour s'inſinuer dans un Cœur, non pas même celle de la Raiſon & de la Vertu, elle ſe croyoit obligée,

gée, & par Prudence, & par Généroſité, à tenir ſecrete la Paſſion de ce Prince. Dans cette Penſée, elle ne put s'empêcher de lui faire connoître, qu'elle regardoit le changement de ſon Humeur, comme un effet de ſa Diſcrétion. Dom Carlos prit la liberté de l'en faire ſouvenir, la prémiere fois qu'il lui parla en particulier depuis le retour de la Cour à Madrid; & il l'aſſûra avec un plaiſir extrême, qu'il n'y avoit point d'Humeur ni de Conduite ſi oppoſée à ſon Naturel, que ſa Paſſion ne pût aiſément lui faire prendre. Enſuite, ils ſe firent avec une joie incroyable toutes les Confidences qu'ils ſe pouvoient faire. Dom Carlos conta à la Reine tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon Cœur, & dans ſon Eſprit, depuis la prémiere fois qu'il avoit oüi parler d'elle. Elle lui fit à ſon tour l'Hiſtoire de ſon Enfance, avec mille petites Particularitez, qui occupérent auſſi agréablement toute leur attention, qu'elles auroient paru ennuyeuſes à des Gens indifférens. Seulement, quand elle fut à la réſolution de leur Mariage, elle ne s'étendit pas ſur les Sentimens qu'elle avoit

voit eus dans cette occaſion, avec autant de liberté que le Prince avoit fait ſur les ſiens; mais la Violence, qu'il vit qu'elle ſe faiſoit pour les cacher, lui en dit plus qu'elle n'en taiſoit. C'étoit dans ces agréables Entretiens, que ces illuſtres Perſonnes paſſoient le tems qu'elles pouvoient être enſemble, quand la Fortune, qui ſe laſſoit déjà de les favoriſer, engagea Dom Carlos dans une Avanture, qui fut la prémiere origine de leurs Malheurs.

De toutes les Dames, à qui la Beauté de la Reine donna de l'Envie, il n'y en avoit point qui eut de ſujet de la haïr, que la Princeſſe d'Eboli. C'étoit la plus belle & la plus ſpirituelle Perſonne de la Cour; &, tant par cette raiſon, qu'à cauſe de la Faveur de Rui Gomez ſon Mari, elle y tenoit le prémier Rang. Elle aimoit également la Grandeur & les Plaiſirs. Comme elle attendoit toutes choſes des Charmes de ſa Perſonne, & de ceux de ſon Eſprit, elle avoit d'abord fait deſſein ſur le Cœur du Roi; mais, la Beauté de la Reine ayant rendu vain ſon Projet, elle entreprit de ſe faire aimer de Dom

Carlos, ne croyant pas trouver dans le Cœur du Fils le même obſtacle qui l'avoit empêché de réüſſir auprès du Pere. Rui Gomez, en qualité de Gouverneur du Prince, logeoit dans le même Appartement que lui. La Princeſſe d'Eboli ſa Femme, outre cette commodité de voir Dom Carlos, avoit ſouvent occaſion de l'obliger, en le racommodant avec ſon Mari, avec qui il ſe brouilloit tous les jours. Dom Carlos, qui étoit fort généreux, & qui voyoit qu'elle s'y employoit avec chaleur, en avoit beaucoup de Reconnoiſſance, & vivoit fort civilement avec elle. Ces favorables Diſpoſitions, faiſant bien eſpérer à la Princeſſe de ſon Entrepriſe, elle trouva bien-tôt une Occaſion, pour amener ce Prince où elle vouloit.

L'Admiration, qu'il avoit pour la Reine, lui avoit donné quelque ſorte de Mépris pour toutes les autres Femmes. On ſçait d'ailleurs, que la plûpart des jeunes Gens de cette Qualité aiment naturellement à ſe divertir de tout le Monde; &, la Flaterie de ceux qui les élevent les accoutume à ces ſortes

tes de Jeux deſobligeans, au lieu de les en corriger. Dom Carlos, qui n'étoit pas éxemt de tous les Défauts de ſon Age & de ſa Condition, & le Prince de Parme encor plus jeune & plus emporté que lui, ayant fait un jour quelque Plaiſanterie de cete nature à des Femmes de la prémiere Qualité, qui s'en plaignirent, la Princeſſe d'Eboli eut bien de la peine à obtenir de Rui Gomez, qu'il n'en parleroit point au Roi. Le ſoir même, cette Femme ſe trouvant ſeule chez elle dans un Cabinet avec Dom Carlos, elle ſe mit à lui réprocher le peu de Conſidération qu'il avoit pour les Dames; &, après lui avoir fait pluſieurs Railleries ſur ce ſujet, elle conclut, qu'il falloit que l'Amitié qu'elle avoit pour lui fût bien forte, pour lui pardonner ces ſortes de choſes. Le Prince, qui ne voyoit pas où elle vouloit venir, & qui étoit obligé, par Reconnoiſſance, de lui témoigner beaucoup d'Amitié, lui répondit en riant, qu'elle avoit plus de raiſon qu'elle ne croyoit de s'employer pour lui, puiſque le peu de Conſidération qu'il avoit pour les autres Femmes ve-

noit de ce qu'elle avoit épuiſé toute l'Eſtime dont il étoit capable pour le Sexe. La Princeſſe, charmée de ces Paroles, qu'elle prit pour une Déclaration d'Amour, lui répondit d'une maniere qui lui ouvrit les yeux, & lui fit connoître ſa bonne Fortune. D'abord, il crut devoir s'en prévaloir. Il lui ſembla, que jamais Infidélité n'avoit été plus excuſable que celle qu'il alloit commettre. Cette Princeſſe étoit de ces Femmes, qui, ſans avoir tous les Traits fort réguliers, ont quelque choſe de plus touchant que beaucoup de Beautez régulieres; mais, quelque dangereuſe qu'elle fût, Dom Carlos étoit encor plus rempli de la Paſſion qu'il avoit pour la Reine. Son Imagination la lui repréſenta dans cet inſtant avec les Graces & la Douceur qui faiſoient paroître groſſieres toutes les autres Beautez en comparaiſon de la ſienne; & le charme de cette Idée lui fit tout d'un coup regarder la Princeſſe avec un Mépris, auquel elle n'avoit pas ſujet de s'attendre. Il reçut pourtant ſes Avances, de la maniere la plus obligeante, qu'il ſe pouvoit, ſans y répondre; mais, elle connut

nut bien, qu'il témoignoit de la Tendreſſe qu'il n'avoit pas. Une Femme, qui s'eſt vue dans cet état, ne l'oublie jamais; & ne s'en ſouvient qu'avec Rage, ſi elle n'a ſujet de s'en ſouvenir avec Plaiſir. On verra les Effets que cette Rage produiſit dans le Cœur de la Princeſſe d'Eboli. Cependant Amour, qui eut pitié de ſon Avanture, fit monter un nouveau Perſonnage ſur le Théatre de cette Cour, pour réparer la Faute de Dom Carlos.

Ce fut Dom Juan d'Autriche, Fils naturel de Charles-Quint, que le Roi retira environ ce tems des mains d'un Seigneur Eſpagnol, qui l'avoit élevé comme ſi c'eût été ſon Fils. Quoi que ce jeune Prince l'eut toûjours cru ainſi, il avoit autant de Fierté, & d'Ambition, que s'il eût ſçu ce qu'il étoit. Lors que cet Eſpagnol, qui paſſoit pour être ſon Pere, ſe jetta à ſes pieds avant que de le préſenter au Roi, Dom Juan le regarda dans cette poſture, avec autant de tranquilité, que s'il ſe fût attendu dès long-tems à ce Changement. Ne voyant rien dans le nouveau Rang où il entroit qui fût au deſ-

ſus de ſon Courage, il n'en fut point ébloüi; & toute la Cour vit avec admiration le Fils de Dom Louïs Quiſciada s'accoûtumer en moins de demie heure à faire le Fils d'Empereur.

Ce nouveau Prince, n'étant pas d'humeur à prendre les précautions néceſſaires pour défendre ſon Cœur contre les Charmes de la Reine, en devint amoureux auſſi-tôt qu'il la vit. Soit que cette Paſſion flattât ſa Vanité, ou qu'il eſpérât de la faire ſervir à ſa Fortune, quand il s'en aperçut, il ne fit aucun effort pour s'en guérir. Comme il éroit naturellemennt diſſimulé, il lui fut aiſé de cacher l'Empreſſement qu'il témoignoit pour la Reine, ſous le prétexte de lui faire la Cour. Son Aſſiduïté incommoda bien-tôt Dom Carlos; &, quoi que cette Princeſſe voulût lui perſuader, qu'elle étoit bien aiſe que cet obſtacle rendit leurs Entretiens moins libres, puiſqu'elle en ſeroit moins expoſée à ſes Tendreſſes, elle prit dès lors une Averſion pour Dom Juan, dont elle ne voulut point éxaminer la raiſon.

Il n'eſt point de rencontre dans la vie,

vie, où la Diſſimulation ſoit de ſi grand uſage qu'en Amour, ni où il ſoit plus difficile de diſſimuler. Le Prince ne put pas être toûjours ſi abſolument maître de ſon Chagrin, quand la préſence de Dom Juan l'embarraſſoit, que ce dernier n'en vît à la fin quelque choſe. Comme il n'eſt rien de ſi pénétrant que les yeux d'un Rival, il en eut bien-tôt deviné le ſujet. Cette connoiſſance le jetta dans une curioſité extrême de ſçavoir, ſi la Paſſion du Prince étoit connue de la Perſonne qui la cauſoit, & ſi elle y répondoit. Pour s'en éclaircir, il réſolut de faire l'Amour à une Françoiſe de chez la Reine, qui étoit aſſez bien-faite pour rendre cette feinte vrai-ſemblable, & qui paroiſſoit être mieux près d'elle que ſes autres Femmes. Il n'épargna rien de tout ce qu'il pouvoit employer pour la corrompre: mais, il ne put tirer d'elle le Secret de ſa Maîtreſſe, qu'elle ne ſçavoit pas; car la Reine, bien éloignée de le confier à perſonne, auroit voulu le pouvoir cacher à elle même. Il prenoit prétexte d'entretenir cette Fille, afin de laiſſer Dom Carlos ſeul avec la

Reine; & il devint inſenſiblement auſſi commode, qu'il l'avoit été peu juſqu'alors. Il crut que s'ils étoient d'intelligence, il n'en connoîtroit rien en ſe mêlant dans leurs Entretiens, parce qu'ils ſeroient en garde de lui; & que ſon Aſſiduïté ne feroit que le rendre plus haïſſable, & l'éloigner davantage de leur Confidence, dans laquelle il ſouhaittoit paſſionnément d'entrer. La Reine paroiſſoit ſi réſervée, qu'il deſeſpéra de s'inſinuer dans la ſienne. Il entreprit donc de gagner celle du Prince, dont le Naturel franc & ouvert promettoit plus de facilité. Dans ce Deſſein, il changea entiérement de Conduite à ſon égard. Il n'uſa plus de la Familiarité que la qualité d'Oncle lui donnoit, & il devint le plus reſpectueux de ſes Courtiſans. Il ménageoit ſi adroitement les occaſions de faire remarquer les bonnes Qualitez de Dom Carlos, que ce Prince, à qui cette Eſtime n'étoit pas ſuſpecte de Flaterie, parce qu'il ſentoit qu'il la méritoit, vint inſenſiblement à croire que ſon Oncle l'aimoit. Dom Carlos prit même dans la ſuite beaucoup de confiance

en

en lui : mais, comme celle d'un honnête Homme, qui aime véritablement, ne s'étend jamais juſqu'au Secret de ſon Amour, quand il eſt bien traitté, le Prince confia à la fin toutes choſes à ſon Oncle, hors la ſeule qu'il vouloit ſçavoir.

Dom Juan, deſeſpéré de ne rien découvrir, réſolut de prendre conſeil de quelqu'un, qui eut plus d'expérience que lui dans cette matiere. Comme c'étoit le Prince de l'Europe le plus beau & le mieux fait, il avoit plû d'abord à la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſavoit pas que la Reine dût être fatale à tous ſes Deſſeins. Toutefois, elle n'empêcha pas entiérement ce dernier, comme elle avoit fait les autres. Dom Juan étoit de ces Naturels heureux, qui ne ſont ſenſibles à la Beauté, que dans la vue des Plaiſirs qu'elle peut donner ; & celle de la Princeſſe d'Eboli, qui en promettoit beaucoup, toucha du moins ſes Sens, ſi elle n'alla pas juſqu'à ſon Cœur, comme celle de la Reine. D'ailleurs, il conſidéra la Princeſſe, comme une Perſonne, dont les Avis lui pouvoient beaucoup ſervir, dans une

ne Cour où toutes choſes lui étoient nouvelles. Il prévint par ſes Empreſſemens les témoignages de bonne volonté qu'elle cherchoit à lui donner, & il parut ſi tranſporté de Joie aux prémieres marques qu'il en vit, qu'elle jugea bien qu'il répondroit à de plus grandes avec ardeur. Ainſi, ils eurent bien-tôt lié un Commerce, d'autant plus agréable, que le Cœur n'y avoit pas aſſez de part pour en troubler les Plaiſirs par les Jalouſies, & les autres Délicateſſes inquiétes, que les grandes Paſſions inſpirent.

Dom Juan vivant de cette ſorte avec la Princeſſe d'Eboli, il réſolut de s'ouvrir à elle, de ce qu'il ſçavoit de la Paſſion de Dom Carlos. On jugera aiſément de la Joie qu'elle eût d'apprendre cette Nouvelle. Elle en fut ſi occupée, qu'elle ne fit aucune réfléxion ſur l'intérêt que Dom Juan prenoit au Cœur de la Reine. Elle lui conſeilla ſeulement de continuer à obſerver toutes choſes, parce que, quelque circonſpect qu'on ſoit, il eſt impoſſible qu'on ne s'oublie quelquefois, quand on eſt véritablement touché. De même qu'elle

le n'éxamina point l'intérêt qu'il prenoit dans cette Affaire, il n'éxamina point auſſi la Chaleur avec laquelle elle lui promit de s'y appliquer. Il penſa, ſans approfondir d'avantage, que c'étoit un effet de la Complaiſance qu'elle avoit pour lui, & de la Curioſité ordinaire de ſon Sexe. Il y a apparence que deux Perſonnes ſi éclairées auroient bien-tôt découvert ce qu'elles avoient tant d'intérêt à ſçavoir, ſans un Accident, qui rompit toutes leurs meſures en éloignant Dom Carlos de la Cour, & qui ne peut être bien entendu, à moins que de prendre les choſes de plus haut.

Entre les Bruits qui avoient couru dans le Monde ſur la Retraite de l'Empereur, le plus étrange fut, que le Commerce continuel, qu'il avoit eu avec les Proteſtans d'Allemagne, lui avoit donné quelque Inclination pour leurs Sentimens, & qu'il s'étoit caché dans une Solitude, pour avoir la liberté de finir ſes jours dans des Exercices de Piété conformes à ſes Diſpoſitions ſecrettes (*). On diſoit, qu'il ne pou-

(*) Mr. de Thou, Aubigné, &c.

voit ſe pardonner à lui-même le mauvais Traitement, qu'il avoit fait aux braves Princes de ce Parti que le Sort des Armes mit ſous ſa Puiſſance. Leur Vertu, qui dans leur Malheur faiſoit honte à ſa Fortune, avoit fait naître inſenſiblement dans ſon Ame quelque ſorte d'Eſtime pour leurs Opinions. Il n'ôſa plus condamner une Religion, à qui de ſi grands Perſonnages faiſoient gloire de ſacrifier tout ce que les Hommes ont de plus précieux. Cette Eſtime parut par le choix qu'il fit de Perſonnes toutes ſuſpectes d'Héréſie pour ſa Conduite ſpirituelle, comme du Docteur Caçalla ſon Prédicateur, de l'Archevêque de Tolede, & ſur tout de Conſtantin Ponce Evêque de Droſſe & ſon Directeur. On a ſçu depuis, que la Cellule, où il mourut à S. Juſt, étoit remplie de tous côtez d'Ecriteaux faits de ſa main, ſur la Juſtification & ſur la Grace, qui n'étoient pas fort éloignés de la Doctrine des Novateurs. Mais, rien ne confirma tant cette Opinion, que ſon Teſtament. Il n'y avoit preſque point de Legz pieux, ni de Fondations pour des Prieres; & il étoit fait d'une

d'une maniere ſi différente de ceux des Catholiques zélez, que l'Inquiſition d'Eſpagne crut avoir droit de s'en formaliſer. Elle n'ôſa pourtant éclater avant l'arrivée du Roi; mais, ce Prince ayant ſignalé ſon abord en ce Païs, par le Supplice de tous les Partiſans de la nouvelle Opinion, l'Inquiſition, devenue plus hardie par ſon Exemple, attaqua prémiérement l'Archevêque de Tolede, puis le Prédicateur de l'Empereur, & enfin Conſtantin Ponce.

Le Roi les ayant laiſſé empriſonner tous trois, le Peuple regarda ſa Patience comme le chef-d'œuvre de ſon Zêle pour la véritable Religion; mais, tout le reſte de l'Europe vit avec horreur le Confeſſeur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel ce Prince étoit mort, & qui avoit comme reçû dans ſon ſein cette grande Ame, livré au plus honteux des Supplices, par les mains même du Roi ſon Fils. En effet, dans la ſuite de l'Inſtruction du Procès, l'Inquiſition s'étant aviſée d'accuſer ces trois Perſonnages d'avoir eu part au Teſtament de l'Empereur, elle eut l'Audace de les condamner au Feu, avec

ce Teſtament. Le Roi ſe réveilla à cette Sentence, comme à un coup de Tonnerre. D'abord, la Jalouſie, qu'il avoit pour la Gloire de ſon Pere, lui fit trouver quelque plaiſir à voir ſa Mémoire expoſée à cet Affront; mais depuis, ayant conſidéré les Conſéquences de cet Attentat, il en empêcha l'Effet, par les voies les plus douces & les plus ſecretes qu'il put choiſir; afin de ſauver l'honneur du S. Office, & de ne faire aucune breche à l'Autorité de ce Tribunal.

Pour Dom Carlos, au prémieres Nouvelles qu'il aprit de cette Affaire, il traita la choſe de Raillerie; mais, voyant que l'Inquiſition continuoit ſa Pourſuite, il en conçut une Indignation proportionnée à ce qu'il devoit à la Mémoire de l'Empereur. Pour comprendre l'intérêt particulier qu'il y prenoit, il faut ſçavoir, que ce grand Perſonnage, qui entre autres Qualitez héroïques poſſédoit ſouverainement celle de ſe connoître en Hommes, avoit conçu des Eſpérances extraordinaires de ſon Petit-Fils. Quand il ſe retira en Eſpagne, il le voulut avoir auprès de

de lui ; & c'eſt en cette excellente Ecôle de Sageſſe & de Magnanimité, que Dom Carlos s'étoit confirmé dans ſon Amour naturelle pour la Gloire & pour la Vertu héroïque. L'envie de répondre dignement aux ſoins de cet auguſte Précepteur lui avoit en quelque ſorte meuri l'Eſprit avant l'âge, & fait produire des Fruits, qui n'étoient pas à eſpérer dans cette ſaiſon. L'Empereur avoit ſçu manier le Naturel vif & ardent du Prince, avec tant d'Art & de Soupleſſe, qu'il l'avoit tempéré viſiblement en peu de tems. Mais, comme il étoit à craindre, que cette grande Ardeur d'Ame ne ſe portât au mal, ſi on la vouloit réprimer entiérement, il lui avoit donné tout l'eſſor qui lui étoit néceſſaire, en la tournant du côté de la Gloire, dont on peut dire que ce ſage Gouverneur abandonna toutes les Beautez à la violence des Deſirs de ſon Diſciple. Il eſt aiſé de juger, que cette Education avoit inſpiré une Amitié extraordinaire à Dom Carlos pour l'Empereur ſon Ayeul; & que c'étoit attaquer le Prince par un endroit bien ſenſible, que de vouloir flétrir la Mé-

Mémoire de cet illuſtre Mort.

Dom Juan, & le Prince de Parme, intéreſſés, comme lui, dans cette glorieuſe Mémoire, n'en furent pas moins irritez. Ils blamérent tous trois la Foibleſſe du Roi, qui ne réſiſtoit pas à cette Inſolence, avec toute la Violence qu'ils auroient ſouhaité; & ils en conçûrent pour lui un Mépris, qui ne finit qu'avec leur vie. Comme ils étoient encor trop jeunes, pour comprendre que les Rois les plus abſolus n'ont point de Droits qui ſoient ſi ſacrez dans l'Eſprit des Peuples, que ceux de la Religion, ils parlérent publiquement de l'Entrepriſe de l'Inquiſition, avec tout l'Emportement que des Gens de cette Qualité pouvoient avoir, pour un Sujet ſi légitime; & ils menacérent d'exterminer le Saint Office, & ſes Suppots. Le Peuple, qui aprit ces Emportemens par l'Artifice des Inquiſiteurs, & qui n'avoit encor rien vu de ſemblable depuis leur Etabliſſement, en témoigna un Reſſentiment extrême. Le Roi vit d'abord les Conſéquences de leur Indignation; mais, comme il avoit ſçu que les Princes s'étoient em-

por-

portez juſqu'à blâmer ſa Conduite, il ne voulut pas leur en parler lui-même, de peur de s'attirer quelque Réponſe peu reſpectueuſe. Rui Gomez, qu'il chargea de cette Commiſſion, s'en acquita avec toute la force que l'importance de la Matiere méritoit. Dom Juan, & le Prince de Parme, qui étoient naturellement plus maîtres d'eux-mêmes que Dom Carlos, ſe rendirent à ſes Remontrances. Comme l'Ambition étoit leur Paſſion dominante, ils eurent toute la Douleur imaginable d'avoir mis un obſtacle auſſi conſidérable à leur Fortune, que de s'être attiré la Haine des Inquiſiteurs, & celle des Peuples qui la ſuivoit. Le Prince, au contraire, dont le Naturel s'irritoit par les Difficultez, ne put jamais comprendre qu'il n'eût pas raiſon. Cependant, le Docteur Caçalla fut brûlé vif, avec un Fantôme qui repréſentoit Conſtantin Ponce, mort quelques jours auparavant dans la Priſon. Le Roi fut contraint de ſouffrir cette Exécution, pour obliger le Saint Office de conſentir que l'Archevêque de Tolede appellât à Rome, & de ne parler plus du Teſtament de

de l'Empereur. Cet Accommodement appaiſa Dom Carlos ; mais, il n'appaiſa pas les Inquiſiteurs. Comme cette ſorte de Gens ne pardonne jamais, ils excitérent des Murmures ſi grands parmi le Peuple, que quelque ſoin que le Roi y aportât, il ne put faire ceſſer ce Bruit, qu'en éloignant les Princes pour quelque tems.

L'Univerſité d'Alcala étoit alors dans ſon plus grand éclat, & toutes les Perſonnes conſidérables qui alloient en Eſpagne viſitoient cette excellente Académie. Le Roi feignit que les Princes avoient la même Curioſité, & il prit prétexte de hâter ce Voyage, ſur ce que le Prince de Parme devoit partir dans peu de tems, ſous la conduite du Comte d'Egmont, pour s'aller marier en Flandres. Lors que Dom Carlos eut apris cette Réſolution, & qu'il vit qu'il falloit quitter la Reine, il commença de comprendre l'abîme où il s'étoit précipité, & l'intérêt de ſon Amour arracha de ſon Ame le repentir de ſa Conduite, que l'intérêt de ſa Sûreté & de ſa Grandeur n'en avoient jamais pu tirer. Le Roi, qui ne pouvoit ſe ſépa-

rer

rer de Rui Gomez, obligea le Comte d'Egmont à prendre la place de ce Favori auprès des Princes durant ce Voyage d'Alcala. Ce Comte étoit l'un des plus accomplis Capitaines de ſon Siecle. Il étoit couvert de la Gloire qu'il avoit acquiſe dans la derniere Guerre, aux Batailles de Saint-Quentin & de Gravelines; & de tant de grands Hommes, que l'Ecôle de Charles-Quint avoit formez, aucun n'avoit eu plus de part à l'Eſtime de cet Empereur. La Ducheſſe de Parme prévoyoit l'Orage, qui s'éleva depuis dans les Provinces, que le Roi ſon Frere avoit confiées à ſa Conduite. Elle jugea à propos de lui faire repréſenter les Inconvéniens, qui étoient à craindre des Nouveautez qu'il y vouloit introduire. Cette Commiſſion demandoit un Homme de la Qualité & de la Profeſſion du Comte d'Egmont, accoûtumé à parler aux Princes avec cette noble Liberté, qui leur eſt ſi utile, & dont ſi peu de Gens ſont capables. Dom Carlos, qui aimoit naturellement les Hommes extraordinaires, engagea le Comte à raconter, durant le chemin, la derniere Bataille

où

où il avoit commandé. Le Comte, charmé de ſa Curioſité, y ſatisfit pleinement; & Dom Carlos témoigna une Impatience extrême de ſe voir en état de faire des choſes ſemblables à celles qu'il venoit d'entendre. Il aſſûra le Comte d'Egmont, que ſi les Brouilleries de la Flandre venoient à quelque Guerre ouverte, comme la Gouvernante ſembloit l'apréhender, rien ne pouroit l'empêcher de ſe rendre dans ces Provinces, pour y apprendre ſon Métier auprès de lui.

Le Voyage des Princes ne fut pas long. La Ville d'Alcala fit préſent à Dom Carlos d'un Cheval de grand prix, mais auſſi furieux qu'il étoit beau. Le Prince ayant ſouhaité de le voir manier, il fut mal ſatisfait de tous ceux qui le travaillérent, & voulut lui-même le monter. Ce Cheval, qui avoit déjà la bouche fort échauffée, prit de l'ardeur dès que le Prince l'eut un peu pouſſé, & s'emporta avec tant de violence, que Dom Carlos jugea à propos de ſe jetter à terre; mais, il le fit ſi malheureuſement, qu'il demeura pour mort ſur la place: &, bien qu'il revint à lui quel-

quelques heures après, quand les Médecins eurent éxaminé une Plaie qu'il s'étoit faite à la tête, ils deſeſpérérent de ſa vie. Dans cette extrémité, il envoya le Marquis de Poſa, ſon Favori, porter ſes derniers Adieux à la Reine. La Princeſſe d'Eboli ſe rendit auprès d'elle au prémier bruit de cet Accident, pour voir de quelle maniere elle le recevroit. La Diſſimulation de la Reine, qui n'étoit pas préparée à une Epreuve ſi rude, l'abandonna à cette Nouvelle; & quoi que ſa Bouche, accoûtumée à ſe taire, ne permît pas à ſa Douleur de ſe déclarer par des Plaintes, ſon Silence & ſon Accablement en dirent plus que toutes les Paroles imaginables n'auroient fait. Toutefois, quelque grande que parût ſon Affliction, on avoit toûjours vu tant d'Amitié entre elle & Dom Carlos, que perſonne n'en fut ſurpris. Mais, la Princeſſe d'Eboli, qui ne ſe connoiſſoit qu'en Amour, ne put comprendre, que le Deſeſpoir de la Reine fût ſeulement un effet d'Amitié. Cependant le Peuple, inſpiré par les Inquiſiteurs, ne témoigna aucun Déplaiſir de ce Malheur.

Il le regarda comme une Punition divine & manifeſte de l'Impiété de Dom Carlos.

La Reine, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, ne put ſe refuſer la triſte Conſolation de faire ſçavoir à ce Prince le funeſte état où il la laiſſoit. Elle lui écrivit tout ce que l'Amitié & le Deſeſpoir peuvent ſuggérer de plus tendre & de plus touchant, & elle fit repartir le Marquis de Poſa, avec ordre de lui raporter d'abord ſa Lettre, s'il n'arrivoit à Alcala, qu'après la Mort de Dom Carlos. Cette Lettre remplit l'Ame de ce Prince d'une Joie ſi extraordinaire, qu'elle lui rendit la vie. Dès qu'il fut hors de Danger, le Roi le fit apporter à Madrid. Il jugea que l'Animoſité du Peuple devoit être appaiſée par cette cruelle Avanture. La prémiere fois que la Reine vit Dom Carlos, elle lui demanda ſa Lettre; mais, quelque effort qu'elle fît pour la ravoir, le Prince, à qui ce témoignage de ſon Affection étoit plus cher que la vie qu'il lui avoit rendue, s'obſtina toûjours à la garder, ne ſe défiant pas que cette Lettre dût encor décider de ſa vie.

Il

Il trouva la Princeſſe groſſe à ce retour ; & cette Groſſeſſe irrita ſa Jalouſie à un tel point, & il lui en fit des Plaintes ſi bizarres & ſi déraiſonnables, que tout autre qu'elle auroit crû qu'il avoit perdu l'Eſprit. Pendant qu'il acheva de guérir, elle accoucha de l'illuſtre Archiducheſſe de Flandres, qui fut l'Héritiére de ſa Beauté & de ſon Eſprit, auſſi bien que de ſon Nom. Peu de tems après, elle tomba dangereuſement malade de la petite vérole ; mais, les vœux des Peuples furent ſi puiſſans, qu'elle en ſortit non ſeulement avec plus de Santé, mais auſſi plus belle qu'auparavant (*). Dom Carlos eut à peine le tems de lui en témoigner ſa Joie, qu'il fallut qu'elle partît pour Bayonne, où la Cour de France s'étoit avancée pour la recevoir, & où les Charmes de ſa Converſation, & ſa ſage Conduite, ne firent pas naître moins d'Admiration dans les Eſprits, que ſa Beauté y cauſa de Deſordres dans les Cœurs. Dom Carlos voyoit avec tout le chagrin imaginable ces divers Empêchemens, que le Sort faiſoit naître l'un après l'autre, pour

(*) Brantome, au Diſcours de cette Reine.

pour interrompre ſon Commerce avec la Reine, lors que ce dernier Voyage, après lequel il croyoit n'avoir plus rien à craindre, leur attira une Affaire, qui troubla la Douceur de leur vie, par des Obſtacles qui ne ceſſérent jamais.

La Reine de Navarre, Jeanne d'Albret, Veuve du Roi Antoine, s'étoit déclarée pour la Nouvelle Religion depuis quelque tems; & cette Princeſſe gouvernoit ſes Sujets avec une Piété qui étoit l'Exemple de toute ſa Secte, & avec une Juſtice qui n'avoit peut-être jamais été vue dans une Cour de Roi. Son Fils, qu'elle élevoit dans la même Croyance, étoit regardé dès-lors par les Religionnaires de France, comme leur Protecteur. Les Eſpagnols, voyant que les Prétentions de cette Maiſon ſur la Haute Navarre tomboient entre les mains de cet Enfant, nourri dans une Haine héréditaire contre eux, aigri par la différence des Religions, & ſoutenu d'un Parti auſſi redoutable que celui des Huguenots l'étoit alors: pour ſe délivrer de toutes ces Craintes, ils réſolurent d'enlever ce jeune Prince avec la Reine ſa Mere, & la Princeſſe ſa Sœur,

au

au milieu de leurs Etats, & de les tranſporter en Eſpagne entre les mains de l'Inquiſition (*). Les Chefs du Parti Catholique de France, d'intelligence avec le Duc d'Albe, pour priver le Parti Huguenot d'un Appui auſſi conſidérable que celui de cette Maiſon, s'engagérent avec joie à contribuer de tout ce qui dépendoit d'eux, pour l'heureux Succès de cette Entrepriſe.

Un fameux Scélérat, nommé le Capitaine Dominique, Bearnois de naiſſance, fut chargé de l'Exécution, à cauſe de la parfaite connoiſſance qu'il avoit du Païs. Une partie des Troupes, qui attendoient alors à Barcelonne le vent favorable pour paſſer en Barbarie, devoit s'avancer juſqu'à Tarragone. Depuis cette Ville, il étoit facile de conduire ſécrétement par les Montagnes un Corps de Cavalerie conſidérable, pour ſurprendre la Reine & ſes Enfans à Pau en Bearn, où ils faiſoient leur réſidence, & où ils n'avoient preſque pour toute Garde que les Cœurs de leurs Sujets. Mais, les grandes Deſtinées du jeune Prince rendirent vain

(*) Mr. de Thou.

cet Attentat ſi bien concerté. Elles lui ſervirent pour être quelque jour le Reſtaurateur de la France, & la Terreur des Eſpagnols. Peu de tems avant le Voyage de Bayonne, le Capitaine Dominique, aſſiſté de quelques Gouverneurs François de la Frontiere, dépendant de ceux qui le faiſoient agir, avoit diſpoſé toutes les choſes qui étoient néceſſaires ſur les lieux pour ſon Deſſein. Depuis, il étoit paſſé en Eſpagne, où il alloit prendre les ordres du Duc d'Albe, pour faire avancer les Troupes deſtinées à l'Exécution. Le Duc, qui étoit à Albe, après avoir conféré avec lui, le renvoya au Roi, qui tenoit les Etats à Mouzon. Le Capitaine tomba dangereuſement malade en y allant, & il fut contraint de s'arrêter à Madrid, par où il avoit falu paſſer. Durant ſon mal, il fut ſecouru de toutes choſes, par un François, Domeſtique de la Reine, & qui étoit de même Païs que lui. Ne ſçachant comment témoigner ſa Reconnoiſſance, il lui échapa un jour de dire, que ſa vie étoit de plus grande importance qu'il ne ſembloit, & que les ſoins qu'on

en prenoit ſeroient quelque jour récompenſez magnifiquement. Ces paroles furent prononcées d'un air à faire juger qu'elles avoient quelque fondement extraordinaire, & elles donnérent curioſité à ſon Ami de pénétrer le Myſtere qu'elles enfermoient. Le Capitaine ne put rien refuſer à un homme, à qui il croyoit devoir la vie. Soit que la frayeur de la Mort lui eût inſpiré quelque repentir de ſon Crime, ou que ſon Mal lui eût troublé l'Eſprit, il paya de ſon Secret les Services qu'il avoit reçûs. Cet Ami en avertit le même jour la Reine ſa Maîtreſſe, qui étoit demeurée à Madrid, & qui vivoit dans une étroite Amitié avec la Reine de Navarre. Au Récit de cet horrible Complot, elle ne put retenir ſes larmes; &, pendant que le Capitaine guérit, & qu'il acheva de régler avec le Roi tout ce qui regardoit ſon Entrepriſe, elle en fit donner avis en Bearn, & à Bourdeaux, où la Reine ſa Mere étoit alors. L'Entrepriſe ayant manqué de cette ſorte, la Reine, conduite par le Duc d'Albe, alla joindre la Cour de France à Bayonne.

Cette Cour étoit partagée en deux Factions, preſque auſſi ennemies l'une de l'autre, qu'elles l'étoient l'une & l'autre des Huguenots, leurs Ennemis communs. Quoi qu'elles fuſſent toutes deux Catholiques, l'une s'attribuoit particuliérement cette qualité. C'étoit celle dont ces Amis du Duc d'Albe, prémiers Auteurs de la Conjuration de Bearn, étoient les Chefs. Comme ils jettoient déjà les fondemens de la Ligue qui parut dix ans après, ils vivoient dans une grande Union avec les Eſpagnols. Mais, il n'en étoit pas de même de l'autre Faction, qui étoit celle du Roi, & dont la Reine Mere, Catherine de Medicis, étoit le Chef. Cette Femme avoit l'Indépendance pour l'unique but de ſa Conduite. Elle ſçavoit que toutes les Liaiſons étroites avec les Eſpagnols étoient des Eſclavages, & elle n'avoit de confiance au Roi ſon Gendre, & en ſes Miniſtres, qu'autant que la Bien-ſéance l'y obligeoit. Cependant, quelque réſervée qu'elle fût, comme les Complices du Duc d'Albe avoient un Commerce familier avec elle pour d'autres Intrigues,

ils

ils remuérent tant de Machines à cette Entrevue de Bayonne, & ils mirent tant d'Eſpions autour d'elle, qu'ils ſçurent à la fin certainement, que c'étoit la Reine d'Eſpagne qui avoit ruiné leur Entrepriſe; mais, ils ne purent jamais comprendre, comment cette Entrepriſe étoit venue à ſa connoiſſance.

Le Duc d'Albe ne pouvoit croire qu'une jeune Femme eut été capable d'un Coup ſi hardi & ſi délicat. La Liaiſon de cette Princeſſe avec Dom Carlos lui avoit toûjours été ſuſpecte, parce qu'il ſçavoit que Dom Carlos le haïſſoit naturellement. Il jugea qu'elle n'avoit rien fait que de concert avec ce Prince; &, comme il eſt peu de Douleur plus ſenſible, que celle d'avoir fait un grand Crime inutilement, il réſolut ſi fortement de ſe vanger d'eux, qu'à la fin il y réüſſit. Dom Carlos n'avoit pourtant rien ſçu de cette Conjuration avant le Voyage de Bayonne; mais, depuis, la choſe s'étant divulguée, la Reine lui en avoüa la vérité. Le Prince, épouvanté de l'horreur de cette Entrepriſe, ne put s'empêcher de dire en préſence de Dom Juan, & de la

Princeſſe d'Eboli, qu'il puniroit quelque jour cruellement ceux qui donnoient au Roi de ſi laches Conſeils (*). Le Duc d'Albe étoit connu de tout le Monde pour l'Auteur de la Conjuration: le Roi ne faiſoit rien ſans l'Avis de Rui Gomez. Ainſi, cette Menace ne pouvoit regarder que ces deux Miniſtres; & la Princeſſe d'Eboli l'ayant rapportée à Rui Gomez ſon Mari, ce Favori jugea qu'il étoit tems de commencer à ſe fortifier contre l'Autorité que l'Age du Prince commençoit à lui donner.

Ces deux Miniſtres partageoient également la Faveur de la Cour, avec cette différence, qu'on pouvoit dire, que le Duc d'Albe étoit le Favori du Roi, & Rui Gomez le Favori de Philippe. Cette Concurrence avoit mis quelquefois de la Diviſion entre eux; mais, l'Intérêt commun les réünit en cette occaſion.

Le Duc d'Albe, qui gouvernoit ſouverainement tout ce qui étoit des dépendances des Armes, connoiſſant l'Inclination guerriere du Prince, craignoit

(*) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne.

gnoit qu'il ne donnât quelque atteinte à ſon Autorité, dès la prémiere occaſion de Guerre qui ſe préſenteroit, & qu'il n'en voulût avoir la Conduite. Il étoit perſuadé, que Dom Carlos ne lui pardonneroit jamais une choſe qui s'étoit paſſée entre eux quelques années auparavant. Le Roi avoit aſſemblé les Etats d'Arragon, pour y faire reconnoître ſon Fils en qualité de légitime Succeſſeur des Eſpagnes. Dans cette Cérémonie, le rang étant venu, auquel le Duc d'Albe devoit jurer fidélité, le Héraut l'appella vainement par trois fois. Un moment après, il ſe préſenta hors de rang pour s'aquitter de ſon Devoir, & Dom Carlos le rebuta avec aigreur; mais ce Duc, s'étant excuſé ſur les Occupations extraordinaires où ſa Charge de Grand Maître l'engageoit néceſſairement dans cette journée, le Roi obligea le Prince à recevoir ſes Soumiſſions (*).

Pour Rui Gomez, comme il diſpoſoit abſolument de la Juſtice, & des Finances, il craignoit que le Prince, qui aimoit naturellement à donner, ne

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

voulût s'ingérer doresenavant de faire des Graces, dont il ne reſteroit plus aux autres que le mérite de les éxécuter. Il avoit été Gouverneur de Dom Carlos, & il n'avoit pu ſatisfaire le Roi, à qui il étoit dévoüé dans cet Emploi, qu'en traitant le Prince avec la même Rigueur que le Roi le traitoit.

Comme cette Conduite auſtere fut la véritable origine de l'Antipathie de Dom Carlos pour ſon Pere, il eſt néceſſaire d'en raporter quelques Particularitez, quoique peut-être un peu baſſes, & puériles. Dom Carlos étant à peine entré dans l'âge de Raiſon, la Reine de Boheme ſa Tante, qui demeuroit alors en Eſpagne, fit chatier ſévérement celui de ſes Enfans d'Honneur, qu'il aimoit davantage, pour une Faute aſſez légere. Comme il étoit dès lors violent dans toutes ſes Paſſions, il s'en plaignit à elle avec beaucoup d'aigreur; & cette Princeſſe l'ayant menacé du Foüet, s'il ne ſe taiſoit, Dom Carlos, à qui on ne pouvoit faire de plus ſenſible Injure que de le traiter en Enfant, fut ſi outré de cette Menace, qu'il lui donna un Soufflet. Auſſi tôt qu'elle

qu'elle l'eut quitté, il ſentit ce qu'il avoit fait, & il en étoit en une Inquiétude extrême, lors que ſon Maître d'Hôtel ſe préſenta à lui, fondant en pleurs. Dom Carlos, à qui les objets extraordinaires étoient ſuſpects dans l'état où il étoit, s'enquit du ſujet de ſes larmes, & il aprit que ſon Pere avoit ſçu ſon Crime, & l'avoit condamné à mourir. Ceux qui étoient préſens remarquérent, qu'il reçut cette Nouvelle avec étonnement, mais pourtant ſans autre marque de frayeur, que de dire, s'il n'y avoit point de Grace pour lui? On fut la demander; & on revint auſſi tôt lui rapporter qu'on l'avoit obtenue, & qu'il en ſeroit quitte pour perdre ſeulement la Main dont il avoit frappé la Reine. *Il ſera beau voir*, s'écria-t-il bruſquement à cette Réponſe, *un Roi manchot!* On lui remontra, qu'il étoit trop heureux, qu'on ſe contentât de cette Peine: mais, une Perſonne de la Compagnie lui ayant repréſenté en particulier, que s'il ſe ſoumettoit à quelque Punition, ſon Pere en pouroit être touché de Pitié, il goûta cet Avis, & il envoya prier le Cardinal Spinola de

venir lui donner le Foüet, qu'il n'auroit jamais ſouffert autrement (*). Quelques années après, au ſortir d'une Maladie qu'il avoit eue, le Roi l'ayant pris en particulier pour lui faire une ſévere Réprimande, Dom Carlos, qui ſe croyoit blamé à tort, fut touché ſi vivement de ce que ſon Pere lui dit, que la Fievre lui en reprit ſur l'heure (†).

Une Education ſi rude avoit accoûtumé le Prince à voir contredire tous ſes Sentimens & toutes ſes Inclinations. Comme il étoit d'un Naturel tout-à-fait oppoſé à celui de ſon Pere, il ne ſe conduiſoit pas pour l'ordinaire de la maniere que le Roi l'auroit ſouhaité. C'eſt ce qui avoit obligé pluſieurs fois Rui Gomez à faire inſtance, qu'on le tirât d'auprès de lui: il craignoit que le Roi, ſelon l'ordinaire des Peres, ne s'aviſât à la fin de l'accuſer du peu de contentement qu'il recevoit de ſon Fils. Mais ce Favori ne ſçavoit pas, que les Gens, comme ſon Maître, qui ſe croyent

(*) Hugo Bloſius, J. C. Flamand, dans ſon Acroma.

(†) Dicos y Echos de Philippe II.

yent fort éclairez, & qui ſe piquent de conſtance, condamneroient mille fois leurs propres Enfans, plutôt que de blâmer un Homme qu'ils ont choiſi; & ne craignent pas tant de paroître malheureux dans leur Famille, que malhabiles dans leurs Jugemens.

Rui Gomez, voyant l'Obſtination du Roi, avoit traité Dom Carlos avec toute la Rigueur imaginable, comme pour ſe juſtifier de la mauvaiſe Conduite de ce jeune Prince. Ainſi, il jugeoit bien, qu'il avoit tout à craindre du Reſſentiment de ſon Diſciple; &, étant ſollicité par ſa Femme, qui ſous prétexte de ſonger à la ſûreté de ſon Mari, vangeoit ſes Faveurs mépriſées, il fit toutes les avances, pour obliger le Duc d'Albe à ſe lier étroitement avec lui contre Dom Carlos, & il avertit ce Duc des Menaces du Prince.

Quelque Affection que la Princeſſe d'Eboli montrât pour cette Affaire, ſon Mari, à qui tous ſes Empreſſemens étoient ſuſpects, ne jugea pas à propos de lui en confier le Secret. Elle ne lui diſoit pas auſſi tout ce qu'elle croyoit ſçavoir de la Liaiſon de Dom Carlos a-

vec la Reine. Mais Rui Gomez, qui avoit l'Eſprit fort délié, faiſant réfléxion en ſon particulier ſur ce qu'elle lui en avoit dit, il eut bien-tôt deviné le reſte. Quelque idée qu'il eſſayât de ſe former de cette Liaiſon, il ne put jamais bien la concevoir, qu'il n'y fît entrer de l'Amour. Mille choſes ſur leſquelles il n'avoit point raiſonné quand elles s'étoient paſſées, lui revinrent dans la mémoire. Il ſe ſouvint alors d'avoir remarqué, que quand on parloit de la Reine en préſence de Dom Carlos, ce Prince regardoit ceux qui en parloient, comme s'il eût craint, qu'ils ne l'obſervaſſent pendant ce tems, & que ce qu'ils en diſoient ne fût pour l'éprouver. En d'autres occaſions, où il ſembloit que toute la Compagnie diſputât à qui loüeroit mieux la Reine, Dom Carlos ne la loüoit point à ſon tour, comme les autres. Dès qu'il falloit parler d'elle, il craignoit toûjours d'en dire trop peu; & ſa Bouche, peu accoûtumée à déguiſer les Sentimens de ſon Cœur, faiſoit mal une choſe qu'elle ne ſçavoit pas. Rui Gomez conſidéra encor, que quoi que

le

le Prince n'eût aucun égard pour toutes les Femmes, il paroiſſoit devant la Reine avec une Douceur, & une Complaiſance, qui ne ſe démentoient jamais, & qui le rendoient méconnoiſſable à ceux qui ſçavoient ſon Humeur. Enfin, il n'etoit pas mal aiſé de croire, que la Beauté merveilleuſe de cette Princeſſe, dont les plus inſenſibles détournoient les yeux, & contre laquelle les plus ſages Vieillards de la Cour avoient bien de la peine à défendre leur Raiſon, eût fait ſur le Cœur d'un jeune Prince, qui la voyoit tous les jours familiérement, l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur tous les autres.

Rui Gomez s'affermit encor dans cette Opinion, en la communiquant au Duc d'Albe, à qui il ne crut pas la devoir cacher. Comme il arrive d'ordinaire, quand on a découvert une partie de quelque Affaire ſecrete, que l'envie de ſçavoir le reſte fait qu'on ſe pique de le deviner, ils ſe doutérent dès lors que la Reine répondoit à la Paſſion de Dom Carlos. Cette Paſſion flata d'abord leur Animoſité : ils eurent de la Joie, pendant quelque inſtant, d'avoir

voir entre les mains un moien infaillible de ſe vanger de ce Prince, en découvrant ſon Amour à ſon Pere; mais, venant en ſuite à faire réfléxion ſur l'Humeur jalouſe du Roi, & ſur ſes Paſſions naturelles, ils conſidérérent les Extrémitez étranges auſquelles apparemment il ſe porteroit, & ils en furent frapez d'Horreur. Quelque redoutable Ennemi qu'ils euſſent dans la Perſonne de Dom Carlos, ils ne ſongeoient pas à attaquer ſa vie, & ils ne ſe crurent pas capables d'y ſonger jamais. Perſonne ne devient Scélérat tout d'un coup. Il n'appartient pas à toutes ſortes ſortes d'Ames de réſoudre une grande Méchanceté, la prémiere fois qu'elle vient dans la Penſée. On n'arrive au Crime que par dégrés, de même qu'à la Vertu.

Ces deux Miniſtres craignoient ſurtout, que la Reine ne prévint l'Eſprit de ſon Mari ſur l'Affaire de Bearn, en ſorte qu'après il ne pût croire la vérité. Ils jugeoient, que dans l'Inquiétude où le Roi étoit de ſçavoir comment cette Entrepriſe avoit été découverte, il s'attacheroit à la prémiere Opinion qu'on lui

lui en donneroit. Ce Prince, deſeſpéré de ce mauvais Succès, ne regardoit plus le Duc d'Albe de ſi bon œil qu'à l'ordinaire; & il médioit peut-être dans ſon Cœur de le deſavoüer avec éclat, afin de ſe décharger du blâme de cette Conjuration. Pour parer ce Coup, il faloit lui découvrir la vérité. Mais, parce que le but de cet Eclairciſſement étoit de faire voir au Roi, que ce n'étoit pas la Faute du Duc d'Albe, que l'Entrepriſe avoit manqué, ce Duc ne jugea pas qu'il dût parler lui même. Rui Gomez n'étoit guere moins ſuſpect ſur cette Affaire: il y avoit preſque autant de part que lui. Ils crurent donc avoir beſoin de quelque autre Perſonne pour leur rendre cet Office; &, n'en trouvant point de ſi propre, que le Sécrétaire d'Etat Antonio Perez, ils réſolurent de l'engager dans leur Intelligence.

Cet Homme, qui n'avoit aucun intérêt à nuire au Prince, ni à la Reine, paroiſſoit difficile à gagner. Néanmoins, Rui Gomez préſuma aſſez de ſon Adreſſe, pour entreprendre d'en venir à bout. La choſe lui étoit bien plus

plus aiſée qu'il ne penſoit. Perez étoit paſſionnément amoureux de la Princeſſe d'Eboli, & il n'avoit pu juſqu'alors en rien obtenir. Il demanda d'abord, ſi elle étoit du Secret ? Ayant apris qu'elle n'en étoit pas, il s'engagea, après toutes les façons qu'il devoit faire, à tout ce qu'on voulut de lui. Cet Amant adroit connoiſſoit la Curioſité de la Princeſſe. Il ne douta pas qu'elle ne fût au Deſeſpoir, qu'on lui cachât une Cabale de cette conſéquence ; & qu'elle ne fût capable de toute choſe, pour reconnoître celui qui lui en feroit part. Rui Gomez fut auſſi-tôt rendre compte au Duc d'Albe de ſa Négociation, tout glorieux d'y avoir réüſſi, & le plus ſatisfait Homme du Monde, d'avoir donné à l'Amant de ſa Femme un moien infaillible pour la corrompre ; & Perez ſçut ſi bien faire valoir ſon Secret à cette Belle, qu'il le lui fit acheter auſſi chérement qu'il voulut.

Cependant, la Reine, qui étoit devenue groſſe au retour de Bayonne, accoucha de l'Infante Catherine-Michelle ſa ſeconde Fille, qui fut depuis Ducheſſe de Savoie. Les Miniſtres qui con-

connoiſſoient le Pouvoir que la Beauté de la Reine lui donnoit ſur l'Eſprit de ſon Mari, jugérent à propos de prendre le tems de cette couche, pour juſtifier le Duc d'Albe; afin que le Roi eut le loiſir de former une Réſolution ſur ce qu'on lui alloit découvrir, avant qu'il pût revoir la Reine en particulier. La Charge que Perez avoit des Affaires Etrangeres lui donnoit occaſion d'entretenir ſouvent ce Prince en ſecret. Dès le lendemain, il fit venir à propos la Conjuration de Bearn, ſur ce qu'on aprit, que la Reine de France en témoignoit beaucoup de Reſſentiment, & qu'elle s'en vangeoit en favoriſant les Séditieux de Flandres, qui étoient dans les prémiers accès de leur Fureur. D'abord, il avoüa au Roi, qu'il avoit long-tems héſité à lui découvrir ce qu'il ſçavoit du mauvais Succès de cette Entrepriſe, quelque obligation qu'il eût de le faire; mais, qu'après y avoir bien penſé, il ne croyoit pas pouvoir ſans crime continuer de ſe taire. Enſuite, il conta éxactement ce que le Duc d'Albe avoit apris à Bayonne de la maniere qu'on avoit été découvert.

Il

Il ajouta les Diſcours que Dom Carlos avoit tenus ſur cette Affaire, en préſence de Dom Juan & de la Princeſſe d'Eboli, contre ceux qui y avoient eu part: & il finit, en priant le Roi de lui pardonner le Secret qu'il lui avoit fait juſqu'alors de ces choſes, qu'on ne pouvoit lui raporter, ſans offenſer en quelque ſorte les deux Perſonnes du Monde qui devoient être les plus ſacrées à ſes Sujets, après la ſienne.

Ce Diſcours jetta l'Eſprit du Roi dans un Trouble extraordinaire. Quoi qu'il ne ſoubçonnât encor la Reine de rien, ſon Amour lui fit trouver étrange l'union de Sentimens, qui paroiſſoit par cette Affaire entre elle & Dom Carlos. Son Ame, occupée par ce prémier mouvement jaloux, regarda avec indifférence l'Attentat qu'ils avoient fait ſur ſon Autorité; & les ſoins de ſa Grandeur, qui lui étoient ſi naturels dans les autres Occaſions, cédérent pour ce coup à une Conſidération plus ſenſible & plus délicate. Il remarqua alors, pour la prémiere fois, l'Aſſiduïté de ſon Fils auprès de ſa Femme; & il ſe ſouvint qu'ils avoient été long-

tems

tems deſtinez l'un pour l'autre. Mais, il revint auſſi-tôt à lui-même; &, conſidérant la Vertu & le Courage de la Reine, il condamna entiérement de ſi foibles Soupçons.

Elle avoit déjà donné d'autres marques de l'Amour, qu'elle conſervoit pour ſa Patrie. Quelque tems auparavant, le Différent de la Préſéance entre les Couronnes ayant été décidé à Rome en faveur de la France, elle ne put ſi bien diſſimuler la Joie qu'elle en eut, qu'il ne lui échapât d'en témoigner quelque choſe. Sa Dame d'Honneur voulut lui repréſenter, qu'elle devoit prendre plus de part au Déplaiſir que ſon Mari reſſentoit dans cette Rencontre; mais, la Reine lui répondit, que comme elle ne trouvoit point étrange la Douleur du Roi, il ne devoit pas trouver étrange ſa Joie; & que pour elle, elle étoit bien aiſe que tout le Monde ſçût, que la Maiſon dont elle étoit ſortie étoit encore meilleure, que celle où elle étoit entrée (*).

Le Roi, faiſant réfléxion ſur ce Diſcours,

(*) Le Pere Hilarion de Coſte, dans l'Eloge de cette Reine.

cours, acheva de ſe perſuader, que ce qu'elle avoit fait contre l'Entrepriſe de Bearn venoit du même Principe d'Affection pour ſes Parens; & il conſidéra l'Horreur, que Dom Carlos avoit témoignée à l'envie de la Reine pour cette Entrepriſe, comme une Généroſité de Jeune-Homme. Toutesfois, quoi qu'il voulût être fort en repos ſur ce point, il réſolut de faire éclairer leur Commerce à l'avenir; mais, il crut qu'il n'y avoit aucune autre Jalouſie mélée dans cette réſolution, que la Jalouſie qu'il devoit avoir de ſon Autorité. Il fit de grands Changemens dans les plus importantes Charges de la Cour, afin de faire tomber entre les mains de la Princeſſe d'Eboli la prémiere de celles de la Maiſon de la Reine, ſans qu'il parût de l'affectation dans ce Choix. La Familiarité, que cette Femme avoit conſervée avec Dom Carlos, depuis que ſon Mari avoit été Gouverneur de ce Prince, la rendoit plus propre qu'aucune autre, à pénétrer dans ces Secrets. Cette Conſidération, jointe à ce qu'elle avoit déjà rapporté des Menaces qu'il avoit faites en ſa préſence, contribua autant que la Fa-

Faveur de Rui Gomez à la faire choiſir au Roi pour cet Emploi.

Dom Carlos, qui croyoit toûjours en être aimé, depuis ce qui s'étoit paſſé entre eux, ne prit aucun ombrage de cette Nouveauté ; mais la Reine, qui ſçavoit que ſon Mari avoit trop d'Amis en France, pour ignorer ce qu'elle avoit fait, ne fut point éblouïe par tout ce Remûment. Elle en devina d'abord le Sujet ; & comme Dom Carlos voulut la raſſûrer, en lui répondant de la Princeſſe d'Eboli, la Reine le preſſa de dire d'où venoit la grande Confiance qu'il avoit en cette Femme ; & il ne put jamais gagner ſur ſa Modeſtie de ſatisfaire à cette demande. Il connut bien qu'il s'étoit trompé, quand il vit avec quelle Aſſiduïté la Princeſſe d'Eboli les obſervoit. Comme il n'ôſoit témoigner l'incommodité qu'il recevoit de ſa préſence, elle ſe repaiſſoit, avec un Plaiſir incroyable, de la Douleur de ce Prince. Elle lui témoignoit plus d'Amitié que jamais. Elle ſe rendoit auprès de la Reine avec éxactitude, dès qu'il y étoit ; & elle faiſoit ſemblant que c'étoit lui qui l'y attiroit.

Mais,

Mais, quoi que la Vigilance de cette Femme fût extrême, la Reine & Dom Carlos trouvérent peu de tems après une occaſion de s'entretenir en particulier.

Le Roi, qui étoit empreſſé de ſon Eſcurial, au point qu'on peut s'imaginer, par l'effroyable Dépenſe qu'il y fit, invita la Reine à aller voir les commencemens du ſuperbe Bâtiment qu'il y faiſoit élever, pour être un Monument éternel de la Victoire de S. Quentin. Tout ce qui renouvelloit dans l'Ame de cette Princeſſe le Souvenir d'une Bataille, qui avoit été l'origine du Malheur de ſa Vie, devoit peu lui plaire: néanmoins, elle vit les préparatifs qu'on faiſoit pour immortaliſer la mémoire de cette funeſte Journée, avec toute la gaieté & l'empreſſement, que le Roi pouvoit ſouhaiter d'elle, & qu'il avoit lui-même. Ce fut en ce lieu, que la Princeſſe d'Eboli laiſſa la Reine & le Prince ſeuls avec le Roi, & que le Roi les ayant auſſi quittés, pour donner quelque ordre à des Architectes, Dom Carlos, qui ne pouvoit plus vivre dans cette Contrainte, prit

ce

ce tems pour conjurer la Reine de lui donner quelque moyen aſſûré de l'entretenir en particulier, quand il ſeroit néceſſaire pour leurs intérêts communs. Il l'en preſſa d'une maniere ſi touchante, qu'elle y conſentit d'abord, ſéduite par le Deſeſpoir de ce pauvre Prince. Ils ſe mirent donc à en chercher les voies enſemble; mais, elles parurent toutes ſi dangereuſes à la Reine, qu'elle réſolut de ne s'en ſervir jamais, quelque faciles que Dom Carlos les voulût rendre.

Les choſes étoient dans cet état, lors que le Marquis de Bergh, & le Baron de Montigni, Députez de Flandres, arrivérent à la Cour. Comme leur Commiſſion étoit fort dangereuſe, ils avoient fondé leurs principales Eſpérances ſur le bruit de la Généroſité du Prince, & de la Bonté naturelle de la Reine. C'étoit aſſez d'être malheureux, pour obtenir la Protection de cette Princeſſe; & d'avoir de la Vertu, pour mériter l'Amitié de Dom Carlos. Les Députez leur repréſentérent le triſte état de la Nobleſſe de Flandres, depuis les mauvais Offices que le Cardi-

nal

nal de Granvelle, principal Miniſtre de la Gouvernante, leur avoit rendus auprès du Roi. Ils éxagérérent leur Fidélité & leur Innocence dans les Mouvemens paſſez. Ils conjurérent particuliérement le Prince, de ne pas abandonner tant de braves Serviteurs de l'Empereur, & les plus chers Objets de ſa Tendreſſe, aux Conſeils violents & précipitez, que la Jalouſie de leur Vertu, & l'Envie de leur Gloire, inſpiroient au Duc d'Albe; & ils aſſûrérent, que le bruit de ſon Courage étoit la ſeule Conſolation qu'ils euſſent dans leur Malheur.

Dom Carlos, de qui l'Inclination naturelle pour la Guerre avoit été ſuſpendue juſqu'alors par la Violence de ſon Amour, conçut une Honte extrême, à ce Diſcours, de n'avoir encor rien fait pour la Gloire. Il fut encor plus animé par des Lettres du Comte d'Egmont, que les Députez lui rendirent. Ce Comte ſommoit le Prince de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée autrefois de ſe rendre en Flandres, dès que la Guerre y ſeroit allumée. Il repréſentoit les Affaires de ces Provinces

dans

dans une Diſpoſition ſi favorable pour Dom Carlos, que ce Prince réſolut de s'en faire donner le Gouvernement. Il eſpéroit de s'y mettre bientôt en état d'entreprendre tout ce que ſa Valeur & ſon Ambition lui conſeilleroient, après qu'il auroit appaiſé les Troubles par ſa préſence.

A peine cette Réſolution étoit bien formée, que l'Image de la Reine ſe préſenta à ſon Imagination plus belle & plus touchante qu'il ne l'avoit jamais vue, & lui fit douter s'il auroit bien la force de la quitter. Mais, faiſant une ſérieuſe Réfléxion ſur l'état de ſes Affaires, il trouva que toutes choſes le devoient confirmer dans ſa prémiere Penſée.

Au commencement de leur Liaiſon, l'extrême Jeuneſſe de cette Princeſſe ne lui avoit pas permis de cacher à Dom Carlos l'Eſtime & la Pitié qu'elle prit pour lui: mais depuis, le tems l'ayant rendue plus ſçavante, elle avoit compris, que les témoignages d'Amitié qu'elle lui rendoit, tout innocens qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'entretenir ſon Amour. Elle lui repréſentoit en toute occaſion les conſéquences de cet-

te Paſſion, & les Malheurs où elle les expoſoit. Quelque poſſédé qu'il en fût, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître qu'elle avoit raiſon ; & il n'ôſoit trouver mauvais qu'elle vêcut tous les jours avec lui d'une maniere plus réſervée. Dans une Agitation d'Eſprit ſi cruelle, il crut qu'il devoit faire un Effort généreux, pour délivrer cette Princeſſe d'une Paſſion malheureuſe, qui lui donnoit de ſi juſtes Inquiétudes ; & qu'il ne pouvoit mieux s'en détacher, que par une longue Abſence, & de grandes Occupations. Il le crut d'abord ; mais, il changea bien d'Opinion à la préſence de la Reine : &, conſidérant quel étoit le Plaiſir de la voir, il ſentit qu'il ne ſe réſoudroit jamais à ne la voir pas. Dans cette Penſée, il lui rendit compte de ce qui s'étoit paſſé entre les Députez & lui, & du Projet qu'il avoit formé. Il lui demanda pardon mille fois d'avoir cru pendant quelques inſtans qu'il pouvoit vivre éloigné d'elle ; mais la Reine, qui ne cherchoit qu'à le guérir de ſa Paſſion, l'obligea, malgré ſa répugnance, à pourſuivre le Deſſein de cette Expédition de Flandres. Pour l'y re-

réſoudre plus facilement, elle lui fit comprendre, que ce Voyage diſſiperoit le Chagrin que le Roi pouvoit avoir pris de leur Liaiſon: qu'ainſi, étant moins obſervé au retour, plus conſidéré & plus abſolu par la Gloire qu'il auroit ſans doute acquiſe, ils pourroient vivre enſemble avec beaucoup moins d'Inquiétude. Dom Carlos, perſuadé par ces Raiſons, mais beaucoup plus par la Complaiſance aveugle, qu'il avoit pour la Reine, ſe déclara hautement en faveur de la Nobleſſe des Païs-Bas, au grand ſcandale des Inquiſiteurs, qui la tenoient preſque toute pour Hérétique, & qui n'avoient pas oublié l'Affaire du Teſtament de Charles-Quint. Il fit dire au Roi, que s'il lui vouloit donner le Gouvernement de ces Provinces, il répondoit ſur ſa Tête de leur Obéïſſance.

Il ſeroit mal-aiſé d'exprimer à quel point Rui Gomez & le Duc d'Albe furent alarmez de ce Deſſein. L'Autorité, qu'un Emploi de cette conſéquence donneroit à l'Héritier de la Couronne, leur parut une Ruïne évidente pour eux. Ils jugérent, qu'au re-

tour de cette Expédition, où il réüſſiroit infailliblement, ce Prince ſeroit le prémier Miniſtre de ſon Pere, & qu'il leur faudroit dépendre de lui. Le Duc d'Albe, ſur-tout, qui avoit la même prétention que Dom Carlos, obligea Rui Gomez, qui étoit plus familier avec le Roi, de lui faire conſidérer combien cette Entrepriſe éléveroit ſon Fils au deſſus de lui, dans l'Eſprit des Flamans. Perez, ſans qu'il parût agir de concert, lui fit auſſi appréhender l'étroite Liaiſon que Dom Carlos feroit infailliblement avec la France, par le moyen de la Reine, s'il étoit une fois Maître des Païs-Bas. Ces Avis firent toute l'impreſſion qu'ils pouvoient faire ſur l'Eſprit d'un Prince naturellement jaloux de ſon Autorité; &, effrayé de l'Ambition de ſon Fils, le Roi ne ſongea plus qu'à refuſer Dom Carlos de bonne grace, & en ſorte qu'il ne pût prendre ce Refus pour un Affront. Il lui fit dire, qu'il accordoit ſa Demande, & qu'il étoit ravi qu'ils ſe fuſſent rencontrez dans la même Penſée: mais, qu'il vouloit aller lui-même l'établir en Flandres, & qu'ils partiroient bien-tôt en-

enſemble pour ce Deſſein; qu'il ne lui ſeroit pas honnête de demeurer en ſûreté en Eſpagne, pendant qu'il expoſeroit ſon Fils unique à tous les Accidens d'une Rébellion ſi furieuſe; & qu'il vouloit partager le Péril avec lui, pour lui laiſſer après toute la Gloire.

Le Bruit de ce Voyage ſe répandit auſſi tôt, par les Préparatifs que le Roi en fit, pour tromper Dom Carlos; mais, perſonne ne pouvoit le croire. Cependant, quelque vain que ce Bruit parût, il jetta la Terreur dans l'Eſprit encor chancelant des Rebelles. Le Roi, pour le confirmer de plus en plus, fit une Dépenſe ſi conſidérable en Equipages, que les Députez même, Bergh & Montigni, qui s'en étoient moqués juſqu'alors, n'ôſérent plus en douter. La Reine, & Dom Carlos, y furent trompez quelque tems comme les autres; mais, ils furent détrompez plûtôt. Après que les Equipages furent achevez, le Roi, qui vit qu'on alloit être deſabuſé s'il ne partoit, ne trouva point d'autre moyen pour excuſer ſon Retardement, que de feindre d'être malade. Cette Feinte fit à peu près l'ef-

ſet qu'il ſouhaittoit dans les Païs éloignés; mais, quelque ſoin qu'il prît pour la faire croire dans ſa Cour, & quelque Contrainte que ce Prince malheureux ſe fît, pour vivre d'une maniere qui confirmât l'Opinion qu'il vouloit donner, il ne put tromper ſa Femme & ſon Fils.

Dans cette Conjoncture, un jour que beaucoup de Gens, qui étoient chez la Reine, & qui avoient long tems raiſonné ſur le Voyage du Roi en Flandres, furent ſortis, Dom Carlos, Dom Juan, & la Princeſſe d'Eboli, étant demeurez ſeuls avec elle, d'abord ils remarquérent enſemble, comme les Courtiſans ſe tourmentent ſouvent pour deviner les Cauſes & les Effets de ce qui ne ſera pas. Après s'être moqués de ceux qui parloient du Voyage, Dom Carlos vint inſenſiblement à ſe moquer du Voyage même, & de la Contrainte que le Roi ſe faiſoit pour contrefaire le malade. Il dit, que Charles-Quint avoit aſſez voyagé pour lui, & pour le Roi ſon Fils, & que le Roi ſe repoſeroit pour lui & pour ſon Pere. La Reine n'entendit pas ces Paroles,

roles, parce qu'elle fut obligée de parler en particulier à quelques Perſonnes, qui avoient à faire à elle. Cependant, Dom Juan & la Princeſſe d'Eboli s'entretenoient tout bas enſemble. Dom Carlos ſe mit en revenant à faire un petit Livre avec du Papier blanc qu'il trouva dans une Caſſette, dans lequel il écrivit de ſa main ces paroles en groſſe lettre ſur la prémiere Feuille: *Les grands & admirables Voyages du Roi Dom Philippe.* Il mit dans chacune des autres pages du Livre, l'un des Titres qui ſuivent: *Le Voyage de Madrid à l'Eſcurial; le Voyage de l'Eſcurial à Tolede, de Tolede à Madrid, de Madrid à Aranjuez, d'Aranjuez au Pardo, du Pardo à l'Eſcurial*: &, de cette ſorte, il remplit tout le Livre des Voyages du Roi dans ſes Maiſons de Plaiſance, & dans les meilleures Villes d'Eſpagne (*). La Reine ne put s'empêcher de rire de cette Imagination du Prince, quelque dangereuſe qu'elle lui parût; mais, comme elle liſoit ce Papier, on la vint avertir, qu'il venoit de prendre une grande Foibleſſe au Roi, & qu'il étoit

(*) Brantome, dans Philippe II.

fort mal. A cette Nouvelle, elle n'eût que le loiſir de recommander le Livre à Dom Carlos. Ce Prince, qui vouloit la ſuivre au plûtôt, ſe contenta de le jetter dans un petit Cabinet, dont il tira la porte après lui.

Il ne ſçavoit pas que la Princeſſe d'Eboli avoit de fauſſes Clefs de tout ce qui fermoit chez la Reine. Il fut à peine ſorti, qu'elle ſe ſaiſit de ſon Ecrit. Quand elle eût vu ce que c'étoit, ſa Joie fut extrême d'avoir entre les mais un Moyen ſi conſidérable de lui nuire auprès du Roi. La prémiere choſe à quoi elle ſongea, ce fut comment elle pourroit faire, pour garder ce Papier, ſans qu'on ſçût qu'elle l'auroit. Elle ne doutoit pas que la Reine n'en vît la conſéquence, & qu'elle ne le cherchât dès qu'elle ſeroit revenue. Pour cet effet, ſans perdre un moment, elle fit faire un petit Livre, tout ſemblable à celui de Dom Carlos, qui contenoit les mêmes choſes. Elle fit contrefaire parfaitement l'écriture de ce Prince, & elle mit ce faux Livre à la place du véritable, qu'elle donna à ſon Mari. La Reine ayant trouvé à

ſon

ſon retour cet Ecrit contrefait, au même endroit que Dom Carlos lui avoit dit, elle eut ſi grande hâte de le brûler, qu'elle le jetta au feu, preſque ſans y rien lire, ne ſe défiant pas de cette Fourberie.

Cependant, la Feinte du Roi étoit changée en Vérité. Au retour de la Foibleſſe qui lui avoit pris, il ſe trouva avec une groſſe Fiévre, qui ſe régla après en tierce; mais, on ajoûta moins de foi à ſa Maladie depuis qu'elle fut véritable, qu'on n'en avoit ajouté pendant qu'elle n'étoit que feinte. Les Rebelles de Hollande, voyant que ce Bruit duroit ſi long-tems, ne doutérent plus que ce ne fût un trait de la Politique de ce Prince. Dans cette Opinion, ils pourſuivirent leurs Entrepriſes avec plus de chaleur qu'auparavant. Cette Nouvelle redoubla le Chagrin du Roi, & ſa Fiévre en même tems. Dom Carlos, voyant que les inſtances qu'il feroit pour être envoyé en Flandres, l'inquiéteroient encor davantage, il ne voulut point les renouveller; mais ſon Pere, qui ne le croyoit pas ſi diſcret, & qui le voyoit ſans

ceſſe auprès de lui, prenoit ſon Aſſiduïté pour une Sollicitation muette.

Cette Aſſiduïté avoit d'autres raiſons. La Reine n'abandonnant point le Malade, Dom Carlos ne la pouvoit plus voir ailleurs; mais, comme ils vivoient en ſa préſence avec une grande circonſpection, & qu'ils n'ôſoient quaſi ſe parler, Dom Carlos ſouffroit beaucoup de cette Contrainte, & leurs intérêts en recevoient un préjudice conſidérable. Ils avoient bien des Avis à ſe donner, & des Meſures à prendre de concert dans une Conjoncture ſi délicate. Il n'y avoit pas lieu d'eſpérer que le Roi guérît ſi-tôt, & les Médecins aſſûroient, que ſa Fiévre tireroit en longueur.

La Reine & Dom Carlos, jugeant qu'il y auroit trop de Danger à s'écrire, réſolurent de choiſir quelque Perſonne fidelle, à qui ils puſſent dire tout ce qu'ils auroient à ſe faire ſçavoir. Le Prince, qui croyoit ſon Oncle Dom Juan tout à eux, jetta les yeux ſur lui, pour l'honorer de cette Confidence; mais, il ſembloit à la Reine, qu'elle avoit vu pluſieurs fois, dans les yeux de

de cet Oncle, quelque choſe qui lui parloit d'Amour. Elle avoit auſſi remarqué, dans la Princeſſe d'Eboli, quelque Complaiſance pour ce même Dom Juan, qui montroit de l'Intelligence entre eux. Ces Conſidérations obligérent la Reine à faire changer de Deſſein à Dom Carlos; mais, elle ne lui en dit pas le Sujet. Ce Prince n'avoit pas ôſé lui propoſer le Marquis de Poſa ſon Favori, parce qu'elle ne le connoiſſoit pas ſi particuliérement que Dom Juan. Ce Favori étoit le plus accompli de tous les jeunes Seigneurs qui avoient été élevez Enfans d'Honneur auprès des Princes. Quoi qu'il eut beaucoup de Vivacité, c'étoit une de ces Ames naturellement réglées, également capables de Force & de Modération. Dom Carlos, qui avoit le Diſcernement excellent, avoit d'abord remarqué en lui un Caractere d'Eſprit ſi rare entre des jeunes Gens. Le Marquis n'étoit pas moins charmé de l'Ardeur que Dom Carlos témoignoit pour toutes les choſes grandes & honnêtes, & il s'étoit fait entre eux une forte Liaiſon, aſſez rare entre un Prince & un

Courtiſan, puiſqu'elle n'étoit fondée que ſur une Admiration mutuelle. Comme il n'y a point de plus dangereux Perſonnage à faire dans une Cour, que celui de Favori de l'Héritier de la Couronne, le Marquis avoit prié Dom Carlos de faire le moins éclater qu'il pourroit la Confiance dont il vouloit l'honorer. Ainſi, quoi qu'ils vécuſſent dans une grande Union, il n'en paroiſſoit preſque autre choſe en public, ſinon, que le Prince trouvoit ſa Converſation beaucoup plus agréable que celle des autres, & tout le monde trouvoit la même choſe. Ce Miſtere, qu'ils avoient fait de leur Amitié, rendoit ce Favori plus propre à ſatisfaire la Reine & Dom Carlos dans cette Occaſion. N'étant pas connu pour être auſſi dévoüé au Prince qu'il l'étoit, les Entretiens, qu'il auroit avec la Reine, en ſeroient beaucoup moins ſuſpects. Mais, comme elle ſçavoit que Dom Carlos, étoit aiſé à tromper, elle voulut éxaminer elle-même le Marquis de Poſa, avant que de s'ouvrir à lui. Sous prétexte de quelque ordre qu'elle lui donna la prémiere fois qu'elle le rencontra

chez

chez le Roi, elle trouva moyen de l'engager dans une Converſation particuliere. Il lui parut ſi ſage, qu'elle en fut charmée. Il ne le fut pas moins de l'Eſprit de la Reine; & jamais ſa Modération naturelle ne lui ſervit tant. De la maniere que cette Princeſſe ſe donna à connoître à lui dans cet Entretien, ſoûtenu par l'éclat de ſa Beauté, & par les charmes de ſa Douceur, tout autre qui n'auroit pas été ſi abſolument Maître de lui-même, en ſeroit devenu amoureux. Mais, quoi qu'il ne le devint pas, il ne purent s'empêcher, dans la ſuite du Commerce qu'ils eurent enſemble, de prendre l'un pour l'autre toute l'Eſtime & l'Amitié, qu'ils méritoient tous deux.

Nous croyons toûjours qu'on devine nos Sentimens ſecrets; mais, nous ne craignons point qu'on nous ſoupçonne de ceux que nous n'avons pas. La Reine, qui ne ſongeoit qu'à cacher ceux que Dom Carlos avoit pour elle, & qui n'en avoit que de fort raiſonnables pour le Marquis de Poſa, ne prit pas autant de ſoin qu'elle devoit à les diſſimuler. Elle ne craignit point qu'on la ſoupçonnât d'en avoir de criminels

pour ce Favori. Le Marquis, pour répondre à ces Bontez comme il devoit, étoit ſouvent engagé à témoigner plus d'Empreſſement pour elle, qu'il n'étoit à propos d'en faire voir. Comme ils avoient tous deux des Ennemis, ce Procédé fit bien-tôt de l'éclat; mais, comme ils ne croyoient point qu'il en dût faire, parce qu'ils ſe ſentoient innocens, ils ne le remarquérent quaſi pas.

Cependant, le Roi guérit, & la Reine devint groſſe. Il en eut d'abord une Joie extrême, ſoit dans l'Eſpérance d'avoir un autre Fils que Dom Carlos, ou que doutant encor de l'entier rétabliſſement de ſa Santé, cette Groſſeſſe lui en parût une marque aſſûrée. Mais, ſa Joie ne dura pas long-tems. Les Miniſtres, qui craignoient la Faveur ſecrette du Marquis de Poſa, firent enſorte que le Commerce de la Reine avec ce Marquis vint bien-tôt à la connoiſſance du Roi. Ce Prince ſoupçonneux eut d'abord l'Eſprit troublé de Jalouſie; &, ne trouvant pas ſon compte dans quelque ſupputation de tems qu'il s'aviſa de faire ſur l'état de la Groſſeſſe de ſa Femme, il

ne

ne hézita pas à croire le Marquis coupable d'un Crime (*), qui lui auroit attiré plus d'Envieux que toutes ſes Vertus. Cette Penſée fit un étrange ravage dans ſon Cœur. Toutes les Graces de l'Eſprit & du Corps, que la Nature avoit répandues ſi libéralement dans cet infortuné Favori, & qui auroient flêchi l'Ame la plus barbare, le rendirent d'autant plus odieux au Roi, que ce Prince ne conſidéra plus ces précieux Talens, que comme les Charmes criminels qui avoient ſéduit le Cœur de ſa Femme. Néanmoins, quelque dangereuſe que fût cette Diſpoſition de l'Eſprit du Roi, peut-être que la Raiſon lui ſeroit revenue, ſans une choſe qui arriva dans ce même tems, & qui lui fit croire tout-à-fait ce qu'il ne faiſoit que ſoupçonner.

Entre les Réjoüiſſances qu'on fit pour ſa Guériſon, il y eut un Tournoi magnifique, où chaque Cavalier fut obligé de ſe déclarer pour quelque Dame de la Cour, & de porter ſes Couleurs la veille de cette Fête. Le Marquis

(*) Mayerne Turquet, dans ſon Hiſtoire d'Eſpagne.

quis de Poſa s'étant trouvé chez la Reine où il y avoit grand monde, elle ſe fit nommer par lui toutes les Dames qui avoient des Cavaliers. Le Prince & Dom Juan étoient les ſeuls qui pouvoient ſe déclarer pour être le ſien. Comme ils ne l'avoient pas fait, craignant peut-être de découvrir quelque choſe de ce qu'ils avoient dans l'Ame, il ſe trouva quand on eut tout dit, que la Reine ſeule n'avoit perſonne qui courût pour elle. Elle le remarqua elle-même, & s'en plaignant par maniere de jeu, le Marquis, qui étoit en poſſeſſion de plaiſanter auprès d'elle, lui dit avec un ſérieux admirable, qu'il falloit qu'elle s'en prît à la Nature; & que ſi elle étoit belle comme les autres, elle auroit trouvé quelque Cavalier, comme elles en avoient trouvé. Toute la Compagnie applaudit à cette Raillerie; & la Reine reprit auſſi ſérieuſement que lui, que pour le punir de ſon Inſolence, elle lui commandoit d'être ſon Cavalier, afin qu'il eût la honte de ſervir la moins belle de la Troupe (*).

Cette Galanterie avoit été publique, &

(*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

& tout ce qu'il y avoit de Gens de la prémiere Qualité en furent témoins. Cependant, le Roi ne put s'ôter de l'Eſprit, qu'il n'y eût du Miſtere, & que cette Converſation n'eût été un Artifice de la Reine, pour donner un moyen à ſon Amant de ſe déclarer impunément pour elle. Toutesfois, il ne s'affermit pas d'abord dans cette Opinion; mais, le lendemain, quand il vit entrer en lice le Marquis, portant pour Deviſe, ſur ſon Ecu, un Soleil dans ſa plus haute élévation, avec ces Mots, *Rien ne me peut voir ſans brûler*, ce Prince acheva de ſe confirmer dans la funeſte Penſée dont il étoit occupé. Le malheureux Cavalier remporta le Prix des prémieres Courſes. Quoique cela lui fût ordinaire, le Roi prit cette fois ſon Adreſſe pour un effet de ſon Amour; & cette Imagination le toucha ſi vivement, qu'il ne put laiſſer achever les Joûtes. Il feignit de ſe trouver mal, pour avoir prétexte de les interrompre, & pour empêcher qu'on ne connût la Fureur, où cet innocent Spectacle l'avoit mis.

D'abord, il réſolut de faire mourir le Mar-

Marquis de Poſa, en telle ſorte, que ni lui, ni la Reine, ne puſſent en ignorer le Sujet. Mais Rui Gomez, à qui il s'en ouvrit, lui fit remarquer les conſéquences d'un éclat de cette nature. Il lui aprit l'étroite Liaiſon de Dom Carlos avec ce Marquis ; & il lui fit comprendre, qu'il n'y avoit rien, qu'on ne dût craindre du Reſſentiment du Prince, pour la Perte d'une Perſonne ſi chere, s'il en connoiſſoit les Auteurs. Ces Réfléxions firent changer de Deſſein au Roi : il ſe contenta qu'on fît poignarder le Marquis, quelque tems après, la nuit, dans les Rues, quand il ſe retireroit de la Cour. Pour éloigner tout-à-fait le ſoupçon de la vérité, quand les Aſſaſſins le virent mort, il firent ſemblant, en préſence de ſes Gens, de l'avoir pris pour un autre.

La Reine reſſentit autant qu'elle devoit la Perte d'un ſi parfait Ami, & elle en vit d'abord toutes les ſuites. Pour Dom Carlos, il n'en reconnut pas d'abord la véritable Cauſe : mais depuis, il conſidéra le peu d'apparence qu'il y avoit, qu'on eût pris pour un autre un Homme auſſi connu que le Mort. Il voyoit,

voyoit, d'ailleurs, qu'il n'y avoit que ſon Pere ſeul d'aſſez hardi pour un ſemblable Coup. Ainſi, il ne héſita pas, non plus que la Reine, à deviner qui en étoit l'Auteur. Cependant, ils ne ſe défiérent point, ni l'un, ni l'autre, que ce fût du Marquis que le Roi eût été jaloux; &, s'imaginant bien plûtôt ce qui devoit être, que ce qui étoit en effet, ils crurent que ce Favori avoit été tué comme Confident, & qu'ils étoient découverts. Dans cette Opinion, & conſidérant la grandeur de la Paſſion du Roi pour ſa Femme, ſon Averſion pour le Prince, & ſon Inclination naturelle à répandre le Sang, ils ſe jugérent perdus. Ils crurent, que le Roi étant bien aſſûré, qu'ils ne pouvoient échapper à ſa Vengeance, il avoit voulu la commencer par cet Aſſaſſinat, afin de la leur faire ſentir plus long-tems.

Il n'y a rien de ſi ſecret dans les Cours, qui ne ſoit ſçû par quelques Gens, dont on ne ſe défie point. Dom Carlos, ſe mettant un jour à table environ ce tems, trouva un Papier ſous ſon aſſiette, qui contenoit ces Paroles: *Il eſt des Conſeils très juſtes, qui ne ſe donnent*

nent point ; mais, on ne ſort des Affaires deſeſpérées, que par des Réſolutions extraordinaires. Ceux, en qui le Ciel a mis des Qualitez qui doivent rendre beaucoup d'autres heureux, ont une Obligation d'accomplir leur Deſtinée, qui prévaut ſur toutes les autres Obligations. Les Ames généreuſes ne périſſent, que faute d'avoir aſſez mauvaiſe Opinion des Méchans. La Patience, qui abandonne les jours de l'Homme-de-Bien à la Violence de ſes Ennemis, eſt Foibleſſe, Baſſeſſe de Cœur, Crime, & non pas Vertu. L'Humanité, pour qui n'en a point, eſt la plus dangereuſe eſpece de Folie.

Cependant, le Prince réſolut d'eſſayer une Voie innocente, avant que de recourir aux dernieres Extrémitez. Ce fut de renouveller vivement les inſtances qu'il avoit faites pour être envoyé en Flandres, où l'état des Affaires demandoient un Remede plus promt & plus preſſant que jamais. Il le fit en des termes qui faiſoient comprendre, qu'il le vouloit, & qu'il n'y avoit pas de ſûreté à le refuſer. Il jugea à propos de s'expliquer de cette maniere abſolue. Il crut, que s'il étoit

toit découvert, il n'avoit rien à ménager; que s'il ne l'étoit pas, il ſe pourroit faire que le Roi, ſollicité par ſa Jalouſie, & effrayé de ce Procédé impérieux, accorderoit tout pour l'éloigner. Ce Pere malheureux, dont l'Eſprit étoit plus libre pour voir les ſuites de ſes Projets, étoit retombé dans ſa Timidité ordinaire & naturelle. Il voyoit auſſi, qu'il faloit néceſſairement envoyer une Armée en Flandres; & il craignoit d'irriter le Reſſentiment de Dom Carlos, encor tout récent pour la Mort de ſon Ami, s'il lui refuſoit le Commandement de cette Armée, qu'il demandoit avec tant de hauteur.

Rui Gomez, qui avoit trouvé le Roi ſi ferme dans l'Affaire du Marquis, fut bien étonné de le voir ſi irréſolu dans une Occaſion beaucoup plus importante. L'intérêt, que ce Miniſtre avoit au Salut de ſon Maître, lui fit regarder avec effroi la Foibleſſe de ce Prince, qui alloit mettre les Armes à la main de ſon Fils, pour en être égorgé le prémier. Comme il n'eſt point de ſi bonne Raiſon que la Crainte, pour obliger les Eſprits les plus incer-

tains

tains à ſe déterminer, le Roi étoit prêt à ſe réſoudre en faveur de Dom Carlos. Rui Gomez, qui le voyoit bien, ne ſçavoit comment l'empêcher. Mais, comme il avoit l'Eſprit fort préſent, tout d'un coup il s'alla aviſer de ce Livre des Voyages du Roi, que ſa Femme avoit trouvé chez la Reine écrit de la main de Dom Carlos, & qu'il avoit toujours regardé depuis comme une Bagatelle, qui pouvoit produire quelque grand Effet, ſi elle étoit employée bien à propos. Il jugea qu'il en avoit trouvé l'Occaſion. Il dit au Roi, qu'il croyoit être obligé de lui aprendre une petite choſe, qu'il n'avoit pas cru juſqu'alors digne de lui être raportée, mais qui, dans la Conjoncture préſente, lui feroit beaucoup mieux connoître le Génie & les Sentimens de ſon Fils. Le Roi, à qui cette Affaire parut de plus grande conſéquence, que Rui Gomez ne faiſoit ſemblant de la croire, voulut éxaminer lui-même le Livre; &, ayant reconnu l'écriture de ſon Fils, il entra dans une Reverie profonde, où ce Miniſtre jugea à propos de le laiſſer.

Après

Après qu'il fut revenu du prémier Trouble d'Eſprit, où une Raillerie ſi ſanglante, faite par des Perſonnes ſi cheres, le jetta d'abord, ſes anciens Soupçons de l'Amour de Dom Carlos pour la Reine ſe réveillérent dans ſon Ame, avec plus de violence que jamais. Il ne put comprendre, qu'une Femme & un Fils ſe divertiſſent enſemble de cette ſorte, aux dépens d'un Pere & d'un Mari qui étoit leur Roi, ſans qu'ils vêcuſſent auſſi dans les Familiaritez les plus criminelles. Mais, le Marquis de Poſa lui revenant auſſi-tôt dans l'Eſprit, il ne pouvoit croire que la Reine fût amoureuſe de tous deux; ſur-tout, Dom Carlos & ce Marquis étant auſſi unis qu'ils étoient: & il conclut, qu'il faloit néceſſairement que l'un fût l'Amant, & l'autre le Confident. Quelque Effort d'Eſprit qu'il ſçût faire, il ne put jamais déterminer en lui même, lequel étoit l'Amant; mais, qui que ce fût des deux, il trouvoit que la Mort du Marquis n'étoit toûjours que trop juſte, & que Dom Carlos étoit également coupable. Quoi qu'il en fût, il ne vouloit point autoriſer

riſer les Railleries que ſon Fils faiſoit de ſa Maniere de Vie, en lui donnant le moyen d'en mener une ſi différente en Flandres. Si ce Prince, n'ayant encor rien fait, avoit l'Audace de traiter ſon Pere avec tant de Mépris, que n'ôſeroit-il point, ſi la Fortune favoriſoit ſon Ambition? Le Roi lui fit dire, que dans le Deſordre effroyable où étoit la Flandre, il ne croyoit pas pouvoir l'y envoyer, ſans expoſer ſes jours à des Dangers inévitables: mais, que le Duc d'Albe partiroit avec une puiſſante Armée, dans peu de tems, & que dès que cette Armée auroit rendu ſon Parti le plus plus fort, il ſeroit libre de faire ce qu'il ſouhaiteroit.

Ce Refus acheva de confirmer le Prince dans l'Opinion qu'il avoit, que ſa Perte étoit réſolue. Il ſe rendit aux Inſtances, que les Rebelles de Hollande lui faiſoient depuis long-tems, par le Comte d'Egmont & les Députez, de s'aller mettre à leur tête. Ils lui promettoient, que s'il vouloit leur accorder peu de choſes fort raiſonnables, ils lui obéïroient avec plus de Fidélité, que les Catholiques n'obéïſſoient au Roi.

Roi. Dom Carlos ne doutoit pas, que s'il étoit une fois Maître des Révoltez, le Roi ne lui abandonnât le reſte de la Flandre; quand ce ne ſeroit, que pour l'empêcher de s'en emparer de force, comme il lui ſeroit aiſé. Le Marquis de Bergh, & Montigni, eurent pluſieurs Conférences avec lui ſur ce Projet: ils prirent enſemble des meſures ſi juſtes & ſi ſolides, qu'elles ne pouvoient manquer de réüſſir, pourvû que le Prince ſe conſervât dans la liberté de pouvoir agir; & c'eſt à quoi il l'exhortérent principalement.

S'il les en eût crû, il ſeroit parti dès lors. Mais Dom Carlos jugea, qu'il y auroit de la Témérité à ſe déclarer de cette ſorte, avant que d'avoir établi les Correſpondances qui lui étoient néceſſaires. Il promit, qu'en attendant, il prendroit de ſi puiſſantes Précautions pour la ſûreté de ſa Perſonne, qu'il en pourroit rendre bon compte. Outre un Coffre rempli d'Armes-à-Feu, qu'il fit mettre dans la ruëlle de ſon Lit, il ſe fit faire de petits Piſtolets, d'invention nouvelle, pour porter toûjours ſur lui, ſans qu'-

on les pût voir; &, pour empêcher qu'on ne le ſurprît en dormant, il commanda à un fameux Ouvrier François, qui travailloit à l'Eſcurial, de lui faire une ſorte de Serrure pour ſa Chambre, qui ne ſe pouvoit ouvrir que par dedans: & il mettoit toutes les nuits ſous ſon chevet deux Epées & deux Piſtolets (*).

Pendant que ce malheureux Prince hâtoit peut-être ſa Perte par la ſeule opinion d'être perdu, ſes Ennemis n'oublioient rien pour lui ôter toutes les voies de ſe remettre bien avec ſon Pere. Le Roi n'avoit point encor vû la Reine en particulier depuis la Mort du Marquis de Poſa. Ils craignirent, qu'ils n'euſſent travaillé en vain, s'il la revoyoit, & qu'elle n'ôtât aiſément de ſon Cœur tout ce qu'ils y avoient mis. Quoi qu'il ſe pût faire, que ce qu'ils craignoient n'arriveroit pas, il pouvoit arriver; & de la conſéquence que la choſe étoit pour eux, ils ne devoient rien laiſſer au Hazard. Pour ôter à cette Princeſſe l'occaſion de défaire, dans une nuit, ce qui leur avoit coûté tant

(*) Mr. de Thou.

tant de ſoins & de tems, ils s'aviſérent d'un Moyen qui paroîtroit ridicule, s'il n'avoit pas réüſſi.

Au Voyage que la Cour de France fit le long de la Loire, du tems de François II, il courut un Bruit, qu'on cherchoit de petits Enfans, pour baigner dans leur Sang ce jeune Roi, qu'on feignoit être atteint du Mal qui ſe guérit par cet étrange Remede (*). Il y eut même des Gens, qui devançoient la Cour de quelques journées, & qui éxaminoient ſoigneuſement les Enfans dans les lieux où elle devoit paſſer, pour remarquer ceux qu'ils trouvoient propres à l'uſage que les Médecins en devoient faire. Ces Inconnus répandirent une Epouvante ſi générale ſur leur route, que tout le monde ne ſongea plus qu'à cacher ce qu'ils faiſoient ſemblant de chercher. La Reine Mere, ayant découvert l'origine de cet horrible Attentat, en fit prendre quelques-uns. Ils découvrirent à la Mort par qui ils avoient été apoſ-

(*) Mayerne Turquet. Hiſtoire de la Planche. Mémoires de la Place. MM. de Mezerai, & le Laboureur, Diogenes, &c.

tez; mais ceux qui reçûrent leur Confeſſion, ne jugérent pas qu'il y eût ſûreté pour eux à la divulguer. Si les Infirmitez continuelles du Roi firent recevoir ſi facilement parmi le Peuple une Calomnie ſi extravagante, on jugera aiſément de l'Effet qu'elle produiſit dans les Païs éloignés, où ces ſortes de Nouvelles ont toûjours plus de force que dans les Lieux où elles ſe font. Le Roi d'Eſpagne en témoigna de l'Inquiétude. Il craignit que ſa Femme n'eût quelque diſpoſition ſecrete à ce même Mal, qui eſt ſouvent une Maladie de Famille. La petite Vérole, qu'elle eut depuis, fut accompagnée de quelques Accidens équivoques qui avoient du rapport avec cette Infirmité. On réſolut de faire croire au Roi, qu'elle en avoit de beaucoup plus dangereux, à cette derniere Groſſeſſe. Comme il avoit l'Eſprit fort foible ſur ce qui regardoit ſa Santé, on crut, que ſi on appuyoit ce raport par quelque témoignage qui ne fût pas ſuſpect, ce ſeroit aſſez pour l'empêcher de revoir jamais ſa Femme en particulier. La Princeſſe d'Eboli lui devoit donner le pré-

prémier Avis; elle y étoit obligée par la Fidélité qu'elle lui avoit promiſe, dans l'Emploi qu'elle avoit près de la Reine: & cette même Françoiſe, pour qui Dom Juan avoit témoigné autresfois quelque Inclination, devoit confirmer ce que la Princeſſe auroit dit. Cette Fille étoit un de ces Eſprits brouillons, nez pour l'Intrigue, & elle ne ſe pouvoit conſoler de ce que toute ſa Faveur auprès de ſa Maîtreſſe ne lui attiroit aucune Confidence importante. La Princeſſe d'Eboli commanda à Dom Juan de faire l'Amoureux une ſeconde fois, pour gagner tout-à-fait à eux cette dangereuſe Perſonne. Ce Prince, qui trouvoit quelque Douceur à troubler le Bonheur du Roi, obéït avec chaleur; mais cette Fille, rebutée par le Refroidiſſement qu'il avoit eu pour elle, ne vouloit point le croire, s'il ne lui donnoit des Aſſûrances extraordinaires. Dom Juan, preſſé de conclure, ne hézita pas à lui faire une Promeſſe de Mariage, à condition qu'elle diroit au Roi tout ce qu'on voudroit. La choſe réüſſit beaucoup plus aiſément qu'on n'avoit eſpéré. Le Roi, dont

l'Amour étoit déjà changé en Indignation, par les choſes qui s'étoient paſſées, donna aveuglement dans le Piége qu'on lui tendoit. Le Duc d'Albe, qui avoit différé ſon Voyage, pour attendre le ſuccès de cet Artifice, partit pour Flandres le jour d'après. Il prit congé de Dom Carlos, en des termes conformes à la Réponſe, que le Roi avoit faite aux dernieres Inſtances de ce Prince; & Dom Carlos traita ce Duc fort mal, de peur qu'on ne ſoupçonnât ſes Deſſeins, s'il eût paru tranquille dans une Occaſion, qui le devoit toucher ſi ſenſiblement.

Cependant, ce Prince recevoit de tous côtez les meilleures Nouvelles qu'il pouvoit ſouhaiter. Le Prince d'Orange, & l'Amiral de Chatillon, avec qui il devoit conſulter tout ce qu'il avoit à faire, l'encourageoient, & le preſſoient par leurs Lettres: ſoit pour le ſervir, ſoit pour le perdre. Les Révoltez des Païs-Bas, ſe confians en ſa Généroſité, ne lui demandoient aucunes Conditions. Mais, ce qui acheva de le réſoudre, ce fut l'aſſûrance d'une Flotte conſidérable, que le Grand Seigneur

gneur devoit envoyer ſur la Côte de Flandres, pour favoriſer tous ſes Deſſeins. Comme ſa principale Eſpérance étoit fondée ſur ce ſecours, il eſt néceſſaire de reprendre cette Négociation de plus haut.

Du tems que la Reine Marie étoit Gouvernante des Païs-Bas, pour l'Empereur ſon Frere, un Juif Portugais de naiſſance, nommé Jean Miquez, dont elle faiſoit une Eſtime particuliere, enleva dans ſa Cour une Fille de la prémiére Qualité, & d'une Beauté extraordinaire. Le Roi d'Eſpagne, qui protégeoit les Parens de cette belle Perſonne, ayant fait chaſſer le Raviſſeur de tous les Etats de la Chrêtienté, où il chercha un azyle, il ſe retira à Conſtantinople, & de là dans la Caramanie, auprès de Selim, Fils ainé du Grand Soliman (*). Ce jeune Prince, confiné dans ce Païs par ſon Pere, ſelon la coûtume de leur Maiſon, n'avoit autre ſoin, que de ſe deſennuier dans l'attente de l'Empire, parmi les Plaiſirs. Miquez, entre autres talens, poſſédoit l'Art de les diverſifier en cent manie-

(*) Mr. de Thou, Strada, &c.

res, dont chacune avoit quelque charme nouveau & particulier. Il ſçavoit leur rendre cette douce pointe, qui les fait ſentir, & qui s'émouſſe ſi aiſément: &, ayant cultivé par un long & curieux Exercice le Génie qu'il avoit pour cette Science, il l'avoit portée à une perfection bien au delà de l'Imagination du Vulgaire. Enflé de ces rares Connoiſſances, il ne douta pas, qu'il ne tint bien-tôt le prémier rang dans les bonnes Graces d'un Prince comme Selim, qui connoiſſoit parfaitement le prix de la Volupté. Cet Homme ſçavoit, que les Services les plus éclatans ne ſont pas toûjours les plus ſenſibles pour les Souverains. Il ſemble que ceux qu'on leur rend en public ſoient aſſez récompenſez par la Gloire qui les ſuit; mais, eux ſeuls peuvent reconnoître ceux qui ne ſont connus que d'eux. Le Succès paſſa l'Eſpérance de Miquez: & Soliman étant mort dans cette Conjoncture, le Juif ſe trouva, par ces glorieuſes voies Favori déclaré du plus grand Prince de la Terre. Ce haut dégré de Pouvoir lui donna bientôt l'Occaſion de ſatisfaire le Deſir de Ven-

Vengeance, que la Perſécution qu'il avoit ſoufferte avoit gravé dans ſon Cœur contre le Roi d'Eſpagne. Un jour, comme il étoit en débauche avec le Sultan, ce Prince ayant admiré l'excellence du Vin de Chypre, le Juif s'aviſa de ſe mocquer de la paſſion qu'il témoignoit pour une Liqueur, qui croiſſoit hors de ſon Empire. Il lui dit, qu'il devoit l'épargner plus qu'il ne faiſoit, puis qu'il l'achetoit. Selim, touché de cette Raillerie, jura de prendre Chypre dès cette même année; & il ajoûta, en frapant de la main ſur l'épaule du Juif, que puiſque Miquez n'aimoit pas moins que lui ce Vin merveilleux, il le déclaroit dès lors Roi de cette Ile, & que ce n'étoit qu'une partie de ſa Reconnoiſſance. Dans le tems que tout ſe diſpoſoit pour cette Entrepriſe, les Mores de Grenade préparoient ce fameux Soulévement, qui éclata bien-tôt après. Ils députérent à la Porte, pour y demander de l'Appui. Miquez, préférant le plaiſir de ſe venger à celui de ſe faire Roi, entreprit leur Affaire, avec tant de chaleur, qu'il fit réſoudre d'envoyer à leur ſe-

cours le redoutable Armement qu'on équipoit pour la Conquête du Roiaume qui lui étoit deſtiné. Il avoit conſervé de grandes Liaiſons en Flandres, & il donna auſſi-tôt avis au Conſiſtoire d'Anvers, de cette importante Diverſion. Ce Conſiſtoire, qui étoit le principal Conſeil des Rebelles, ayant reçû en même tems les Nouvelles de l'Engagement de Dom Carlos en leur faveur, en fit part à Miquez. Pour témoigner plus de confiance au Prince, on lui envoya les Dépêches & le Chiffre du Juif, afin qu'il pût négocier lui même à Conſtantinople, s'il le jugeoit à propos pour l'Intérêt commun. Dom Carlos ſouhaita, pour plus grande ſûreté, que cette Flotte, qui devoit aborder aux Côtes de Grenade, abordât à celles de Flandres. Il écrivit à la Porte, & Miquez répondit, que le Baſſa de la Mer, avoit un ordre ſecret de faire tout ce que le Prince commanderoit: ſoit que la choſe fût vraie, ou qu'on voulût ſeulement la faire croire, pour engager Dom Carlos à quelque prix que ce fût.

Environ ce tems, comme il joüoit un

un ſoir chez la Reine contre ſon Oncle, ils eurent enſemble quelque Différent, où Dom Juan, qui étoit chagrin de perdre, s'emporta contre le Prince, au delà des bornes de la Liberté que le Jeu pouvoit lui donner avec le Fils de ſon Roi. Dom Carlos, qui ſe connoiſſoit, lui répondit en peu de mots, avec aſſez de modération, mais pourtant en des termes, qui ſembloient lui reprocher le Défaut de ſa Naiſſance, pour le faire ſouvenir de ſon Devoir. Dom Juan, frappé par un endroit ſi ſenſible, en fut outré, juſqu'au point de répondre au Prince, qu'il étoit vrai qu'il étoit Bâtard; mais, que ce qui l'en conſoloit, c'étoit qu'il avoit un meilleur Pere que lui (*). Cette Parole épuiſa la Patience de Dom Carlos. Il traita ſi mal ſon Oncle, qu'il courut un Bruit le lendemain, qu'il lui avoit donné un Soufflet. La Reine, & la Princeſſe d'Eboli, qui étoient préſentes, eurent bien de la peine à les empêcher d'en venir aux mains; la Reine, ſur-tout, à qui toute choſe faiſoit frayeur dans cette Con-

(*) Brantome, dans Philippe II.

jonćture : &, comme ſi elle eût eu quelque preſſentiment des ſuites de ce Différent, elle employa toute ſon Autorité pour les obliger de ſe raccommoder ſur le champ; mais, ce ne fut pas avec une égale Sincérité des deux côtez.

Le Roi, pour être inſtruit fidellement de ce qui ſe paſſoit chez la Reine, avoit lié un Commerce étroit avec la Princeſſe d'Eboli. Cette Femme avoit obligé Dom Juan à obſerver les Actions du Prince plus ſoigneuſement qu'à l'ordinaire, depuis la Mort du Marquis de Poſa. Il étoit aiſé à Dom Juan de s'aquitter de cette Commiſſion. Le Prince, qui le croyoit ſon meilleur Ami, lui avoit dit quelque choſe de ſon Deſſein en termes généraux. Quoi que Dom Juan n'eût rien oublié pour en ſçavoir le particulier, il n'en avoit pu rien aprendre encor; mais, depuis leur Démélé, le Deſir de ſe venger le rendit ſi clair-voyant, que quelque ſoin que Dom Carlos eût pris de ſe fournir d'Armes en ſecret, Dom Juan le découvrit à la fin, à force d'adreſſe, & d'argent (*). Le

(*) Hiſtoria de D. Juan d'Auſtria.

Le Roi jugea bien que le Prince ne prenoit pas ces Précautions, pour les prendre toûjours. Il comprit auſſi-tôt, que ſon Fils avoit deſſein de s'enfuir, ou de lui faire quelque Violence. Il ne ſçavoit lequel croire des deux, lors que Dom Raimond de Taxis, Général des Poſtes, le vint avertir, qu'un François de chez la Reine avoit demandé fort ſécrétement trois Chevaux, pour être prêts à partir à l'entrée de la nuit. Cet Avis tira le Roi du Doute où il étoit, en le jettant dans un plus grand, s'il ſe contenteroit de faire obſerver le Prince, en ſorte qu'il ne pût s'échaper, où s'il devoit tout d'un coup le faire arrêter? Mais, Perez lui apportant en même tems la Nouvelle du Soulévement des Mores, qu'il venoit de recevoir: & le Roi, effrayé de tant de mauvaiſes Conjonctures, réſolut de s'aſſûrer de la Perſonne de ſon Fils.

Il étoit vrai, que le Départ du Prince étoit réſolu pour cette Nuit. Il avoit reçu peu de jours auparavant des Nouvelles de Flandres, qui ne lui permettoient plus de différer. Les Comtes d'Egmont & de Horn, ſe confiant

ſur l'innocence de leurs Intentions dans leurs Déportemens paſſez, & ſur le mérite de leurs Services, s'étoient livrez eux-mêmes entre les mains du Duc d'Albe, qui les avoit fait arrêter, & quelque tems après leur fit trancher la Tête. Une Perfidie ſi manifeſte avoit jetté les Rebelles dans le Deſeſpoir; & leurs Chefs, voyant qu'il n'y avoit plus de Salut pour eux que dans les Armes, firent aiſément comprendre à Dom Carlos, en lui mandant ces choſes, que bien-tôt il ne ſeroit plus tems de les ſecourir. Il écrivit auſſi-tôt à Dom Garcie Alvarez Oſorio, qui devoit être le Compagnon de ſa Fuite, de ſe rendre inceſſament auprès de lui. Le Prince l'avoit envoyé à Seville, pour y recevoir une Somme conſidérable; mais, n'ayant pas le tems de faire les diligences néceſſaires, il n'apporta que cent cinquante mille écus (*). Comme Dom Carlos ſe retiroit de chez la Reine, Rui Gomez le joignit, pour lui rendre compte, de la part du Roi, de la Nouvelle qu'on avoit reçue de

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II, & de Dom Juan.

de Grenade. Ce Miniſtre l'entretint ſi tard, que le Prince voyant qu'il ne lui reſtoit pas aſſez de nuit pour s'éloigner autant qu'il vouloit, avant qu'on pût découvrir ſa Fuite, il crut devoir la remettre au lendemain. Rui Gomez ſe retira après l'avoir vû coucher; mais, comme il ignoroit ce changement de Réſolution, il mit des Hommes fideles & réſolus à toutes les Avenues de l'Appartement du Prince (*).

Il importoit pour la Juſtification du Roi, que Dom Carlos fût pris voulant s'enfuir; mais, quand on eut attendu deux ou trois heures, ſans qu'il ſe mît en devoir de ſortir, le Roi réſolut de paſſer outre: il ne jugea pas qu'il dût riſquer toutes choſes, pour une Formalité. Dom Juan avoit remarqué la maniere dont la Chambre ſe fermoit. Pendant que Dom Carlos étoit encor chez la Reine, le Roi avoit commandé à l'Ouvrier de cette Serrure extraordinaire, de trouver le moyen d'embaraſſer le Reſſort, en ſorte que la Porte ne ſe fermât plus ſi bien, qu'on ne pût l'ouvrir par dehors. Quoi que cet Ouvrier ſçût

(*) Mr. de Thou, Mayerne, &c.

ſçût faire, ce Reſſort fit beaucoup de bruit en ouvrant; mais, le Comte de Lerme, que le Roi fit entrer le prémier, trouva le malheureux Prince dormant ſi profondément, qu'il put même ôter les Epées & les Piſtolets qui étoient ſous ſon chevet, ſans l'éveiller. Enſuite, ce Comte s'alla aſſeoir ſur un Coffre, qui étoit à la ruëlle du Lit, & dans lequel Dom Juan croyoit que les Armes-à-Feu devoient être. Alors le Roi, jugeant par le ſilence du Comte de Lerme, qu'il avoit fait ce qu'il devoit faire, entra lui-même dans la Chambre, précédé de Rui Gomez, du Duc de Feria, du Grand Commandeur, & de Dom Diegue de Cordoue, tous armez d'Epées, & de Piſtolets. Le Prince, ayant été éveillé avec peine par Rui Gomez, auſſitôt qu'il eut ouvert les yeux, il s'écria qu'il étoit mort. Le Roi lui dit, que tout ce qu'on en faiſoit étoit pour ſon Bien. Mais Dom Carlos, voyant qu'il ſe ſaiſiſſoit d'une Caſſette pleine de Papiers, qui étoit ſous ſon Lit, il entra dans un Deſeſpoir ſi furieux, qu'il s'alla jetter tout nud qu'il étoit dans un grand

grand Braſier de Feu, que le Froid extrême qu'il faiſoit avoit obligé ſes Gens à laiſſer allumé dans la Cheminée. Il fallut l'en tirer de force; & il parut inconſolable, de n'avoir pas eu le tems de s'y étouffer. On démeubla d'abord ſa Chambre; &, au lieu de tant de choſes magnifiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble un méchant matelas à terre. Aucun de ſes Officiers ne parut depuis en ſa préſence. Il fut toûjours gardé à vue. On lui fit prendre un Habit de Deuil. Il ne fut plus ſervi que par des Hommes vêtus de même, & qui lui étoient inconnus. Ce malheureux Héritier de tant de Couronnes ne vit plus rien autour de lui, qui ne préſentât à ſes yeux l'image de la Mort.

Cependant, le Roi voyoit les Deſſeins & les Intelligences de ſon Fils, par les Papiers dont il s'étoit ſaiſi. Il fut épouvanté du Danger qu'il avoit couru; mais, il fut encor plus touché, lors qu'entre pluſieurs Lettres de l'écriture de la Reine, il en trouva une qui lui parut la plus emportée & la plus amou-

amoureuſe du monde (*). C'étoit celle que le Marquis de Poſa avoit portée à Alcala, & que Dom Carlos n'avoit jamais voulu rendre. Comme la Reine l'avoit écrite dans le prémier tranſport de ſa Douleur pour l'Accident mortel de ce Prïnce, elle n'avoit pas cru que tout ce qu'elle pouvoit mander à un Homme, dont la Vie étoit deſeſpérée, tirât à aucune conſéquence, & pût produire d'autre effet, que de le faire mourir plus content. Ainſi, elle s'étoit abandonnée à toute ſa Tendreſſe en l'écrivant; & elle y avoit exprimé les plus chers & les plus ſecrets Sentimens de ſon Cœur, avec toute la Violence qu'une Occaſion ſi funeſte pouvoit inſpirer. C'étoit toutesfois ſans aucun Emportement qui pût intéreſſer ſon Honneur, ou ſeulement offenſer ſon Devoir; mais, le Roi en tira des Conſéquences bien différentes. La Fureur, qu'il en conçut, fut d'abord accompagnée d'une Douleur ſi vive, qu'elle lui auroit peut-être ôté la Vie, ſi le

(*) Mathieu, Hiſt. de France. Mr. de Thou. Mayerne, Hiſt. d'Eſpagne. Dupleix, Hiſt. de France, &c.

le Deſir de ſe venger, ſi naturel dans ces occaſions, ne la lui avoit conſervée. Mais, faiſant auſſi tôt réfléxion, qu'il étoit Maître de ceux qui l'avoient offenſé ſi cruellement, cette agréable Penſée fit ſuccéder une Joie barbare à la Rage qu'il avoit dans l'Ame, & elle changea ſon cuiſant Deſeſpoir en une Tranquilité pleine d'Horreur.

Ce même jour, Montigni fut arrêté, pour laiſſer quelque tems après ſa Tête ſur un Echafaut; & le Marquis de Bergh, en faveur de Rui Gomez ſon ancien Ami, eut permiſſion de s'empoiſonner. La Liaiſon de ces deux Seigneurs avec Dom Carlos étoit connue de tout le monde. Ils étoient, auſſi-bien que lui, Ennemis déclarez du Cardinal Spinoſa, Inquiſiteur Général; & c'étoit aſſez de cette Inimitié en Eſpagne, pour être ſuſpect ſur la Religion. Ils accuſoient ce Prélat, d'être l'Auteur de tous les Conſeils violens, que le Roi avoit pris contre leur Patrie. Le Cardinal les accuſoit eux-mêmes, d'avoir fait venir de France pluſieurs Balots de Catéchismes de Calvin, à la faveur d'un Paſſe-Port de Dom Carlos.

On

On n'avoit pas encor oublié les Emportemens de ce Prince contre les Inquiſiteurs, ſur le Teſtament de Charles-Quint. Toutes ces choſes diſpoſoient extrémement l'Eſprit des Peuples à croire l'innocent Prince engagé dans les nouvelles Opinions, dont il n'avoit jamais ouï parler. Le Roi voyoit bien, qu'il n'y avoit que la Religion, qui pût faire ſouffrir une Action auſſi étrange, que celle qu'il avoit faite. Il ne douta pas qu'avec ces favorables Diſpoſitions, & les Preuves qu'il avoit des Intelligences de ſon Fils, il ne pût, s'il vouloit, le ſacrifier impunément à ſa Vengeance. Dans cette Confiance, il mit entre les mains du Cardinal Spinoſa tous les Originaux qu'il avoit trouvez chez Dom Carlos, excepté les Lettres de la Reine : il établit les Inquiſiteurs Juges ſouverains entre ſon Fils & lui ; & il proteſta d'en paſſer par leur Avis. Il ſçavoit que la Colere de ces ſortes de Gens ne meurt pas, & qu'il trouveroit leur Reſſentiment contre le Prince auſſi violent après pluſieurs années d'intervalle depuis leur Démélé, que s'il n'y eût eu que huit jours. Quoi

Quoi que le Roi eût fait des Défenſes rigoureuſes d'écrire dans les Païs Etrangers l'Empriſonnement de Dom Carlos (*), la Nouvelle en fut bien-tôt répandue. La plûpart des Princes de la Chrétienté demandérent ſa Grace. L'Impératrice, ſur-tout, en écrivit au Roi ſon Frere, avec toutes les inſtances imaginables. Il y avoit long-tems que ſa Fille aînée étoit promiſe au Prince d'Eſpagne. Le Roi, qui craignoit tout ce qui pouvoit donner plus de Liberté & de Crédit à ſon Fils, avoit toûjours différé l'Accompliſſement de ce Mariage. Entre autres prétextes de ce Retardement, il fit courir un Bruit, que depuis la Chûte de Dom Carlos à Alcala, les Médecins ne croyoient pas qu'il pût jamais avoir d'Enfans. Ce Bruit paſſa pour un Artifice, & l'Impératrice même n'y ajoûta point de foi. Cependant, il étoit d'autant plus aiſé au Roi de tirer cette Alliance en longueur, que Dom Carlos ne la preſſoit pas autant qu'il auroit pû. Quelque avantageuſe qu'elle fût pour ſes

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II, Hiſt. de Dom Juan, &c.

ſes Deſſeins, il faiſoit ſcrupule d'épouſer une Princeſſe qu'il ne pouvoit aimer. L'Impératrice, qui ignoroit le Secret de ſon Cœur, ne trouvoit que ce ſeul Parti digne de ſa Fille aînée. Comme elle ne croyoit pas la Mort de la Reine d'Eſpagne ſi proche qu'elle étoit, elle ne prévoyoit pas, que cette Ainée prendroit la place de cette malheureuſe Reine, & que le Roi ſon Frere, comme par une eſpece de Fatalité, dût épouſer toutes les Princeſſes qui auroient été promiſes à Dom Carlos. Le Roi, qui voyoit plus loin qu'elle, prit un ſoin particulier de la ménager dans cette occaſion, & de ſe juſtifier dans ſon Eſprit (*).

Cependant, cette Nouvelle jetta les Rebelles de Hollande & de Grenade dans un Deſeſpoir, qui produiſit des Effets bien ſanglans. Il en auroit produit encor de plus cruels, ſi les Turcs euſſent tenu parole. Mais, Miquez ne jugea pas, que ſans l'Appui du Prince d'Eſpagne, il dût hazarder la Flotte Ottomane, dans des Lieux ſi éloignés de tout ſecours pour elle, en cas de Deſ-

(*) Cabrera, Hiſt. de Philippe II.

Deſavantage. Il ſe rendit aux Oppoſitions que les autres Miniſtres de la Porte firent contre la Continuation de cette Entrepriſe; & elle fut changée en celle de Chypre, où il fit voir, par le Service merveilleux qu'il y rendit (*), que ſon Eſprit n'étoit pas tout renfermé dans les murailles du Serrail, & que l'Amour de la Volupté ne rend pas toûjours incapables des grandes Choſes ceux qui en ſont poſſédez.

Cependant, les Inquiſiteurs inſtruiſoient avec une Affection & une Diligence incroyable le Procès de l'infortuné Dom Carlos. Leurs anciennes Animoſitez contre lui parurent ſi ouvertement, qu'il n'y avoit que l'Intérêt ſeul de la Religion, qui y étoit mêlé, qui pût les faire ſupporter. Ils envoyérent chercher dans les Archives de Barcelonne le Procès Criminel que Dom Juan II du Nom, Roi d'Arragon, avoit fait faire autrefois au Prince de Viane, Dom Carlos, ſon Fils aîné. On fit traduire ce Procès de Catalan en Caſtillan, pour ſervir tout enſemble, de Mo-

(*) Mr. de Thou, Strada, &c.

Modelle, & d'Autorité (†). L'Affaire fut propoſée à l'Inquiſition, ſous l'eſpece du Dauphin Loüis XI, & du Roi Charles VII, ſon Pere. Comme toutes les Opinions furent ſemblables, on en peut juger par celle du célébre Docteur Navarre, qui eſt inſérée dans l'Hiſtorien de Philippe II (§). Il décide, qu'un Roi, qui découvre que l'Héritier préſomptif de la Couronne veut ſortir des Etats, doit le faire arrêter, ſi ſon Evaſion peut être un ſujet de Diviſion dans le Royaume, & que les Ennemis de l'Etat en puiſſent tirer quelque Utilité conſidérable; mais, ſurtout, ſi ces Ennemis ſont des Hérétiques, & qu'il y ait la moindre Raiſon de craindre, ou de ſoupçonner, que le Prince ne les favoriſe. Le Sacrifice, que le Roi faiſoit des Sentimens de la Nature au Repos de l'Etat, fut préféré par les Inquiſiteurs à l'Obéïſſance d'Abraham. Ils comparérent tout d'une voix ce Prince au Pere Eternel, qui n'avoit pas même pardonné à ſon Fils

(†) Cabrera, Hiſt. de Philip. II. Hiſt. de Dom Juan.

(§) Crabrera.

Fils unique, pour le Salut des Hommes (†). La Procédure ne pouvoit pas être longue, devant des Juges ſi bien diſpoſez. Les ſeules Lettres de l'Amiral de Châtillon, du Prince d'Orange, du Comte d'Egmont, du Conſiſtoire d'Anvers, & de Jean Miquez, ſuffiſoient pour former la Sentence; & Dom Carlos fut condamné à demeurer dans ſa Priſon.

Le Reſſentiment qu'il en témoigna fit trembler tous ceux qui en avoient donné le Conſeil, ou qui l'avoient approuvé. Ils crurent, qu'ils n'échapéroient jamais à ſa Vengeance, s'il revenoit un jour en Liberté; & ils n'eurent point de repos, qu'ils n'euſſent achevé de le perdre. Le Cardinal Spinoſa remontra au Roi, qu'il n'y avoit point de Cage aſſez forte pour cet Oiſeau, & qu'il falloit bien-tôt s'en défaire, ou lui donner les Champs. Le Peuple, près de qui c'eſt aſſez d'être malheureux pour être juſtifié, témoignoit tous les jours plus de paſſion pour l'Elargiſſement du Prince. Le Roi, qui craignoit

(†) Le Laboureur ſur Caſtelnau, au Chap. de D. Carlos.

gnoit quelque Sédition, n'ôſoit plus s'abſenter de Madrid. Il jugea, après une mûre Délibération, qu'il n'y auroit jamais de Sûreté pour ſes Miniſtres, à mettre le Prince en Liberté; & qu'il ne pouvoit éviter tout ce qu'il avoit ſujet d'en craindre, qu'en le faiſant mourir. Durant quelque tems, il mêla, dans tout ce qu'il prenoit, un Poiſon lent, qui devoit bien-tôt lui cauſer une Langueur mortelle. On en répandit ſur ſes Habits, ſur ſon Linge, & généralement ſur tout ce qu'il pouvoit toucher. Mais, ſoit que ſa Jeuneſſe, & ſa bonne Conſtitution, fuſſent plus fortes que le Venin, ou que les Perſonnes qui prenoient intérêt en ſa Vie l'obligeaſſent d'uſer de Préſervatifs, cette voie ne réüſſit pas (*). Il fallut s'expliquer plus clairement; & le malheureux Prince apprit, qu'il pouvoit choiſir le genre de ſa Mort (†).

Il reçut cette étrange Nouvelle avec l'Indifférence d'un Homme qui aimoit quel-

(*) Campana, Cabrera, Hiſt. de Philippe II, &c. MM. de Thou, & le Laboureur. Mayerne, Dupleix, &c.

(†) Mathieu, Hiſtoire de France.

quelque choſe plus que la Vie, & qui craignoit la même Deſtinée, pour la Perſonne qu'il aimoit. Quoi que les Hiſtoriens d'Eſpagne ayent dit des Emportemens & des Foibleſſes de ce Prince, pour noircir ſa Mémoire & juſtifier ſon Pere, il eſt certain, qu'il ne lui ſortit qu'une ſeule choſe de la bouche qui pût paſſer pour Plainte. Ce fut que la Reine, ayant à force d'Argent trouvé le moyen de lui faire commander de ſa part, qu'il demandât à voir le Roi, comme un Garde lui vint dire que ſon Pere venoit, *Dites mon Roi*, répondit-il, *& non pas mon Pere.* La Soumiſſion, qu'il avoit pour les ordres de la Reine, le fit réſoudre à ſe mettre à genoux devant le Roi, & à lui dire, qu'il le prioit de conſidérer que c'étoit ſon Sang qu'il alloit répandre (*). Le Roi lui répondit froidement, *que quand il avoit de mauvais Sang, il donnoit ſon Bras au Chirurgien pour le tirer.* Dom Carlos, au Deſeſpoir d'avoir fait une Baſſeſſe ſans fruit, ſe leva bruſquement à ces Mots, & demanda à ſes Gardes, ſi

(*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

le Bain où il devoit mourir étoit prêt. Le Roi, ſoit pour repaître plus longtems ſes yeux de ce déplorable Spectacle, ou peut-être qu'il en fût ébranlé, & qu'il cherchât à ſe rendre, lui demanda, s'il n'avoit que cela à lui dire. Le Prince, qui eut voulu racheter ce qu'il venoit de faire, au prix de mille autres Vies, voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager, ni pour lui, ni pour la Reine, ne put s'empêcher de répondre pour la derniere fois, avec toute ſa Fierté naturelle. *Si des Perſonnes*, lui dit-il, *pour qui ma Complaiſance ne doit finir qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à vous voir, je n'aurois pas fait la Lâcheté de vous demander Grace, & je ſerois mort plus glorieuſement que vous ne vivez.* Le Roi ſe retira après cette Réponſe, ſans témoigner aucune Emotion. Dom Carlos ſe mit au Bain (*); & s'étant fait ouvrir les veines des Bras, & des Jambes, il commanda que tout le monde ſortît. Puis, prenant dans ſa main un Portrait de la Reine en mignature, qu'il portoit toujours pendu au col, & qui avoit été la pré-

(*) Dupleix, Hiſtoire de France.

prémiere Occaſion de ſon Amour, il demeura les yeux attachés ſur cette fatale Peinture, juſqu'à ce que les friſſons glacés du Trépas le ſurprirent dans cette Contemplation, & que ſon Ame généreuſe & élevée étant déjà ſortie à demi avec ſon Sang & ſes Eſprits, il perdit inſenſiblement la Vue, & puis la Vie.

On ne ſçait point préciſément le tems de cette Mort. On ſçait ſeulement, qu'elle arriva long-tems avant qu'elle fût publiée. On imprima (*) une longue Relation de ſa Maladie, qu'on diſoit être une Diſſenterie maligne, cauſée par ſes Déréglemens.

La Douleur des Peuples, & le Deſeſpoir des Domeſtiques du Prince éclatérent ſi hautement, que les Hiſtoriens les plus paſſionnez (§) n'ont ôſé le diſſimuler. Le Comte de Lerme, à qui le Roi avoit confié la Conduite de Dom Carlos durant ſa Priſon, avoit conçu une Amitié ſi extraordinaire pour lui, qu'il parut inconſolable aux

(*) A Madrid en Eſpagnol, & depuis à Veniſe en Italien.

(§) Campana, Cabrera, Hiſtoire de Philippe II, &c.

yeux de toute la Cour. Le Roi, pour qui ces Regrets étoient autant de Reproches, prit la voie qu'il jugea la plus ſûre, pour les faire ceſſer. Il récompenſa magnifiquement les Domeſtiques de Dom Carlos. Il donna une Commanderie de Calatrava au Comte de Lerme, & le fit Gentilhomme de la Chambre. On vit bien que ces Libéralitez n'étoient pas faites en Reconnoiſſance de l'Affection qu'on témoignoit pour Dom Carlos. Néanmoins, le Public ne diminua rien de ſon Empreſſement, pour honorer la Mémoire de ce Prince.

Comme on ſçut que le Roi avoit deſſein de lui faire des Obſeques avec une Magnificence extraordinaire, la Ville de Madrid demanda, qu'il lui fût permis d'en faire la Dépenſe, & qu'on lui en laiſſât tout le ſoin. Quoi que le Roi prévît que ces Funérailles ſeroient accompagnées d'Eloges, qui ne ſeroient gueres honorables aux Ennemis du Mort, il n'ôſa refuſer. Ses Hiſtoriens (*) le louent particuliérement de la Tranquillité d'Eſprit qu'il fit paroître

(*) Cabrera, Hiſtoire de Philippe II.

roître le jour de cette Pompe, lors que regardant d'une Fenêtre de ſon Palais la Diſpoſition & la Marche de la Cérémonie, il décida ſur le champ une Difficulté qui ſurvint pour le Rang entre les différens Conſeils d'Etat qui s'y trouvérent. Les deux Fils de l'Empereur, qui étoient alors à la Cour d'Eſpagne, faiſoient le Deuil. Comme on approcha du Temple, le Cardinal Spinoſa, qui les conduiſoit immédiatement après le Corps, prit congé d'eux, & ſe retira ſous prétexte d'un Mal-de-Tête qui lui prit. Mais, comme il étoit connu pour le plus dangereux & le plus irreconciliable Ennemi que Dom Carlos eût eu, on entendit pluſieurs voix s'écrier autour de lui, qu'il ne pouvoit ſouffrir la préſence du Prince, ni mort, ni vivant (*). La prémiere choſe qu'on découvrit, ce fut cet Eloge célébre de l'Ecriture pour un Mort, qui étoit en gros Caracteres d'Or ſur le Portail par où on entra: *Il nous a été ravi, de peur que la Malice du Siecle ne changeât ſon Cœur, & que la Flaterie ne ſéduiſît ſon Eſprit.* Tout ce qu'une Dou-

(*) Cabrera, Hiſt. de Dom Juan.

leur ingénieuſe peut inventer, pour ſe ſoulager, étoit mis en œuvre, dans le ſuperbe Mauſolée, où le Prince fut mis en dépôt. Mais, comme tous les Ornemens ſe raportoient à l'Inſcription Latine qui ſervoit d'Epitaphe, il ſuffit d'en raporter le Sens, pour faire comprendre l'Eſprit & le Deſſein de toute la Pompe: *A l'éternelle Mémoire de Charles, Prince des Eſpagnes, des deux Siciles, des Gaules Belgique & Ciſalpine, Héritier du nouveau Monde, incomparable en Grandeur d'Ame, en Libéralité, & en Amour pour la Vérité* (*). C'eſt ainſi que le Génie élevé, & les Inclinations héroïques, de l'infortuné Dom Carlos furent à la fin repréſentées ſous leur propre nom de Vertus, après avoir été ſi long tems déguiſées ſous celui de Vices par ſes Ennemis.

Pendant le tems que le Roi tint la Mort de Dom Carlos ſecrete, il réſolut d'en faire donner la Nouvelle à la Reine; mais, il craignit que cette triſte Nouvelle ne cauſât quelque mal à ſon Enfantement: & il connut auſſi bientôt

(*) Relation de la Muerte y Eſſequias del Principe Dom Carlos.

tôt après, qu'elle en étoit mieux informée qu'il ne vouloit. Comme elle ne pouvoit pas ignorer, que Dom Carlos avoit été ſacrifié à la Jalouſie de ſon Pere, elle ne ſe contraignit point pour cacher le Reſſentiment qu'elle en avoit (*). Sa juſte Colere jetta ſon Mari dans de nouvelles Inquiétudes. Il crut, qu'il avoit tout à craindre de ſon Courage, mais plus encor de la Conſidération extraordinaire que la Cour de France avoit pour elle, & de l'étroite Correſpondance qu'elle entretenoit avec la Reine ſa Mere.

Peu de mois après la Mort de Dom Carlos, la Ducheſſe d'Albe, qui avoit une des prémieres Charges de la Maiſon de la Reine, entra un matin dans ſa Chambre avec une Médecine à la main. La Reine lui dit, qu'elle ſe portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas (†): mais, la Ducheſſe voulant l'y obliger, le Roi, qui n'étoit pas éloigné, entra au bruit de la Conteſtation. D'abord,

(*) Le Laboureur ſur Caſtelnau, au Chap. de Dom Carlos; Mayerne, &c.

(†) Le Laboureur, Mayerne, MS. de Monſieur de Peireſc.

il blâma la Ducheſſe de ſon Opiniâtreté; mais, cette Femme lui ayant repréſenté, que les Médecins jugeoient ce Remede néceſſaire, pour faire accoucher la Reine heureuſement, il ſe rendit à cette Autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puis que ce Médicament étoit de ſi grande Importance, il faloit néceſſairement qu'elle le prît. *Puiſque vous le voulez*, lui répondit elle, *je le veux bien* (*). Il ſortit auſſi tôt de la Chambre, & revint quelque tems après, habillé en grand Deuil (†), pour ſçavoir comment elle ſe trouvoit. Mais, ſoit qu'il y eut eu quelque Mépriſe dans la compoſition du Breuvage, ſoit que l'Emotion extraordinaire où la Reine étoit, & la Violence qu'elle ſe fit pour le prendre, lui donnaſſent une Malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour, parmi de violentes Douleurs, & après de grands Vomiſſemens. Son Enfant fut trouvé mort, & le Crane preſque tout

(*) Mezerai, dans ſa grande Hiſtoire.

(†) Mayerne Turquet, Hiſtoire d'Eſpagne; MS. de Mr. de Peireſc; &c.

tout brûlé (*). Elle étoit au commencement de ſa vint-quatriéme année, de même que Dom Carlos, & dans la plus grande perfection de ſa Beauté.

La Fortune fit une Vengeance ſi éxemplaire de ces deux Morts, qu'on ne doit pas en dérober la Mémoire à la Poſtérité. La Beauté de la Princeſſe d'Eboli changea bien-tôt la Confiance que le Roi avoit en elle, en une Amour violente. Rui Gomez, ſon Mari, auſſi jaloux des Confidences que le Roi faiſoit à ſa Femme, que des Faveurs, qu'elle faiſoit au Roi, fit deſſein de ſe défaire d'elle; mais, la Princeſſe l'ayant découvert, elle le prévint, & ſe défit de lui.

Depuis, elle tint toûjours Dom Juan éloigné de la Cour, ſous prétexte de divers Emplois; mais, en effet, parce qu'il la vouloit traiter avec l'Autorité, que leur long & familier Commerce lui donnoit ſur elle. Elle lui fit donner le Gouvernement de la Flandre, dans l'eſpérance qu'il y périroit, comme il auroit fait, ſi le Courage & la Fortune du Prince de Parme ne

 l'euſſent

(*) Le Laboureur, Mayerne, &c.

l'euſſent ſauvé. Dans cette Conjoncture, elle aprit, qu'il avoit découvert les mauvais Offices, qu'elle lui rendoit. La Crainte qu'elle eut, qu'il ne la ruïnât, en faiſant ſçavoir au Roi tout ce qui s'étoit paſſé entre eux, la fit réſoudre à montrer des Lettres du Prince d'Orange, qui étoient d'une conſéquence extraordinaire. Elles portoient, que le Mariage de Dom Juan avec la Reine d'Angleterre étoit conclu, & que les Rebelles de Hollande avoient donné parole de le reconnoître, dès que ce Mariage ſeroit conſommé, ſans autre Condition que la Liberté de Conſcience. Ces Lettres furent données par Perez au Roi, qui reconnut d'abord l'écriture du Prince d'Orange. Comme il s'abandonnoit à ſa Frayeur en préſence de la Princeſſe d'Eboli, elle prit ce tems pour lui dire la Réponſe, que Dom Juan avoit faite autrefois à Dom Carlos, qui le traitoit de Bâtard. Elle fit auſſi ſouvenir le Roi du Faſte avec lequel ce même Dom Juan avoit reçu les Acclamations de l'Armée de Grenade, où les Soldats, charmez de quelque belle Action qu'il avoit faite,

s'é-

s'écriérent en ſa préſence, *C'eſt le véritable Fils de l'Empereur.* Elle ajouta ſon Obſtination à ſe vouloir faire Roi de Tunis, & la Perte de la Goulette, qu'il avoit laiſſé prendre en vengeance de ce que le Roi n'avoit pas favoriſé ſon Deſſein. Ces diverſes Réfléxions, jointes au Danger preſſant de ce prétendu Mariage d'Angleterre, pénétrérent ſi avant dans l'Ame du Roi, que ne croyant pas avoir le moindre tems à perdre, il trouva moyen de faire envoyer à Dom Juan, par une voie qui n'étoit pas ſuſpecte, des Bottines parfumées, qui lui coûtérent la Vie. Mais, cela eſt incertain; car, tous les Hiſtoriens s'accordent, qu'il eſt mort dans le Camp près de Namur, de la Maladie contagieuſe. Quelque tems après, on découvrit que la Princeſſe d'Eboli avoit fait écrire exprès, par le Prince d'Orange, ces Lettres qu'on diſoit avoir été interceptées, & qui avoient été ſi funeſtes à Dom Juan. Le Roi conçut une ſi grande Horreur de cette Méchanceté, qu'elle éteignit ſon Amour. La Princeſſe, & Perez, furent confinez dans une Priſon, pour y finir leurs

jours. Depuis, Perez s'étant échapé, il erra miſérable dans toutes les Cours de l'Europe. Enfin, Philippe II lui même, après avoir vieilli parmi les Douleurs de tant de Deſaſtres, fut frappé d'un Ulcere, qui lui cauſa enfin la Mort.

Ainſi furent expiées les Morts à jamais déplorables d'un Prince magnanime, & de la plus belle & plus vertueuſe Princeſſe qui fut jamais. C'eſt ainſi que leurs Ombres infortunées furent enfin pleinement appaiſées par les funeſtes Deſtinées de tous les Complices de leur Trépas.

FIN DU DOM CARLOS.

CON-

CONJURATION
DES
ESPAGNOLS
CONTRE
LA REPUBLIQUE
DE VENISE,
EN L'ANNÉE M. DC. XVIII.

AVIS.

IL eſt parlé de cette Conjuration dans l'Hiſtoire de Monſieur Nani, Livre troiſieme, page 156; *& au Cinquieme Tome du Mercure François, page* 38 *de l'Année* 1618. *Les principales Pieces, dont elle eſt tirée, comme la Relation du Marquis de Bedemar; la grande Depêche du Capitaine Jacques Pierre au Duc d'Oſſonne, qui contient tout le Plan de l'Entrepriſe; la Dépoſition de Jaffier, qui contient toute l'Hiſtoire de ce Capitaine; le Procez Criminel des Conjurez, & pluſieurs autres, ſe trouvent parmi les Manuſcrits de la Bibliotheque du Roi; & le* Squittinio della Libertà Veneta, *parmi les Imprimez. Le reſte eſt pris de pluſieurs autres Mémoires Manuſcrits, ramaſſez de différens lieux.*

CON-

CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE LA RÉPUBLIQUE DE VENISE,

EN L'ANNÉE M. DC. XVIII.

De toutes les Entrepriſes des Hommes, il n'en eſt point de ſi grandes que les Conjurations. Le Courage, la Prudence, & la Fidélité, qui ſont également requiſes dans tous ceux qui y ont part, ſont des Qualitez rares de leur nature; mais, il eſt encor plus rare de les trouver toutes dans une même Perſonne. Comme on ſe flatte ſouvent d'être aimé plus qu'on ne l'eſt, ſur tout quand on mérite de l'être, & qu'on a pris ſoin de ſe faire aimer, quelques Chefs de Conjuration ſe repoſent

ſent entiérement ſur l'Affection que leurs Conjurez ont pour eux; mais, il n'y a guere d'Amitiés qui ſoient plus fortes que la Crainte de la Mort. Que ſi cette Affection eſt violente, elle prévient le Jugement dans les Rencontres inopinées : elle n'eſt pas accompagnée de la Diſcrétion néceſſaire; &, la plûpart des Gens, qui veulent extrémement quelque choſe, témoignent trop de la vouloir. Si un Conjuré eſt ſi éclairé, qu'il n'y ait aucune Indiſcrétion à craindre de ſa part, il ne s'engage jamais ſi fortement d'Affection, que les autres. Il connoit trop l'étendue & la vrai-ſemblance du Péril où il s'eſt expoſé, & les divers Partis qu'il peut prendre pour s'en dégager : il voit enfin, que les Avantages qu'il peut tirer de l'Entrepriſe ſont incertains; &, que s'il la veut découvrir à ceux contre qui elle eſt faite, ſa Récompenſe eſt aſſûrée. D'ailleurs, la plus grande partie de la Capacité des Hommes n'eſt fondée que ſur leur Expérience, & ils raiſonnent rarement juſte dans la prémiere Affaire qui leur paſſe par les mains. Les plus ſages ſont ceux, qui profitent des

Fautes

Fautes qu'ils y commettent, & qui en tirent des Lumieres & des Conſéquences pour ſe gouverner mieux à l'avenir. Mais, comme il n'y à aucune Comparaiſon, ſoit pour le Péril, ſoit pour la Difficulté, entre une Conjuration, & quelque autre Affaire que ce ſoit, quelque Expérience qu'on aie en toute autre matiere, on n'en ſauroit tirer aucune Lumiere ni Conſéquence certaine, pour ſe bien conduire dans une Conjuration. Pour n'y faire point de Faute conſidérable, il ſeroit néceſſaire d'avoir déjà été d'une autre; mais, il eſt rare qu'un même Homme ſoit de deux en ſa Vie. Si la prémiere réüſſit, les Avantages qu'il en retire le mettent d'ordinaire en état de n'avoir plus beſoin de s'expoſer au même Hazard. Si elle ne réüſſit pas, il y périt; ou, s'il échappe, il n'arrive guere, qu'il veuille courir le même Riſque une ſeconde fois. Il faut ajoûter à ces Inconvéniens, que quelque Haine qu'on ait pour les Tirans, on s'aime toûjours plus ſoi même, qu'on ne hait les autres: Que ce n'eſt pas aſſez que des Conjurez ſoient fidelles, ſi chacun d'eux n'eſt perſuadé

que

que ſes Compagnons le ſont auſſi : Qu'un Chef doit avoir égard à toutes les Terreurs Paniques, & aux plus ridicules Imaginations, qui leur peuvent prendre, tout de même qu'aux Difficultez les plus ſolides qui ſe rencontrent dans ſon Entrepriſe ; parce que les unes & les autres ſont également capables de la ruiner : Qu'un Mot dit pour un autre ſujet, un Geſte fait ſans deſſein, peuvent faire croire qu'on eſt trahi, & précipiter l'Exécution : Qu'une Circonſtance du Tems ou du Lieu, qui ne ſera d'aucune importance, ſuffit quelquefois pour effrayer les Eſprits, par cette ſeule raiſon qu'elle n'aura pas été prévue : Que de la maniere que les Hommes ſont faits, il leur ſemble toujours qu'on devine leur Secret, ils trouvent des ſujets de croire qu'ils ſont découverts dans tout ce qui ſe dit & qui ſe fait devant eux, & qui ſe ſent coupable prend tout pour lui. Que ſi toutes ces Difficultez ſont preſque inſurmontables dans les Conſpirations, qui n'ont pour but que la Mort d'une ſeule Perſonne ; que ſera-ce dans celles, qui en attaquent un grand nombre à la fois,

fois, qui tendent à l'Uſurpation d'une Ville ou d'un Etat entier, & qui par cette raiſon demandent beaucoup plus de tems pour les diſpoſer, & plus de gens pour les éxécuter? Ces Conſidérations m'ont toujours fait regarder ces ſortes d'Entrepriſes, comme les Endroits de l'Hiſtoire les plus moraux & les plus inſtructifs; & c'eſt auſſi ce qui m'oblige à faire part au Public de la Conjuration qu'un Ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe fit contre cette République, il y a environ cinquante-ſix ans. Je ne ſai ſi mon Jugement eſt ſéduit par l'amour du Sujet que j'ai pris à traitter; mais, j'avoue ingénument, qu'il me ſemble qu'on ne vit jamais mieux ce que peut la Prudence dans les Affaires du Monde, & ce qu'y peut le Hazard, toute l'Etendue de l'Eſprit humain, & ſes Bornes diverſes, ſes plus grandes Elévations & ſes Foibleſſes les plus ſecrettes, les Egards infinis qu'il faut avoir pour gouverner les Hommes, la différence de la bonne Subtilité avec la mauvaiſe, de l'Habileté avec la Fineſſe. Et, ſi la Malice n'eſt jamais plus haïſſable, que lors qu'elle abuſe des Choſes

les

les plus excellentes, on en concevra ſans doute beaucoup d'Horreur par cette Hiſtoire, quand on y verra de très grandes Qualitez employées pour une Fin déteſtable. Ainſi, jadis un ſage Grec, voyant un Criminel ſoutenir une Fauſſeté au milieu des Tourmens avec une Conſtance merveilleuſe, ne put s'empêcher de s'écrier, *O! le Malheureux, qui fait ſervir une ſi bonne Choſe à un Uſage ſi mauvais!*

LE Différend de Paul Cinquieme & de la République de Veniſe, ayant été terminé par la France, avec l'Honneur dû au Saint Siege, & la Gloire que les Vénitiens méritoient, il n'y avoit que les Eſpagnols qui euſſent ſujet de s'en plaindre. Comme ils s'étoient déclarez pour le Pape, & qu'ils lui avoient offert de ſoumettre les Vénitiens par les Armes, ils furent irritez de ce qu'il avoit preſque traitté ſans leur participation. Mais, ayant pénétré le Secret de l'Accommodement, ils connurent qu'ils n'avoient pas ſujet de ſe

ſe plaindre de lui; & que le Mépris, qu'on avoit témoigné pour eux dans cette Affaire venoit du côté de la République. C'étoit le Sénat, qui avoit voulu les exclurre en quelque ſorte de la Médiation. Il prétendit qu'ils ne pouvoient être Arbitres, après avoir montré tant de Partialité. Quelque Reſſentiment qu'ils euſſent de cette Injure, ils ne le témoignérent point pendant qu'Henri Quatrieme vêcut. Les Obligations que ce Prince avoit aux Vénitiens étoient trop connues, & le ſoin qu'il avoit pris de leurs Intérêts dans leur Différend avec la Cour de Rome ne l'étoit pas moins. Mais, ſa Mort ayant mis les Eſpagnols en liberté, il ne falut plus qu'un Prétexte.

Une Troupe de Pirates, nommez les Uſcoques, s'étoient habituez dans les Terres que la Maiſon d'Autriche poſſede ſur la Mer Adriatique, & qui ſont contigues aux Vénitiens. Ces Brigands, ayant fait un nombre infini de Violences aux Sujets de la République, furent protégés par l'Archiduc Ferdinand de Grez, Souverain de ce Païs, & depuis Empereur. C'étoit un Prin-

ce

ce fort religieux; mais, ſes Miniſtres partageoient le Butin avec les Uſcoques: &, comme ils étoient dévoüez à la Cour d'Eſpagne, ils ſe ſervirent de cette occaſion pour la vanger des Vénitiens. L'Empereur Mathias, touché des juſtes Plaintes de la République, accommoda cette Brouillerie à Vienne, au mois de Février de l'année mille ſix cens douze; mais, cet Accord fut ſi mal obſervé du côté de l'Archiduc, qu'il en falut venir à une Guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les Avantages que les Eſpagnols s'étoient promis. Les Vénitiens réparérent aiſément par leur Conduite les Pertes qu'ils firent dans quelques petits Combats. Comme ils n'avoient rien à craindre des Turcs, ils pouvoient ſoutenir cette Guerre mieux que l'Archiduc. Ce Prince étoit preſſé par l'Empereur de faire la Paix, parce que le Grand-Seigneur menaçoit la Hongrie; & il avoit beſoin d'épargner des Sommes conſidérables, pour favoriſer ſon Election au Royaume de Boheme, qui fut faite bien-tôt après. Les Eſpagnols auroient bien voulu lui donner les moyens de continuer la Guerre; mais,

Charles

Charles Emanuel, Duc de Savoie, à qui ils la faiſoient en même tems, ne leur permettoit pas de ſéparer leurs Forces : & comme ce Duc recevoit de la République des Secours conſidérables en Argent, ils ne purent jamais le détacher d'avec elle. Le Conſeil d'Eſpagne étoit fort indigné de trouver les Vénitiens en tête par tout. Le Génie doux & paiſible du Roi Philippe Troiſieme, & du Duc de Lerme ſon Favori, ne leur ſuggéroit aucune Voie pour ſortir de cet Embarras; mais un Miniſtre, qu'ils avoient en Italie, & qui n'étoit pas ſi modéré qu'eux, entreprit de les en tirer. C'étoit Dom Alphonſe de la Cueva, Marquis de Bedemar, Ambaſſadeur Ordinaire à Veniſe, l'un des plus puiſſans Génies & des plus dangereux Eſprits, que l'Eſpagne ait jamais produits. On voit par les Ecrits qu'il a laiſſés, qu'il poſſédoit tout ce qu'il y a dans les Hiſtoriens Anciens & Modernes qui peut former un Homme extraordinaire. Il comparoit les Choſes qu'ils racontent avec celles qui ſe paſſoient de ſon Tems. Il obſervoit éxactement les Différences

& les Reſſemblances des Affaires, & combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de ſemblable. Il portoit d'ordinaire ſon Jugement ſur l'Iſſue d'une Entrepriſe auſſi-tôt qu'il en ſavoit le Plan & les Fondemens. S'il trouvoit par la ſuite, qu'il n'eut pas deviné, il remontoit à la ſource de ſon Erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette Etude, il avoit compris quelles ſont les Voies ſûres, les véritables Moyens, & les Circonſtances capitales, qui préſagent un bon Succès aux grands Deſſeins, & qui les font preſque toûjours réüſſir. Cette Pratique continuelle de Lecture, de Méditation, & d'Obſervation des Choſes du Monde, l'avoit élevé à un tel point de Sagacité, que ſes Conjectures ſur l'Avenir paſſoient preſque dans le Conſeil d'Eſpagne pour des Proféties. A cette Connoiſſance profonde de la Nature des grandes Affaires étoient joints des Talens ſinguliers pour les manier: Une facilité de parler & d'écrire avec un Agrément inexprimable: Un Inſtinct merveilleux, pour ſe connoître en Hommes: Un Air toûjours gai & ou-

ouvert, où il paroiſſoit plus de Feu que de Gravité, éloigné de la Diſſimulation juſqu'à aprocher de la Naïveté: Une Humeur libre & complaiſante, d'autant plus impénétrable que tout le monde croyoit la pénétrer: Des Manieres tendres, inſinuantes, & flatteuſes, qui attiroient le Secret des Cœurs les plus difficiles à s'ouvrir: Toutes les Apparences d'une entiere Liberté d'Eſprit dans les plus cruelles Agitations.

Les Ambaſſadeurs d'Eſpagne étoient alors en poſſeſſion de gouverner les Cours où ils étoient envoyés, & le Marquis de Bedemar avoit été choiſi pour Veniſe, dès l'année mille ſix cens ſept, comme pour le plus difficile des Emplois Etrangers, & dans lequel on ne peut s'aider de Femmes, de Moines, ni de Favoris. Le Conſeil d'Eſpagne étoit ſi content de lui, que quelque beſoin qu'on en eut ailleurs, on ne pouvoit même après ſix ans ſe réſoudre à le rapeller. Ce long Séjour lui donna le tems d'étudier les Principes de ce Gouvernement, d'en démêler les plus ſecrets Reſſorts, d'en découvrir le Fort & le Foible, les Avantages & les Dé-

ſauts. Comme il vit que l'Archiduc ſeroit obligé de faire la Paix; & qu'elle ne pouvoit être que honteuſe pour eux, parce que le Tort étoit de leur côté, il réſolut d'entreprendre quelque choſe pour la prévenir. Il conſidéra que, dans l'Etat où Veniſe ſe trouvoit, il n'étoit pas impoſſible de s'en rendre Maitre avec les Intelligences qu'il y avoit, & les Forces qu'il pouvoit avoir. Les Armées l'avoient épuiſée d'Armes, & plus encor d'Hommes capables de les porter. Comme la Flotte n'avoit jamais été ſi belle, jamais le Sénat ne s'étoit cru ſi redoutable & ne craignit moins. Cependant, cette Flotte invincible ne pouvoit preſque s'éloigner de la Côte d'Iſtrie, qui étoit le ſiege de la Guerre. L'Armée de Terre n'étoit pas plus proche, & il n'y avoit rien à Veniſe qui pût s'oppoſer à une Deſcente de l'Armée Navale d'Eſpagne. Pour rendre cette Deſcente plus ſûre, le Marquis de Bedemar vouloit s'emparer des Poſtes principaux, comme la Place de Saint Marc, & l'Arſenal: &, parce qu'il auroit été difficile de le faire pendant que la Ville ſe-

ſeroit dans une Tranquilité parfaite, il jugea à propos de faire mettre le Feu en même tems dans tous les Endroits qui en étoient le plus ſuſceptibles, & qu'il ſeroit plus important de ſecourir. Il ne voulut pas en écrire d'abord en Eſpagne. Il ſavoit que les Princes n'aiment à s'expliquer ſur ces ſortes d'Affaires, que lors qu'elles ſont ſi avancées, qu'il ne reſte plus pour les éxécuter, que d'être aſſûré de leur Aveu ſi on réüſſit. Il ſe contenta de marquer au Duc d'Uſede, principal Sécrétaire d'Etat, que voyant la Honte que la Maiſon d'Autriche recevoit dans la Guerre du Frioul, par l'inſolente Conduite des Vénitiens; & que toutes les Voies d'Accord, qui avoient été priſes à Vienne & ailleurs, étoient ignominieuſes; il croyoit être dans l'état auquel la Nature & la Politique obligent un Sujet fidelle à recourir aux Voies extraordinaires, pour préſerver ſon Prince & ſon Païs d'une Infamie autrement inévitable; que ce Soin le regardoit particuliérement, à cauſe de l'Emploi qu'il éxerçoit, dans lequel ayant ſans ceſſe devant les yeux les

ſources du Mal auquel il faloit remédier, perſonne ne pouvoit juger mieux que lui quel devoit être ce Remede; & qu'il tâcheroit de s'acquitter de ce Devoir, d'une maniere qui fût digne du Zêle qu'il avoit pour la Grandeur de ſon Maître. Le Duc d'Uſede, qui le connoiſſoit pour tout ce qu'il étoit, comprit d'abord que ce Diſcours couvroit quelque Projet également important & dangereux; mais, comme les Gens ſages n'entrent point en connoiſſance de ces ſortes de choſes, qu'ils n'y ſoient forcés, il ne communiqua point ſa Penſée au Prémier Miniſtre, & il répondit au Marquis de Bedemar en termes généraux, loüant ſon Zêle, & qu'il ſe remettoit du reſte à ſa Prudence accoutumée. Le Marquis, qui n'attendoit pas d'autre Réponſe, ne fut point ſurpris d'en recevoir une ſi froide: il ne ſongea plus qu'à diſpoſer ſon Deſſein, en ſorte qu'il ſe pût aſſûrer d'être avoüé.

Il n'y eut jamais de Monarchie ſi abſolue dans le Monde, que l'Empire avec lequel le Sénat de Veniſe gouverne cette République. On y fait une dif-

férence infinie juſque dans les moindres choſes entre les Nobles, & ceux qui ne le ſont pas. Il n'y a que ces Nobles, qui puiſſent commander dans tous les Païs qui en dépendent. Les plus grands Seigneurs, & les prémiers Magiſtrats de ces Païs, vivent avec eux comme avec des Souverains, plûtôt que comme avec des Gouverneurs; & ſi la République donne quelque-fois des prémieres Charges de ſes Armées à des Etrangers, c'eſt toûjours à des Conditions, qui les engagent à ſuivre néceſſairement les Sentimens du Généraliſſime Vénitien, & qui ne leur laiſſent en effet que le ſoin de l'Exécution. Comme il n'y a point de Prétexte ſi plauſible que la Guerre pour charger le Peuple, celle des Uſcoques donnoit une belle occaſion de s'enrichir aux Nobles qui en avoient la Conduite. Elle étoit d'une Dépenſe exceſſive. Outre l'Argent qui alloit en Piémont, il falut dans la ſuite entretenir preſque une troiſieme Armée en Lombardie, contre le Gouverneur de Milan, qui menaçoit toûjours de faire quelque Diverſion en faveur de l'Archiduc. La Juſ-

tice de la Cauſe de la République rendoit les Commandans plus hardis à inventer de nouvelles Véxations, & ne rendoit pas le Peuple plus patient à les ſouffrir. Elles montérent à un tel point, que le Marquis de Bedemar put raiſonnablement s'aſſûrer, que la Révolution qu'il méditoit ſeroit d'abord auſſi agréable aux petites Gens, qu'elle ſeroit funeſte aux Grands. Il y avoit même parmi ces Grands beaucoup de Perſonnes, qui n'aimoient pas le Gouvernement. C'étoient les Partiſans de la Cour de Rome. Les uns, qui faiſoient le plus grand nombre, ambitieux & vindicatifs, étoient irritez de ce que la République avoit été gouvernée contre leurs Conſeils pendant leur Querelle avec cette Cour. Ils étoient diſpoſez à tout faire, & à tout ſouffrir, pour ôter l'Autorité des mains de ceux qui l'avoient; & ils auroient regardé avec joie les Malheurs de l'Etat, comme les fruits d'une Conduite qu'ils n'avoient pas aprouvée. Quelques autres, ſimples & groſſiers, vouloient être plus Catholiques que le Pape. Comme il avoit relaché de ſes Prétentions

dans

dans l'Accommodement, ils s'imaginoient qu'il avoit été obligé de le faire par Politique, & que s'il y avoit lieu à quelque Reſtriction mentale dans cette Affaire, il étoit à craindre que l'Excommunication ne ſubſiſtât comme auparavant dans l'intention de ſa Sainteté. De ce nombre étoient quelques Sénateurs, auſſi pauvres des Biens de la Fortune que de ceux de l'Eſprit, leſquels ſervirent beaucoup dans la ſuite aux Deſſeins du Marquis de Bedemar, après qu'il leur eut perſuadé, à force de leur faire du Bien, que depuis cette Affaire, on ne pouvoit plus être Vénitien en ſûreté de Conſcience.

Quelque rigoureuſes Deffenſes qui ſoient faites aux Nobles d'avoir Commerce avec les Etrangers, il avoit trouvé des Moyens pour faire des Liaiſons étroites avec les plus néceſſiteux & les plus mécontens. S'ils avoient quelque proche Parente dans des Convens, quelque Courtiſanne, ou quelque Eccléſiaſtique affidé, il achetoit la Connoiſſance de ces Perſonnes à quelque prix que ce fût, & il leur faiſoit des Préſens, qui ne laiſſoient pas d'être de

grande Valeur, quoi que ce ne fuſſent d'ordinaire que des Curioſitez des Païs Etrangers. Ces Libéralitez faites ſans néceſſité firent penſer à ceux qui les recevoient, qu'ils pouvoient s'en attirer de plus conſidérables. Dans cette vue, ils ſatisfirent pleinement ſa curioſité ſur toutes les choſes dont il s'informa d'eux : ils prirent ſoin de s'informer eux mêmes de celles qu'ils ne ſavoient pas aſſez bien pour répondre à ſes Demandes ; & ſa Reconnoiſſance ſurpaſſant leur attente, ils n'eurent point de repos qu'ils n'euſſent engagé leurs Patrons dans ce Commerce. Il faut croire que la Néceſſité en fut cauſe, & que ces Nobles ne purent voir ſans envie des Perſonnes entiérement dépendantes d'eux devenues plus riches qu'eux par des Préſens qui n'étoient faits qu'à leur conſidération. Mais, quoi qu'il en ſoit, depuis ce tems, il n'y eut plus de Délibération du Sénat, qui fût ſecrette pour l'Ambaſſadeur d'Eſpagne : il étoit averti de toutes les Réſolutions qui s'y prenoient ; & les Généraux de l'Archiduc ſavoient celles qui regardoient la Guerre, avant que ceux de la Républi-

que

que euſſent l'ordre de les éxécuter.

Avec ces Intelligences, il falloit à l'Ambaſſadeur un nombre conſidérable de Gens de Guerre, pour réüſſir dans ſon Entrepriſe; mais, comme il y avoit une puiſſante Armée Eſpagnole en Lombardie, il ne craignit pas de manquer d'Hommes, pourvu qu'il eut un Gouverneur de Milan capable d'entrer dans ſes Deſſeins. Le Marquis d'Inojoſa, qui l'étoit alors, avoit des Liaiſons trop étroites avec le Duc de Savoie, pour y entendre. Il venoit de ſigner le Traité d'Aſt, dont la France & les Vénitiens avoient été Médiateurs entre ce Prince & lui. L'Ambaſſadeur, qui ſavoit que cette Négociation ne ſeroit pas aprouvée en Eſpagne, y écrivit, pour le faire rapeller; & ſollicita en même tems D. Pedre de Tolede, Marquis de Ville-franche, ſon intime Ami, de briguer le Gouvernement de Milan. D. Pedre eut ordre de partir inceſſamment, pour aller prendre la place d'Inojoſa, ſur la fin de l'année mille ſix cens quinze; & il ne fut pas plûtôt arrivé à Milan, qu'il en donna avis à Veniſe par le Marquis de Lare.

L'Ambaſſadeur communiqua ſon Projet à ce Marquis, de la maniere qu'il jugea la plus propre pour le faire agréer, & il le chargea principalement de ſavoir ſi le nouveau Gouverneur pourroit lui donner quinze cens Hommes de ſes meilleures Troupes quand il ſeroit tems. D. Pedre, charmé de la grandeur de l'Entrepriſe, réſolut de la ſeconder, autant qu'il pourroit le faire ſans s'expoſer à une ruine certaine ſi elle manquoit. Il dépêcha une ſeconde fois le Marquis de Lare à Veniſe, pour en aſſûrer l'Ambaſſadeur: mais, en même tems, il le pria de conſidérer, qu'il n'y avoit pas apparence d'envoyer les Hommes qu'il demandoit, ſans les choiſir extrémement; & que s'ils venoient à périr, il ſeroit inexcuſable d'avoir expoſé à un danger ſi conſidérable tout ce qu'il y avoit de plus braves Soldats dans ſon Armée: qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il les choiſiroit ſi bien qu'il répondroit d'eux comme de lui même.

Rien n'étoit plus important pour le Deſſein de l'Ambaſſadeur, que d'empêcher toute ſorte d'Accommodement.

Dans

Dans cette vue, il obligea le Marquis de Lare à faire des Propoſitions de Paix fort déraiſonnables au Sénat, de la part du Gouverneur de Milan. Le Sénat y répondit avec Indignation, comme ils avoient prévû, & ne voulut point entrer en Négociation avec eux. D. Pedre n'oublia rien auſſi de ſon côté, pour aigrir davantage les choſes. Le Duc de Mantoue étoit peu diſpoſé à accorder le Pardon de ſes Sujets rebelles, qu'il avoit promis par le Traitté d'Aſt: on l'encouragea à s'obſtiner ſur cet Article, & à continuer les Exécutions qu'il avoit commencées contre eux. On fit des Propoſitions au Duc de Savoie pour l'Accompliſſement de ce Traitté, qu'on ſavoit bien qu'il n'accepteroit pas; & on s'excuſa de deſarmer après lui comme on le devoit, ſous prétexte de la Guerre de Frioul où l'Eſpagne ne pouvoit plus ſe diſpenſer avec honneur de prendre parti. L'Armée Vénitienne avoit paſſé le Lizonzo, & aſſiégé Gradiſque, Capitale des Etats de l'Archiduc. Le Conſeil d'Eſpagne, qui avoit paru neutre juſqu'alors, voyant qu'on vouloit dépouiller ce Prince, menaça de ſe déclarer.

rer. En ce tems prit fin la Meſintelligence, qui étoit dans la Maiſon d'Autriche entre la Branche d'Eſpagne & celle d'Allemagne, depuis le Différend du Fils & du Frere de Charles-Quint pour la Succeſſion de l'Empire. L'Intérêt, que les Eſpagnols prirent en cette Guerre, fut la prémiere marque de cette Reconciliation. D. Pedre fit avancer le Meſtre-de-Camp Gambalotta, auprès de Creme, avec des Troupes; & il fit monter vingt-quatre Pieces de Batterie à Pavie, qui, à ce qu'il publioit, devoient bien-tôt accompagner un Corps de huit mille Hommes commandez par D. Sanche de Lune. D'autre côté, le Vice-Roi de Naples, qui croiſoit la Méditerranée avec la Flotte d'Eſpagne, menaçoit d'attaquer le Duc de Savoie par Ville-franche. Il fermoit le chemin à tous les Secours qui venoient par Mer à la République, & il ſe mettoit tous les jours en devoir d'entrer dans le Golphe, pour tenir en échec la Flotte de Veniſe.

Les Miniſtres Vénitiens, ayant déclamé dans toutes les Cours contre la Violence de ce Procédé, le Marquis

de

de Bedemar entreprit de le juſtifier. Il crut même, qu'il étoit important pour ſon Deſſein de renverſer les Fondemens de la Vénération que toute l'Europe avoit depuis tant de Siecles pour cette République, comme pour le plus ancien & le plus libre de tous les Etats. Cette Liberté avoit été nouvellement prouvée & relevée plus haut que jamais, à l'occaſion du Différend avec le Pape, par pluſieurs Ecrits qui paſſoient encor pour invincibles, quoi que le Parti contraire n'eut pas manqué d'habiles Gens qui y avoient répondu. L'Ambaſſadeur, s'étant mis à les éxaminer de nouveau, réfuta en peu de Chapitres les nombreux Volumes des Auteurs Vénitiens, ſans faire l'honneur à un ſeul de le nommer. Et, comme il n'y a point de Queſtion ſur les Matieres de cette nature, qu'un habile Homme ne puiſſe rendre problématique, ſous prétexte d'établir le Droit des Empereurs ſur Veniſe, il fit voir que l'Indépendance de cette République n'étoit qu'une Chimere, auſſi bien que ſon Empire ſur la Mer. Comme il n'étoit pas néceſſaire pour

ſon

ſon but, qu'il fût connu pour Auteur de ce Libelle, il le fit publier ſi adroitement, qu'on n'a point ſu pendant ſa vie qu'il y eût part. Il paroit étrange qu'on ne l'en ſoubçonnât pas: mais, il eſt à croire que les Vénitiens ne le connoiſſoient pas encor bien. Ses Manieres vives & emportées, qui étoient les ſeules qu'il faiſoit paroître, ne leur permettoient pas de penſer qu'un Homme d'un Caractere ſi impétueux pût être l'Auteur d'une Satire d'Etat du plus grand Rafinement de Délicateſſe. L'Equité & la Bonne-Foi ſembloient y régner par tout, & les Déclamations contre les Attentats des Vénitiens, qui y étoient mêlées, étoient retenues dans les termes d'une Modération apparente, qui ſuffiſoit ſeule pour les rendre plauſibles. Cet Ouvrage, qui avoit pour Titre *Squittinio della Libertà Veneta*, fit beaucoup de bruit. Dans l'ignorance où on étoit de l'Auteur, le Soupçon tomba naturellement ſur la Cour de Rome, à cauſe des Ecrits précédens. Les Savans du Sénat crurent que tout le Monde en ſentoit la Force comme eux: ils s'en effrayérent plus qu'ils n'au-

n'auroient fait de la Perte d'une Bataille; & Frà Paolo eut ordre de l'éxaminer. Cet Homme, qui s'étoit joüé des autres Ecrivains du Parti contraire, déclara, qu'il ne faloit point répondre à ce dernier, parce qu'on ne le pouvoit faire, qu'en éclairciſſant des choſes qu'il étoit plus à propos de laiſſer enſévelies dans les ténébres de l'Antiquité: que ſi pourtant le Sénat jugeoit qu'il fût de la Dignité de la République de ſe reſſentir de cet Outrage, il ſe chargeoit de mettre la Cour de Rome en ſi grande peine de ſe deffendre, qu'elle ne penſeroit plus à attaquer. Cet Avis, qui fut ſuivi dans la prémiere chaleur du Reſſentiment, donna la Joie à Frà Paolo de publier ſa chere Hiſtoire du Concile de Trente, qui n'auroit paru de ſa vie ſans cette Occaſion.

Cependant, la Campagne de l'année mil ſix cens ſeize s'étant paſſée ſans Avantage conſidérable de part ni d'autre, le Duc de Savoie & les Vénitiens, qui ne vouloient pas expoſer au hazard d'une ſeconde la Gloire qu'ils avoient acquiſe, donnérent pouvoir à Gritti, Ambaſſadeur de Veniſe à Madrid, de re-

renoüer la Négociation. Les Eſpagnols, indignés de la Réſiſtance qu'ils avoient trouvée, firent des Propoſitions ſi déraiſonnables, qu'elles n'eurent point de ſuite. Gradiſque demeura bloquée. On continua de ſe battre pendant l'Hiver, & les Armées ſe mirent en Campagne au Prin-tems avec une ardeur, qui promettoit de plus grands ſuccès que ceux de l'année précédente. La Treve de Hollande ayant rendu inutiles la plûpart des Troupes de cet Etat, & réduit les Avanturiers François & Allemans à chercher de l'Emploi ailleurs, les Comtes de Naſſau & de Lieveſtein amenérent huit mille Hommes Hollandois ou Walons au Service de la République. Les Eſpagnols firent de grandes Plaintes au Pape de ce que les Vénitiens expoſoient l'Italie à l'Inféction de l'Héréſie par le Commerce de ces Gens de Guerre; mais, l'Ambaſſadeur Vénitien lui fit comprendre, que c'étoit moins l'Intérêt de la Religion qui faiſoit parler les Eſpagnols, que la Douleur de voir deux grandes Républiques unir leurs Forces contre eux.

Le

Le Marquis de Bedemar eut été bien embaraſſé, ſi le Pape eut obligé les Vénitiens à licentier ces Hérétiques. Comme la plûpart des Gens de Guerre n'ont que leur Profit en vue, quand ils ſervent un Prince Etranger, il eſpéroit d'engager les Chefs de ces Troupes mercenaires dans ſon Deſſein, moyennant quelque Somme, & ſur l'eſpérance du Pillage de Veniſe. Il jetta les yeux pour négocier cette Affaire ſur un vieux Gentil-homme François, nommé Nicolas de Renault, Homme de Savoir & de Tête, & qui étoit réfugié à Veniſe pour quelque ſujet qu'on n'a jamais pu découvrir. Le Marquis de Bedemar l'avoit vu depuis long-tems chez l'Ambaſſadeur de France, où il demeuroit. Dans quelques Converſations, que le hazard leur fit avoir enſemble, Renault le connut pour auſſi habile Homme qu'il en avoit le bruit; & le Marquis, qui étoit bien aiſe d'avoir à lui chez l'Ambaſſadeur de France un Ami de ce Caractere, avoit fait une Liaiſon étroite avec Renault. Quoi que cet Homme fût extrémement pauvre, il eſtimoit plus la Vertu que les Ri-

Richeſſes; mais, il aimoit plus la Gloire que la Vertu: &, faute de Voies innocentes pour parvenir à cette Gloire, il n'en eſt point de ſi criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit apris dans les Ecrits des Anciens cette Indifférence ſi rare pour la Vie, & pour la Mort, qui eſt le premier Fondement de tous les Deſſeins extraordinaires; & il regrettoit toûjours ces Tems célébres, où le Mérite des Particuliers faiſoit la deſtinée des Etats, & où tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de Moyens ni d'Occaſions de le faire paroître. Le Marquis de Bedemar, qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit beſoin d'un Homme à qui il pût confier entiérement la Conduite de ſon Entrepriſe, lui dit, en la lui déclarant, qu'il avoit compté ſur lui, dès la prémiere Penſée qu'il en avoit eue. Renault ſe tint plus obligé de cette Aſſûrance, qu'il n'auroit fait de toutes les Loüanges imaginables. L'âge avancé où il étoit ne le détourna point de cet Engagement. Moins il avoit à vivre, moins il avoit à riſquer. Il ne crut pas pouvoir mieux employer quelques

ques triſtes années qui lui reſtoient à paſſer, qu'en les hazardant pour rendre ſon Nom immortel. Le Marquis de Bedemar lui donna les Lettres de Change & de Créance néceſſaires pour négocier avec les Chefs Hollandois. Il le chargea de ne point expliquer encor l'Entrepriſe, & de ſe laiſſer ſeulement entendre : que les choſes étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la République & la Maiſon d'Autriche, l'Ambaſſadeur d'Eſpagne qui étoit à Veniſe prévoyoit quelque Conjoncture, qui pouvoit expoſer ſa Perſonne à la Fureur du Peuple de cette Ville; & que, pour s'en garantir, il vouloit s'aſſûrer d'un nombre conſidérable d'Amis fideles & réſolus. Le Prétexte étoit groſſier ; mais, le moindre Voile eſt d'un grand ſecours dans ces ſortes d'Affaires: il importe peu qu'on connoiſſe qu'il y a du Miſtere, pourvû qu'on ne le pénetre point. Par ce moien, il eſpéroit de débaucher l'élite de l'Armée de Terre des Vénitiens; & que le reſte demeureroit ſi foible, qu'il ſeroit aiſé à D. Pedre de la défaire en chemin, ſi on vouloit l'amener à Veniſe pour s'oppoſer

poſer aux Conjurez. Celle de Mer étoit bien plus à craindre. Elle étoit de tout tems en poſſeſſion de vaincre, & bien plus aiſée à ramener. La meilleure partie des Soldats étoient Sujets naturels de la République. Il ne faloit pas douter qu'au prémier éclat de la Conjuration, elle ne volât à Veniſe. Eſpérer que la Flotte d'Eſpagne la déferoit, c'étoit un coup peu ſûr ; & il n'eut pas été ſage de remettre au hazard d'un Combat le Succès d'une Entrepriſe, qui d'ailleurs étoit déjà ſi hazardeuſe. Il faloit trouver quelque moyen de mettre cette Flotte hors d'état de ſervir. L'Ambaſſadeur, qui n'avoit pas tant d'expérience des choſes de la Mer, que le Vice-Roi de Naples, qui commandoit l'Armée Navale d'Eſpagne, crut devoir le conſulter ſur ce ſujet. Ce Vice-Roi, qui devoit être le principal Acteur de la Tragédie que l'Ambaſſadeur compoſoit, étoit ce Duc d'Oſſonne ſi fameux par ſes Galanteries, auſſi entreprenant que D. Pedre, & que le Marquis de Bedemar. Cette reſſemblance d'Humeurs avoit établi une étroitte Intelligence entre ces trois

Mi-

Miniſtres. D. Pedre, & le Duc d'Oſſonne, n'étoient pas de grands Hommes de Cabinet, & ce Duc étoit même quelque fois ſujet à des Bizarreries qui aprochoient de l'Extravagance ; mais la Déférence, qu'ils avoient tous deux pour le Marquis de Bedemar, leur tenoit lieu de toute l'Habileté qu'ils n'avoient pas.

Les Profits, que la Piraterie aporte à ceux qui l'éxercent ſous quelque Protection puiſſante, avoient attiré dans la Cour du Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de Corſaires renommez ſur la Méditerranée. Ce Vice-Roi, qui étoit fécond en Deſſeins extraordinaires, & plûtôt prodigue qu'avare, ne les protégeoit pas tant pour la part qu'ils lui faiſoient de leur Butin, que pour avoir toûjours auprès de lui un nombre conſidérable de Gens prêts à tout faire. Non content de les recevoir, quand il en ſavoit quelqu'un d'un Mérite au deſſus du commun, il le recherchoit, & lui faiſoit de ſi grands Avantages, qu'il l'attiroit infailliblement auprès de lui. Il en avoit uſé de cette ſorte pour un nommé le Capitaine Jacques Pierre, Nor-

Normand de naiſſance, & ſi excellent dans ce Métier, que tous les autres faiſoient gloire de l'avoir apris de lui. L'Eſprit de cet Homme ne tenoit rien de la Barbarie de ce genre de vie. Ayant gagné de quoi ſubſiſter honnêtement, il réſolut de le quitter, quoi qu'il fût encor dans la fleur de l'âge, & il choiſit les Etats du Duc de Savoie pour ſa Retraitte. Ce Prince, amoureux de tous les Talens extraordinaires, & qui en ſavoit d'autant mieux le prix que la Nature l'en avoit partagé libéralement, connoiſſant de réputation ce Corſaire pour un des plus braves Hommes du Monde, lui accorda qu'il pût s'établir à Nice. Tout ce qu'il y avoit de Gens de Mer, Soldats, Officiers, & Matelots, qui fréquentoient cette Côte, faiſoient réguliérement leur Cour au Capitaine. Ses Conſeils étoient des Oracles pour eux: il étoit Arbitre ſouverain de leurs Différens; & ils ne pouvoient ſe laſſer d'admirer un Homme, qui avoit abandonné une Profeſſion dans laquelle il étoit ſi entendu, & la plus difficile de toutes à quitter. De ce nombre étoit un nommé

mé Vincent Robert, de Marſeille; lequel ayant abordé en Sicile, où le Duc d'Oſſonne étoit alors Vice-Roi, y reçut un ſi bon Traittement, qu'il prit parti à ſon Service. Le Duc, ayant apris que ce Robert étoit Camarade du Capitaine, ſe plaignit familiérement à lui, de ce que ſon Ami avoit préféré les Etats du Duc de Savoie à ſon Gouvernement, pour choiſir une Retraite. Il accompagna cette Plainte de Témoignages extraordinaires de l'Eſtime qu'il faiſoit du Courage & de l'Expérience du Capitaine aux choſes de la Mer, & il finit par des Aſſûrances de ne rien épargner de ce qui dépendoit de lui pour attirer dans ſa Cour un Homme d'un Mérite ſi ſingulier. Robert ſe chargea avec joie de cette Négociation, & elle fut ſoutenue par de ſi grandes Avances de la part du Vice-Roi, que le Capitaine fut contraint de ſe rendre, & de s'aller établir en Sicile avec ſa Femme & ſes Enfans. Comme il n'avoit point encor perdu la Mer de vue, il n'étoit pas bien guéri de la Paſſion qu'il avoit eue pour elle. Le Vice-Roi avoit fait faire depuis peu de ſi beaux Ga-

lions, & quelques Caravanes de Turcs fort riches étoient en route avec des Eſcortes ſi foibles, que le Capitaine ne put réſiſter à cette tentation. Il n'eut pas ſujet de s'en repentir. Il fit un Butin incroyable; & le Duc d'Oſſonne, qui vêcut dès-lors avec lui comme avec un Frere, lui en laiſſa la meilleure partie: à condition, qu'il le ſuivroit à Naples, où les ordres du Roi apelloient ce Duc pour y commander; & qu'il feroit un Voyage en Provence, pour débaucher tout ce qu'il connoiſſoit de meilleurs Hommes de Mer ſur cette Côte. Le Capitaine en amena aſſez pour armer cinq grands Vaiſſeaux, qui apartenoient au Vice-Roi en propre, & ſur leſquels il eut une Autorité abſolue. Avec cette petite Flotte, il ſaccagea impunément toutes les Iles & les Côtes de Levant, & termina ſa prémiere Campagne par un grand Combat, dans lequel il prit où coula à fond une groſſe Eſcadre de Galeres Turques.

Ce fut en ce tems, que le Marquis de Bedemar communiqua ſon Deſſein au Duc d'Oſſonne, aſſûré qu'il n'auroit pas de peine à l'y embarquer. Ce Duc, qui

qui affectoit l'Empire de ces Mers, ne ſouhaitoit rien plus ardemment que de ruiner les ſeuls qui puſſent le diſputer, & qui n'étoient pas ſi aiſés à battre que les Turcs. Il s'en ouvrit au Capitaine, & lui propoſa les Difficultez. Le Capitaine ne les crut pas inſurmontables; &, après pluſieurs jours de Conférence ſecrette, il ſortit de Naples à l'impourvû, & dans un équipage qui marquoit une Précipitation & une Frayeur extrême. Le Vice-Roi mit des Gens en campagne de tous côtez hors de celui qu'il étoit allé, avec ordre de le prendre mort ou vif. Sa Femme & ſes Enfans furent empriſonnez, & détenus depuis ce jour dans un état très cruel en aparence. Tous ſes Biens furent confiſqués, & la Colere du Duc éclatta avec tant de Fureur, que tout Naples en fut ſurpris, quoi qu'il y fût connu depuis long-tems pour auſſi emporté qu'il l'étoit. Comme le Capitaine ne paroiſſoit pas moins remuant que le Vice-Roi, on ajouta aiſément foi à leur Meſintelligence; & l'on crut que cet Homme avoit traitté quelque choſe contre l'Eſpagne, ou contre les

Intérêts du Duc & ſes Deſſeins particuliers. Cependant, il recourt à ſon prémier Azile. Le Duc de Savoie étoit en Guerre ouverte avec les Eſpagnols, & il étoit connu pour le plus généreux Prince du Monde. Quoi qu'il eût témoigné quelque Déplaiſir, lors que le Capitaine avoit quitté ſes Etats pour aller en Sicile, le Fourbe n'hézita pas à s'aller jetter à ſes pieds. Il lui conta pluſieurs faux Deſſeins du Vice-Roi contre la République de Veniſe, horribles ſeulement à penſer, mais qui n'avoient rien de commun avec le véritable, & dans leſquels n'ayant pas cru pouvoir s'engager avec honneur, il avoit voulu prendre quelques meſures pour ſe ſauver de Naples avec ſes Biens & ſa Famille; mais, qu'ayant ſu, que le Vice-Roi avoit découvert ſa Réſolution, il avoit été contraint de s'enfuir en ce triſte équipage, pour ſe dérober à ſa Fureur, & d'abandonner tout ce qu'il avoit de plus cher au Monde à la diſcrétion du plus cruel de tous les Hommes. Le Duc de Savoie fut touché de Pitié à ce funeſte Récit, & le reçut à bras ouverts. Il dit au Corſaire,

re, que ſes Intérêts étant liés étroitement avec ceux de la République, il ſe chargeoit de reconnoitre le Service qu'il rendoit à la Cauſe commune, ſi les Vénitiens ne le reconnoiſſoient pas. Il ajouta, qu'il étoit important, que le Sénat fût inſtruit par ſa propre bouche des Deſſeins du Duc d'Oſſonne ; &, après l'avoir exhorté à ſuporter ſa Diſgrace en Homme de Courage, l'avoir équippé de toutes choſes, & lui avoir fait un Préſent magnifique, il lui fit prendre le chemin de Veniſe, avec des Lettres de Créance & de Recommandation. Les Vénitiens ne furent pas moins pitoyables que le Duc de Savoie. La Fuite, les Larmes, la Pauvreté, le Deſeſpoir, la Réputation du Capitaine, l'Eſpérance qu'il attireroit à leur Service ce grand nombre de Gens de Cœur qu'il avoit attirez au Service du Duc d'Oſſonne; mais, ſur tout, les Deſſeins qu'il racontoit de ce Duc, & qu'il avoit inventez auſſi vraiſemblables qu'il étoit néceſſaire: toutes ces choſes parlérent ſi puiſſamment en ſa faveur, qu'on lui donna d'abord un Vaiſſeau à commander. Ce n'eſt pas que Contarini,

rini, Ambaſſadeur à Rome, ne remontrât par ſes Lettres, que cet Homme venant d'auprès du Vice-Roi, il faloit toûjours s'en défier ; mais, la Crainte, qui avoit produit dans l'Eſprit des Vénitiens la Crédulité qui la ſuit toûjours, l'emporta ſur ce prudent Avis. Peu de tems après, la Flotte étant ſortie en Mer, le Capitaine, qui ſavoit de quelle importance il étoit qu'il ſe ſignalât, fit des Priſes ſi conſidérables ſur les Uſcoques dans quelques Commiſſions qu'il ſe fit donner de les pourſuivre, qu'au retour de cette Courſe on ajouta onze Navires à celui qu'il avoit déjà.

Il rendit compte de ces heureux Succès au Duc d'Oſſonne, & finit ſa Dépêche par ces Mots : *Si ces Pantalons croient toûjours auſſi de léger qu'ils ont fait juſqu'ici, jôſe aſſûrer Votre Excellence, Monſeigneur, que je ne perdrai pas mon tems en ce Païs.* Il écrivit en même tems à tous ſes Camarades, qu'il avoit laiſſés à Naples, pour les attirer au Service de la République. Il ne lui fut pas difficile de les débaucher. Depuis ſa Fuite, le Vice-Roi, feignant de les avoir pour ſuſpects, les traittoit

traittoit auſſi mal qu'il les avoit bien traittés auparavant. Il faiſoit de grandes Plaintes de la Protection que la République avoit accordée au Capitaine. Pour s'en vanger, il retira près de lui les Uſcoques que les Armes Vénitiennes avoient chaſſés de leurs Aziles. Sous ſa Protection, ils recommencérent à faire des Courſes: ils prirent un grand Vaiſſeau qui venoit de Corfou à Veniſe, & ils en vendirent publiquement le Butin ſous ſon Etendart. Il viola la Franchiſe des Ports, fit des Repréſailles conſidérables pour des Sujets légers, s'obſtina contre les Ordres qui lui vinrent d'Eſpagne de relacher ce qu'il avoit ſaiſi, & publia un Manifeſte pour rendre raiſon de ſa Deſobéiſſance. Il envoya une grande Flotte croiſer l'Adriatique, & fit entrer en Triomphe dans Naples les Priſes qu'elle fit ſur les Vénitiens. Enfin, il ruina leur Commerce, aux dépens des Napolitains même, qui y étoient intéreſſés; & les Fermiers des Revenus du Royaume s'en étant voulu plaindre, il les menaça de les faire pendre. Comme il n'y avoit pas Guerre déclarée en-

tre l'Eſpagne & la République, les Vénitiens ne pouvoient ſortir de l'Etonnement où une Conduitte ſi irréguliere les jettoit. Preſque tous ne l'imputoient qu'à la ſeule Extravagance du Duc d'Oſſonne; mais les plus ſages, qui ſavoient qu'il n'y à rien de ſi grand uſage que ces ſortes de Fous, quand on les ſçait mettre en œuvre, crurent que les Eſpagnols ſe ſervoient des Caprices du Duc, pour faire toutes les Démarches qu'ils ne vouloient, ni avoüer, ni ſoutenir. Ses Diſcours familiers n'étoient que de ſurprendre les Ports d'Iſtrie apartenans à la République, de ſaccager ſes Iles, & même de faire s'il ſe pouvoit quelque Deſcente à Veniſe. Il en étudioit le Plan avec ſes Courtiſans. Il faiſoit faire des Cartes éxactes des environs, fabriquer des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens propres à toute ſorte de Canaux; eſſayer combien chaque profondeur d'Eau pouvoit ſoutenir de poids ſur différentes largeurs: & il inventoit tous les jours de nouvelles Machines, pour diminuer ce poids, & faciliter le mouvement. Le Réſident Vénitien, qui étoit

étoit à Naples, en donnoit éxactement avis, au grand Deſeſpoir du Marquis de Bedemar, qui commença à ſe repentir de s'eſtre lié d'intérêt avec un Homme ſi étourdi. Mais, le Succès trompa ſes Craintes. Le Vice-Roi faiſoit toutes ces choſes ſi hautement, que les Vénitiens ne firent qu'en rire. Les plus ſages même ne purent croire qu'il y eut rien de ſolide caché ſous des Démonſtrations ſi manifeſtes. Le Duc continua ſes Préparatifs tant qu'il voulut, ſans qu'on en prît le moindre Ombrage; & ſon Indiſcrétion, qui devoit ruiner l'Entrepriſe, l'avança plus que toute la Circonſpection du Marquis de Bedemar. Néanmoins, ce Marquis jugea qu'il faloit en hâter l'Exécution; ſoit, pour ne pas donner aux Vénitiens le loiſir de faire des Réfléxions, ſoit à cauſe du Danger où ſa Perſonne étoit expoſée tous les jours. La Flotte Vénitienne ayant une fois préſenté la Bataille à celle d'Eſpagne qui la refuſa, & ſaccagé les Côtes de la Pouille, la Canaille de Veniſe en conçut une Joie ſi inſolente, que l'Ambaſſadeur & toute ſa Maiſon auroit été infailliblement maſ-

ſacrée, ſi on n'y eut envoyé des Gardes.

Il reçut ce même jour des Nouvelles du Camp devant Gradiſque, qui le conſolérent de cet Accident. Renault lui mandoit, qu'il avoit trouvé les Eſprits ſi heureuſement diſpoſez, que ſa Négociation avoit été conclue en peu de tems. L'Ambaſſadeur lui ordonna de paſſer à Milan, avant que de revenir, & D. Pedre le reçut avec toutes les Careſſes dont les Grands ont coutume d'aveugler les Eſprits de ceux qui ſe perdent pour leur Service. Ils convinrent enſemble, qu'il faloit avoir quelque Ville dans l'Etat de Terre-ferme des Vénitiens, dont on pût s'emparer en même tems que de Veniſe: que cette Ville brideroit les autres, ſerviroit comme de Place d'Armes à l'Armée Eſpagnole qui les attaqueroit, & de Barriere à celle de Veniſe, ſi elle ſe mettoit en devoir de les ſecourir. Renault paſſa par les principales, & s'arrêta quelque tems à Creme, pour y former une Faction, à la faveur d'un Lieutenant François nommé Jean Berard, d'un Capitaine Italien, & d'un Alfier Provençal que D. Pedre y avoit déjà

déjà gagné. Ces trois Hommes offrirent de cacher cinq cens Eſpagnols dans la Ville ſans donner aucun ſoupçon au Commandant Vénitien, & de s'en emparer huit jours après. Par l'éxamen que Renault fit de la choſe ſur le lieu, il jugea qu'elle étoit preſque infaillible avec ce nombre de Gens. Il ne faloit que couper la gorge à une miſérable Garniſon, qu'on avoit tirée des Milices du Païs, parce que toutes les Troupes réglées de la République étoient dans les Places du Frioul, ou dans les Armées.

Le Duc d'Oſſonne avoit auſſi fait convenir le Marquis de Bedemar, qu'il étoit néceſſaire d'avoir quelque Place des Vénitiens ſur le Golphe, pour donner la main aux Uſcoques & à l'Archiduc, & pour ſervir de Retraitte à la Flotte d'Eſpagne, ſi par quelque Accident elle étoit obligée de chercher un Azile dans cette Mer, quand elle y ſeroit engagée. Ils choiſirent à cette fin Maran, Place forte dans une Ile confinante à l'Iſtrie, & qui a un Port capable de recevoir une grande Flotte. Un Italien nommé Mazza, qui en étoit Sergent Major depuis quarante ans, y

avoit preſque autant d'Autorité que le Gouverneur. Moyennant une Somme conſidérable & l'aſſûrance du Commandement, cet Homme promit à un Emiſſaire du Duc d'Oſſonne de tuer ce Gouverneur au prémier ordre, & de ſe rendre enſuite Maître de la Place pour la tenir au nom des Eſpagnols. Il lui étoit preſque auſſi aiſé d'éxécuter cette Promeſſe que de la faire. Le Gouverneur, qui étoit le Provéditeur Lorenzo Thiepolo, vivoit avec lui dans une grande Familiarité; &, parce que la Charge de Provéditeur lui donnoit beaucoup d'Occupation ſur cette Frontiere en tems de Guerre, il ſe repoſoit entiérement ſur le Sergent Major de ce qui regardoit le dedans de la Place, comme ſur le plus ancien & le plus capable Officier de la Garniſon. Les Affaires étant dans cet état, l'Ambaſſadeur crut devoir mettre la derniere main à ſon Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'en attendant encor, il ne pût ajouter beaucoup de choſes aux meſures qu'il avoit priſes; mais, il ſavoit que la Longueur eſt mortelle aux Deſſeins de cette nature. Il eſt impoſſible que tous les différens Moyens

Moyens qui peuvent contribuer au bon Succès ſe trouvent dans le même tems en état de ſervir : les prémiers changent de face, pendant que les autres ſe préparent ; &, quand on eſt une fois aſſez heureux pour en pouvoir joindre enſemble un nombre ſuffiſant, c'eſt une Faute capitale, de laiſſer paſſer le point fatal d'une Conjoncture ſi précieuſe.

Il étoit d'une importance extrême pour l'Honneur de la Couronne d'Eſpagne, que ſon Ambaſſadeur ne pût être convaincu d'avoir eu part à l'Entrepriſe, ſi elle manquoit. Dans cette vue, il réſolut de ne ſe découvrir à aucun autre des Conjurez, qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux Hommes même ne ſe connoiſſoient pas : ils ne venoient point chez lui, qu'il ne les mandât ; & il avoit toûjours obſervé de leur donner des tems différens, afin qu'ils ne puſſent s'y rencontrer. S'ils avoient à être découverts, il ſeroit beaucoup plus avantageux pour lui, qu'ils n'euſſent eu aucune Liaiſon enſemble. Dans cette crainte, il auroit bien voulu continuer de les faire agir chacun de leur côté ſans ſe connoître l'un l'autre, comme il

avoit fait juſqu'alors; mais, après y avoir ſongé mûrement, il jugea que c'étoit une choſe impoſſible: &, deſeſpérant en ſon ame du Succès de ſon Deſſein, s'il n'établiſſoit entre eux une Union parfaite, il réſolut de franchir ce pas, quelque facheux qu'il le trouvât. Quoi que tous deux euſſent du Courage & de la Conduitte, Renault ſe piquoit principalement de diſpoſer ſi bien les choſes que l'Exécution en fût aiſée & le Succès infaillible. Le Capitaine, au contraire, qui n'étoit pas à beaucoup près ſi avancé en âge, ſe piquoit ſur tout d'être Homme de grande Exécution, & capable d'une Réſolution extraordinaire. Le Marquis lui expoſa les diverſes Négociations que Renault avoit faites, ſon Savoir qui pouvoit fournir des Expédiens pour toutes Rencontres, ſon Eloquence & ſon Adreſſe à gagner de nouveaux Partiſans, ſon Talent pour écrire ſi néceſſaire dans une Occaſion où il faloit être inſtruit continuellement de l'état des Flottes, des Provinces, & des Armées: Qu'il avoit penſé qu'un Homme de cette ſorte ſeroit d'un grand ſoulagement au Capi-

pitaine : Que c'étoit un Vieillard de grande Expérience, qui ne manquoit, ni de Cœur, ni de Fermeté; mais que ſon âge & ſa profeſſion d'Homme de Cabinet plutôt que d'Homme de Guerre le rendoit incapable de partager avec le Capitaine la Gloire de l'Exécution. Pour Renault, il lui dit ſeulement que le Capitaine étoit l'Homme du Duc d'Oſſonne, & que ce Duc devant avoir la meilleure part dans leur Deſſein, il n'y avoit pas apparence de rien cacher à ſon Confident : Qu'il le conjuroit de condeſcendre aux Manieres du Corſaire, autant qu'il ſeroit beſoin pour leur But, & de lui témoigner toute la Déférence qui pouvoit gagner l'Eſprit d'un Homme de main, fier & préſomptueux au dernier point. Le Marquis de Bedemar ayant travaillé de cette ſorte pour diſpoſer ces deux Hommes à vivre bien enſemble, ſon Etonnement fut extrême, la prémiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui, quand il les vit s'embraſſer avec beaucoup de Tendreſſe auſſitôt qu'ils eurent jetté les yeux l'un ſur l'autre. Il n'eſt point d'Eſprit ſi fort, qui

ne faſſe d'abord un Jugement déraiſonnable des choſes qui le ſurprennent extrémement. La prémiere Penſée de l'Ambaſſadeur fut qu'il étoit trahi. Comme il étoit prévenu que ces deux Hommes ne ſe connoiſſoient point, il ne pouvoit comprendre pourquoi ils lui avoient caché qu'ils ſe connuſſent. Ce Miſtere fut bien-tôt éclairci. Il ſçut qu'ils s'étoient vûs chez une fameuſe Grecque, Femme d'un Mérite extraordinaire pour une Courtiſanne. Il n'en faloit point d'autre preuve que cette Avanture, où elle avoit gardé ſi religieuſement le Secret qu'ils l'avoient priée de faire de leur Nom. Cette éxactitude leur parut d'autant plus admirable, qu'elle n'ignoroit pas qu'ils avoient conçu beaucoup d'Eſtime l'un pour l'autre. L'Ambaſſadeur, pleinement revenu de ſa Surpriſe, fut ravi de trouver toute faite une Union qu'il ſouhaittoit ſi fort. Ils avoüérent dans la ſuite de la Converſation, qu'ils avoient fait deſſein chacun en leur particulier de s'engager l'un l'autre dans l'Entrepriſe. Comme ils étoient tout pleins de leur Projet dans les Entretiens

qu'ils

qu'ils avoient eus enſemble chez cette Grecque, ils étoient tombez quelquefois ſur les matieres de cette nature, en parlant des Affaires du Tems, de l'Etat, & de la Guerre. C'avoit été ſans ſe découvrir, & plus encor ſans avoir deſſein de le faire: cependant, ils reconnurent de bonne foi en préſence de l'Ambaſſadeur, que la chaleur du Raiſonnement les avoit quelquefois portez un peu loin, & qu'ils avoient trop donné à connoître leurs Sentimens. L'Ambaſſadeur les convia à profiter de cette Réfléxion, pour être plus circonſpects à l'avenir, & à reconnoître par cette Expérience, que pour tenir une grande Affaire véritablement ſecrette, ce n'eſt pas aſſez de ne rien dire ni faire qui aye du raport avec elle; qu'il ne faut pas ſeulement ſe ſouvenir qu'on la ſçait.

Enſuite Renault expoſa, que depuis les Bruits de Paix, qui s'étoient renouvellez ſur la fin du mois de Juin, les Officiers Vénitiens avoient fort maltraitté les Troupes Etrangeres; & que n'étant plus retenues par l'Autorité du Comte de Naſſau, qui étoit mort environ

viron ce même tems, elles avoient mal ſervi devant Gradiſque: Que le Général de la République, craignant qu'elles ne fiſſent pis, les avoit ſéparées en divers Poſtes les plus éloignés l'un de l'autre qu'il avoit pu choiſir: Que cette Précaution ayant rendu publique la Défiance où on étoit de leur Fidélité, elles s'étoient mutinées, & qu'ayant refuſé avec inſolence d'éxécuter quelques Ordres du Sénat, ce Général avoit cru qu'il étoit de ſon devoir de faire mourir les principaux Séditieux: Qu'il avoit confiné les Chefs à Padoue, & diſtribué le reſte en diverſes Places de Lombardie, juſqu'à ce qu'on les pût payer, & que l'éxécution des Traités permît de les licentier. Renault ajouta, que le Lieutenant du Comte de Naſſau, qui étoit l'un des principaux avec qui il avoit négocié, avoit été relégué à Breſſe; qu'il y avoit fait une trame, à la faveur de laquelle il étoit prêt de mettre cette Ville entre les mains de D. Pedre; & qu'il étoit néceſſaire de ſe réſoudre avant toutes choſes ſur ce Deſſein particulier, parce que ce Lieutenant preſſoit par ſes Lettres

tres pour avoir une Réponſe déciſive. L'Ambaſſadeur répondit, qu'il ne faloit rien remuer de ce côté, qu'on ne fût Maître de Veniſe; qu'alors même, on n'auroit beſoin que d'une ſeule Place en Lombardie; qu'on étoit aſſûré de Creme, & que cette nouvelle Entrepriſe ne feroit que diviſer leurs Forces; qu'on entretint pourtant dans leur bonne diſpoſition ceux qui étoient gagnés; mais, qu'on différât toûjours l'Exécution ſous divers Prétextes; & que plûtôt que de s'expoſer à faire le moindre éclat, on abandonnât entiérement cette Penſée. Renault reprit, qu'outre ce Lieutenant, il avoit négocié avec trois Gentil-hommes François, nommez Durand Sergent-Major du Régiment de Lieveſtein, de Brainvile, & de Bribe; avec un Savoyard, nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autre-fois à l'Eſcalade de Geneve; un Hollandois, nommé Theodore; Robert Revellido, Ingénieur Italien; & deux autres Italiens, qui avoient eu autre-fois de l'Emploi dans l'Arſenal, nommez Loüis de Villa-mezzana Capitaine de Chevaux-légers, & Guillaume Retroſi Lieutenant

du

du Capitaine Honorat dans Palme : Qu'il avoit jugé néceſſaire de s'ouvrir entiérement à ces neuf Perſonnes ; mais, que de la maniere qu'il les avoit choiſies, il répondoit ſur ſa tête de leur Fidélité : Que pendant ſon ſéjour au Camp, ils avoient déjà gagné plus de deux cens Officiers : Que pour ces Officiers, il leur avoit ſeulement fait entendre, comme l'Ambaſſadeur l'avoit ordonné, qu'il s'agiſſoit d'aller à Veniſe délivrer ſon Excellence des mains de la Populace de cette Ville, quand il en ſeroit tems : Que depuis ſon Retour, ayant écrit qu'on lui fît ſçavoir au juſte le nombre d'Hommes ſur lequel il pouvoit faire fond, & qu'on n'avançât rien que de parfaitement ſûr, on lui mandoit, qu'il pouvoit compter ſur deux mille Hommes des Troupes de Lieveſtein pour le moins, & ſur deux mille trois cens de celles de Naſſau ; & que tous les Officiers étoient prêts de ſe venir mettre entre ſes mains pour aſſûrance de cette Parole : Que dès le commencement de cette Négociation, ils avoient flatté leurs Soldats de l'eſpérance de quelque Expédition,

où

où on les conduiroit quand ils ſeroient congédiés par la République, & où ils ſe récompenſeroient libéralement de la Miſere qu'ils avoient ſoufferte: Qu'il ne falloit pas apréhender que la Singularité de l'Entrepriſe les rebutât, quand il faudroit la déclarer: Qu'ils étoient aigris à un tel point contre le Sénat, à cauſe du Traittement ignominieux qu'on leur avoit fait, que quand il n'y auroit que cette raiſon, il répondroit qu'il n'eſt rien dont ils ne ſoient capables pour ſe vanger: Que néanmoins, pour plus grande ſûreté, on ne leur déclareroit le Secret ſi on ne vouloit, que lors que les choſes ſeroient ſi bien diſpoſées & ſi avancées, qu'ils ne pourroient preſque douter du Succès: & Que dans la Réſolution où on étoit de leur donner Veniſe au Pillage, il n'y en auroit pas un qui hézitât de s'énrichir par une Voie ſi ſûre & ſi promte, & de paſſer dans l'Opulence le reſte de ſes jours.

Dès la prémiere Penſée que le Marquis de Bedemar avoit eue de ſon Entrepriſe, il avoit réſolu de ne s'y point engager, qu'il n'eut beaucoup plus de

Moyens

Moyens qu'il n'en faloit pour la faire réüſſir; & que ces Moyens ne fuſſent tellement indépendans & dégagés l'un de l'autre, que quand même il y en auroit quelqu'un qui viendroit à manquer, les autres n'en demeuraſſent pas moins en état de ſervir. Dans cette vue, il n'avoit pas laiſſé de prendre des meſures avec le Duc d'Oſſonne, pour avoir des Troupes, quoi qu'il comptât ſûrement ſur ce que D. Pedre lui avoit promis, & ſur ce que Renault avoit traitté avec les Chefs Hollandois. Il avoit négocié de chacun de ces trois côtez, avec les mêmes ſûretez, que s'il n'avoit eu aucune aſſûrance des deux autres, & que s'il en eut eu beſoin pour trois Entrepriſes différentes. Il étoit tems de ſavoir préciſément dans dans quel tems le Duc d'Oſſonne pouvoit faire venir à Veniſe les Gens qu'on lui demandoit. Mais, parce que ce n'étoit pas un Eſprit aſſez ſûr dans ſes Vues, pour ſe repoſer aveuglément ſur ſa ſeule parole d'une choſe ſi importante, & ſi difficile, il faloit lui envoyer quelqu'un qui fût capable de juger ſur le lieu, s'il étoit en état de tenir ce qu'il

qu'il promettroit. Le Capitaine ne pouvoit s'abſenter de Veniſe ſans être remarqué : Renault y étoit indiſpenſablement néceſſaire ; & ils jettérent les yeux pour faire ce Voyage ſur de Bribe, l'un des Gentil-hommes François avec qui Renault avoit négocié au Frioul. Mais ce Cavalier, ayant reçu une Commiſſion de la République pour lever des Soldats pendant qu'il ſe diſpoſoit à partir, on trouva plus à propos qu'il fit la levée ; & un Franc-Comtois, nommé Laurens Nolot, Camarade du Capitaine, partit à ſa place le prémier jour de l'année mille ſix cens dix-huit.

Le Marquis de Bedemar crut qu'il étoit auſſi tems de s'ouvrir avec le Conſeil d'Eſpagne. Pour aller au devant de tous les Eclairciſſemens, qu'on pouvoit lui demander il y envoya ſon Projet, le plus étendu & le mieux circonſtancié qu'il le ſçut faire. Et, parce qu'il connoiſſoit la Lenteur des Délibérations de cette Cour, il proteſta par une Depêche particuliere au Duc de Lerme, qu'il vouloit une Réponſe prompte & déciſive : que le Danger où il étoit lui donnoit droit de s'exprimer de

de cette maniere abſolue; & que ſi on retenoit ſon Courrier plus de huit jours, il interpréteroit ce Retardement pour un Ordre de tout abandonner. Il eut Réponſe dans le temps qu'il l'avoit demandée, mais elle ne fut pas tout-à-fait ſi déciſive qu'il vouloit. On lui mandoit, que s'il y avoit du Deſavantage à différer, il paſſât outre; mais, que s'il ſe pouvoit on ſouhaittoit paſſionnément d'avoir auparavant une Deſcription ample & fidele de l'Etat de la République. L'Ambaſſadeur, qui étoit préparé ſur cette Matiere, ne fut pas long-tems à dreſſer une Relation ſi belle, que les Eſpagnols l'ont appellée le Chef d'Oeuvre de leur Politique. On n'y voit point pour quel Deſſein elle a été faite: cependant, ceux qui le ſavent n'y trouvent pas un Mot qui ne ſe raporte à ce Deſſein. Elle commence par une Plainte élégante de la Difficulté de cet Ouvrage, à cauſe du Secret impénétrable du Gouvernement qu'il doit repréſenter. Il loue enſuite ce Gouvernement; mais, l'Eloge qu'il en fait tombe plûtôt ſur le prémier Age de la République, que ſur ſon Etat pré-

préſent. De ces Loüanges, il entre dans un Lieu-commun également triſte & éloquent de la déplorable Condition des Choſes humaines, en ce que les plus excellentes ſont les plus ſujettes à Corruption: Qu'ainſi, les plus ſages Loix de cet Etat, par l'Abus qu'on en a fait, ont été les prémieres Cauſes de ſa Difformité préſente: Que celle des Loix qui exclut entiérement le Peuple de la Connoiſſance des Affaires, à donné occaſion à la Tirannie des Nobles; & que celle, qui ſoumet la Puiſſance Eccléſiaſtique à la Cenſure du Souverain Magiſtrat à ſervi de fondement à la Licence du Peuple de Veniſe contre la Cour de Rome depuis la Querelle de la République avec cette Cour. Il éxagere cette Licence par les Impiétez qu'on diſoit que les Hollandois avoient commiſes dans le Frioul avec impunité. Il s'écrie particuliérement ſur ce qu'on avoit fait enterrer un grand Seigneur de leur Païs, nomme Renaud de Brederode, dans l'Egliſe des Servites de Veniſe, quoi qu'il fût Calviniſte; & il taxe gravement Frà

Paolo dans cet Article ſans le nommer, parce que c'étoit lui qui avoit inſpiré cette Hardieſſe au Sénat. Il admire comment les Peuples, n'étant plus retenus dans l'Obéïſſance du Prince par la Religion violée en tant de manieres à leurs yeux, peuvent ſouffrir les Véxations effroyables qu'on leur fait. Il repréſente ces Véxations en détail, & n'éxagere rien en les faiſant paroitre inſuportables. Il montre enſuite, que l'Honneur & le Sang du Peule n'y ſont pas moins à la diſcrétion des Grands, que ſes Biens; & que le Génie de la Nation étant porté comme il eſt à l'Avarice, à la Vengeance, & à l'Amour, ce n'eſt pas merveille, ſi ceux qui obéïſſent dans un Gouvernement de cette Nature ſont oprimez par ceux qui commandent. Enfin, il éxamine l'Etat du Sénat, des Provinces, & des Armées. Dans le Sénat, il remarque la Diviſion. Il ne feint point de dire, qu'il connoit beaucoup de Nobles mécontens. Il dépeint la Déſolation des Provinces par la Guerre que les Uſcoques ont faite dans les unes, & par l'Epuiſement où les autres ſe ſont mis, pour

pour les ſecourir. Qu'il n'y a pas trois Officiers payés dans chaque Garniſon de Lombardie, & que la République n'y conſerve ſon Autorité, que faute de quelqu'un qui entreprenne de l'uſurper. Quant aux Armées, il fait un Récit fidelle des Soulévemens arrivez dans celle de Terre, & de la Diſperſion qu'on avoit faite des Mutins, en ſi grand nombre, qu'on pouvoit regarder ce qui reſtoit comme un Ramas ſans choix de miſérables Milices, qui n'avoient ni Courage, ni Expérience, ni Diſcipline. Que pour celle de Mer, elle étoit devenue depuis quelque tems l'Azile de tout ce qu'il y avoit de plus infames Corſaires ſur la Méditerranée; Gens indignes du Nom de Soldat, & du Service deſquels la République ne pouvoit faire état, que tant qu'ils ne ſeroient pas aſſez puiſſans pour tourner ſes propres Armes contre elle. Après avoir décrit ces choſes avec une beauté de Langage & une force d'Expreſſion merveilleuſe, il éxamine quel Jugement on en doit tirer pour l'Etat avenir de cette République, ſa Fortune, & ſa Durée; & il fait voir, par les Con-

ſéquences qui ſuivent des Faits qu'il a établis, qu'elle eſt dans ſa Décrépitude, & que ſes Maladies ſont de telle nature, qu'elle ne ſauroit faire de Criſe, ni corriger ſa Conſtitution préſente, qu'en changeant entiérement de Forme.

Sur cette Relation, le Conſeil d'Eſpagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir, ſans lui donner aucun ordre. Mais Nolot, qui ne revenoit point, arrêtoit tout; & l'Ambaſſadeur ne pouvoit ſe conſoler de la Faute qu'il avoit faite, en s'éxpoſant dans une Affaire de cette nature au Caprice du Duc d'Oſſonne, qu'il devoit connoître depuis long tems. Le Retardement étoit mortel dans la Conjoncture des choſes. Après que les Eſpagnols eurent pris Verſel, Gradiſque ſe trouva extrémement preſſée par les Vénitiens, & le Conſeil d'Eſpagne n'eut point d'autre moyen pour la ſauver, que de renouveller les Propoſitions de Paix. Il fut dreſſé de concert un Ecrit à Madrid qui en contenoit les principaux Articles; mais, les Deſordres continuels du Duc d'Oſſonne obligérent les Vénitiens à révoquer le Pouvoir de leur Ambaſſadeur,

deur, pour tranſporter la Négociation en France, où la Mort du Maréchal d'Ancre faiſoit eſpérer plus de faveur. La Paix fut conclue à Paris le ſixieme Septembre; & le Gouverneur de Milan s'aboucha quelque tems après à Pavie, avec le Comte de Bethune, pour en régler l'éxécution à l'égard du Duc de Savoie: mais en même tems ce Gouverneur continuoit d'inquiéter les Vénitiens, & prit même quelques petites Places ſur eux en Lombardie. Ils s'en plaignirent par tout, & ſe préparérent à la Guerre plus que jamais, juſqu'à ce que le Marquis de Bedemar fit les Complimens de la Paix en plein Sénat, & promit l'éxécution des choſes accordées. Il ne le fit pas tant parce qu'il en avoit ordre d'Eſpagne, que parce qu'il vouloit effacer les mauvaiſes impreſſions que le Sénat avoit conçu de lui par les choſes paſſées. Dans cette vue, il s'aquitta de ce Devoir avec toute les démonſtrations imaginables de Joie & d'Amitié; & les Vénitiens, qui ſouhaittoient trop ce qu'il leur promit, ſe laiſſérent ébloüir par ſes paroles, juſqu'à convenir avec lui d'une

Suſpenſion d'Armes. Cette Suſpenſion fut un Coup de Partie pour les Eſpagnols, & le Chef d'Oeuvre de leur Ambaſſadeur. Gradiſque étoit preſſée à un tel point, qu'elle ne pouvoit pas tenir encor quinze jours. Cependant, les Hoſtilitez ne devoient ceſſer qu'au bout de deux mois, parce qu'on avoit jugé ce tems néceſſaire pour fournir de part & d'autre toutes les Ratifications, & pour diſpoſer les choſes à l'éxécution des Traités. Il faloit empêcher que cette Place ne ſe rendît en attendant ce terme: la Suſpenſion la mettoit hors de Danger; & les Eſpagnols, n'ayant plus cette raiſon de preſſer l'éxécution des Traités, demeuroient en pleine liberté de la tirer en longueur autant qu'il ſeroit néceſſaire pour leurs Deſſeins. En effet, le Duc d'Oſſonne, forcé par les Ordres de Madrid, & par les inſtances du Pape, offrit bien quelque tems après de rendre les Bâtimens qu'il avoit pris; mais, pour les Marchandiſes, il ne ſavoit ce qu'elles étoient devenues. Cependant, on les vendoit dans Naples, même aux yeux du Réſident de Veniſe, & il envoyoit

yoit de nouveau une puiſſante Flotte croiſer l'Adriatique. Le Sénat, ayant voulu s'en plaindre au Marquis de Bedemar, ce Marquis s'en plaignit lui même beaucoup plus fortement. Il déclara qu'il n'entendoit point répondre des Actions du Duc d'Oſſonne, & que le Roi leur Maître même n'en répondroit pas: Que parmi tant de Faveurs & de bons Traitemens qu'il avoit reçus à Veniſe pendant tout le tems de ſon Ambaſſade, le ſeul Déplaiſir qu'il eût eu étoit d'avoir ſçu qu'on imputoit à ſes Conſeils la Conduite de ce Vice-Roi: Qu'il n'y avoit jamais eu aucune part: Que pour peu qu'on connût le Duc d'Oſſonne, on croiroit aiſément, qu'il n'avoit autre Guide que ſon Caprice; & Que pour lui, on pouvoit juger de ſa Diſpoſition, par le Procédé paiſible du Gouverneur de Milan dont il faiſoit gloire d'être l'Auteur. Il étoit vrai que ce Gouverneur obſervoit éxactement la Suſpenſion; mais, il demeuroit toûjours armé: &, afin qu'on le trouvât moins étrange, il jugea à propos de ſe brouiller de nouveau avec le Duc de Savoie. Sous prétexte que

les Troupes congédiées par ce Prince s'étoient arrêtées dans le Païs de Vaux, en attendant l'entiere Exécution des Traités, D. Pedre refuſa au Comte de Bethune de deſarmer, comme il l'avoit promis à Pavie; & il obligea le Duc de Mantoue à refuſer auſſi ce qui dépendoit de lui. Le Comte de Bethune proteſta contre eux par un Ecrit public, en ſe retirant ſur leur Refus; & on répondit à cette Proteſtation de la maniere la plus plauſible que le Marquis de Bedemar ſçut inventer.

On jugera aiſément par ces choſes, qu'il étoit important de hâter l'Exécution, puiſqu'il étoit ſi difficile d'entretenir les Affaires dans l'etat où il faloit qu'elles fuſſent pour réüſſir. Cependant, le Duc d'Oſſonne n'expédioit point Nolot; & l'Ambaſſadeur, qui étoit au Deſeſpoir, ayant mandé à cet Homme qu'il en découvrit le ſujet à quelque prix que ce fût, on ſçut enfin ce que c'etoit. Quelque tems après que le Capitaine fut reçu au Service de la République, le Duc, qui vouloit être inſtruit par diverſes voies de l'Etat de Veniſe, envoya après lui un Italien nommé

nommé Alexandre Spinoſa, pour y épier toutes choſes. Cet Homme, qui n'étoit point connu y eut bien-tôt de l'Emploi, comme tous les Avanturiers qui en venoient demander. Il croyoit bien que le Duc tramoit quelque Entrepriſe importante; mais, il ne ſe défioit pas que le Corſaire fût le Conducteur de cette Trame : il ſe doutoit pourtant que ce Corſaire n'étoit pas ſi mal avec le Duc, que tout le monde penſoit. Quand Spinoſa étoit venu à Veniſe, il avoit offert au Vice-Roi de poignarder le Capitaine; & le Vice-Roi avoit refuſé cette Propoſition, ſous prétexte du Danger qu'il y auroit à l'éxécuter. Spinoſa, qui avoit de l'Eſprit, & qui le connoiſſoit, jugea que s'il n'y avoit pas quelque raiſon plus forte de ce Refus, il n'héſiteroit pas à ſe vanger, de peur de faire périr un Homme. Le Duc le chargea pourtant d'obſerver les Actions du Corſaire, ſoit pour empêcher Spinoſa de ſoupçonner quelque choſe de la vérité, ou ſeulement que ce Vice-Roi fût de ces Gens qui ne ſe fient entiérement à perſonne; & qu'il fût bien aiſe de

voir, ſi ce que Spinoſa écriroit du Capitaine s'accorderoit avec ce que le Capitaine en écriroit lui même. Pour s'acquitter mieux de ſa Commiſſion, Spinoſa s'accoſta de quelques François, qu'il avoit connus à Naples, & qui fréquentoient fort le Capitaine à Veniſe. Ces Gens, qui étoient des Conjurez, rendirent un compte éxact au Capitaine des Perquiſitions que Spinoſa faiſoit de ſa Conduitte, & ils découvrirent même que cet Eſpion eſſayoit de tramer quelque choſe de ſon côté, & de gagner des Gens de main au Service du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine fut fort indigné que ce Duc n'eût pas une Confiance entiere en lui; mais, il n'en fut pas ſurpris: il conſidéra ſeulement, que ſi Spinoſa continuoit à cabaler ſans qu'ils s'entendiſſent enſemble, il affoibliroit leur Parti en le diviſant, & qu'il n'y avoit pas apparence de s'aller ouvrir à un Homme qui avoit ordre de l'épier. Le Marquis de Bedemar, & Renault, jugérent auſſi, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour remédier à cet Inconvénient; &, après avoir ſongé mûrement enſemble aux Moyens de le faire;

re, ils trouvérent qu'il n'y avoit aucune ſûreté pour eux, à moins que de perdre Spinoſa. Il étoit Homme à vendre chérement ſa Vie, ſi on entreprenoit de l'aſſaſſiner: le métier qu'il faiſoit l'obligeoit à ſe tenir toûjours ſur ſes gardes; & le Capitaine fut enfin réduit à le déférer au Conſeil des Dix comme un Eſpion du Duc d'Oſſonne, après avoir tenté inutilement toutes les autres Voies pour le faire périr. Les François, avec qui il avoit eu commerce, dépoſérent ſi judicieuſement, & circonſtanciérent ſi bien les choſes, qu'il fut pris & étranglé en ſecret le même jour. Tout ce qu'il put avancer contre le Corſaire ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit des Juges, parce que c'étoit contre ſon Accuſateur; & il ne put rien prouver de ce qu'il avançoit. Cette Affaire augmenta beaucoup la Confiance que l'on avoit à Veniſe pour le Capitaine; mais, elle ne laiſſa pas d'affliger extrémement le Marquis de Bedemar, parce que c'étoit un Avertiſſement conſidérable aux Vénitiens d'obſerver la Conduite des Etrangers qui étoient à leur Service. Le Duc

d'Oſſonne venoit d'aprendre la Mort de Spinoſa, quand Nolot arriva à Naples. Il n'héſita point à en deviner l'Auteur. Le Déplaiſir qu'il en eut lui fit trouver mauvais que le Marquis de Bedemar ne lui en mandât rien ; & les divers Soupçons que cet Accident fit naître dans ſon Eſprit le mirent dans un état à ne ſavoir à quoi ſe réſoudre. Cependant, les Troupes de Lieveſtein s'étant mutinées de nouveau furent amenées au Lazaret, à deux mille de Veniſe, par ordre du Sénat, au commencement du mois de Février. Le Marquis de Bedemar, qui craignoit qu'elles ne s'accommodaſſent avec la République pour leur Payement, & qu'enſuite elles ne fuſſent obligées de partir, fit en ſorte, par le moyen des Chefs, qu'elles ne ſe contentérent pas de la Somme qu'on leur offrit d'abord. Pour profiter du voiſinage de ces Troupes ſi favorable au Deſſein des Conjurez, ils chargérent Nolot par un Courrier exprès de repréſenter au Vice-Roi, que pendant tout ce mois ils auroient près de cinq mille Hommes tout prêts à leur dévotion. Nolot n'oublia rien de ſon

De-

Devoir; mais, le Vice-Roi, qui n'avoit pas encor achevé de digérer ſa Colere, l'amuſa ſi long-tems, qu'après ſix ſemaines d'attente, les Chefs craignant que leurs Soldats qui pâtiſſoient extrémement ne traittaſſent ſans eux, traittérent eux mêmes, du conſentement des Conjurez, qui ne crurent pas pouvoir l'empêcher. Dix jours après, Nolot arrive de Naples avec la Réſolution du Duc d'Oſſonne, telle qu'on la ſouhaitoit, mais adreſſée à Robert Brulard, l'un des Camarades du Capitaine. L'Ambaſſadeur, & ce Capitaine, qui ſongeoient tout de bon à ſortir d'affaire, ne daignérent pas ſeulement prendre garde à l'Affront que le Vice-Roi leur faiſoit par cette Adreſſe. Il mandoit qu'il étoit prêt d'envoyer quand on voudroit des Barques, des Brigantins, & autres petits Bâtimens propres aux Ports & aux Canaux de Veniſe, & en nombre ſuffiſant pour porter juſqu'à ſix mille Hommes s'il les faloit. Nolot avoit vû les Troupes, & les Barques, prêtes à partir; & le Capitaine fit ſonder les Ports, & les Canaux, par où il faloit qu'elles paſſaſſent pour venir

débarquer à la Place de Saint Marc. Comme il avoit beaucoup de Gens de Mer à ſa diſpoſition à cauſe de ſa Charge, leſquels n'étant point ſuſpects pouvoient aller & venir dans ces Ports & par ces Canaux tant qu'ils vouloient, il lui fut aiſé d'en faire prendre toutes les dimenſions, avec éxactitude. Il ne reſtoit plus qu'à empêcher le Départ des Troupes de Lieveſtein. On n'y épargna point l'Argent, & la rigueur de la Saiſon ſervit de Prétexte à leur Retardement. La meilleure partie reſta encore au Lazaret; & ce qui ſe trouva embarqué, à l'arrivée de Nolot, s'arrêta dans des lieux qui n'étoient guere plus éloignés.

Pour ſoulager Renault & le Capitaine dans les ſoins dont ils étoient chargés, & auſquels ils ne pouvoient ſuffire, ils crurent avoir beſoin de dix-huit Hommes pour le moins, qui fuſſent Gens d'Eſprit & de Cœur, & à qui ils ſe puſſent fier entiérement. Ils avoient compoſé ce nombre, des neuf avec qui Renault avoit négocié au Frioul, & des principaux de ceux que le Corſaire avoit fait venir de Naples après lui.

lui. C'étoient cinq Capitaines de Vaiſſeaux comme lui, Vincent Robert de Marſeille, Laurens Nolot, & Robert Brulard, deſquels il a déjà été parlé : ces deux derniers Franc-Comtois, auſſi bien qu'un autre Brulard nommé Laurens, avec un autre Provençal nommé Antoine Jaffier. Il y avoit encor deux Freres Lorrains Charles & Jean Boleau, & un Italien Jean Rizzardo, tous trois excellens Petardiers, & un François nommé L'Anglade, qui paſſoit pour le plus ſçavant Ouvrier de Feux d'Artifice qui eut jamais été. La Capacité de ce dernier étoit ſi connue, qu'il avoit obtenu d'abord de travailler de ſon Métier dans l'Arſenal. Par ce moyen, les Petardiers ſes Camarades, y eurent l'entrée libre, auſſi bien que les nommez Villa-Mezzana & Retroſi, qui étoient de ceux que Renault avoit gagnés & qui y avoient eu de l'Emploi autre-fois. Ces ſix Perſonnes en tirérent enſemble un Plan ſi éxact, que ceux qui n'y avoient jamais été pouvoient délibérer deſſus auſſi ſûrement que ceux qui l'avoient fait. Ils furent beaucoup aidés dans ce travail par deux Officiers de l'Ar-

l'Arſenal même, que le Capitaine y gagna. Ils lui parurent mécontens de leur Emploi, pourvus des qualitez propres à ſon Deſſein, capables d'y entrer s'ils y trouvoient leur intérêt, & de tenir fidellement ce qu'ils auroient promis. Le Succès répondit au Jugement qu'il en avoit fait. Il aſſaiſonna les Loüanges qu'il leur donnoit en toute occaſion avec un nombre ſi conſidérable des Piſtoles d'Eſpagne qu'il avoit à diſtribuer, qu'ils s'engagérent à faire aveuglément tout ce qu'il leur commanderoit. L'Anglade & eux logeoient dans l'Arſenal. Renault avoit pris avec lui, chez l'Ambaſſadeur de France, trois de ſes Amis, Bribe, Brainville, & Laurens Brulard. Les trois Petardiers demeuroient chez le Marquis de Bedemar, qui leur fourniſſoit la Poudre, les autres Materiaux, & les Inſtrumens néceſſaires pour travailler de leur Métier; mais, ſans avoir aucune communication avec eux. Ils avoient déjà fait plus de Petards & de Feux d'Artifice qu'il n'en faloit, & le Palais de l'Ambaſſadeur en étoit ſi plein, qu'il étoit impoſſible d'y loger autre qu'eux.

qu'eux. Le Capitaine demeuroit dans ſa Maiſon ordinaire, mais ſeul, afin de ne donner point de ſoupçon, en cas qu'il fût obſervé; & pour les autres, il les avoit logés chez la Courtiſanne où lui & Renault s'étoient connus. L'Eſtime & l'Amitié qui avoit ſuccédé à l'Amour qu'ils avoient eu pour cette Femme, mais beaucoup plus la Connoiſſance qu'ils avoient de ſon Avanture leur fit croire qu'ils ne pouvoient mieux choiſir. Elle étoit d'une Ile Grecque de l'Archipel, & d'une Condition auſſi noble qu'on puiſſe être dans un Païs de la Domination de Veniſe, ſans être Vénitien. Celui qui y commandoit pour la République, l'ayant débauchée ſous de grandes Eſpérances, a fait depuis faire aſſaſſiner ſon Pere, parce qu'il vouloit obliger ce Vénitien à tenir ce qu'il avoit promis. La Fille étoit venue à Veniſe demander Juſtice de ce Meurtre, mais inutilement; & cette Pourſuite ayant conſumé le peu de Bien qu'elle avoit, ſa Beauté répara ſa Miſere, comme elle l'avoit cauſée. Il n'eſt point de Reſſentiment ſi violent, que celui d'une Perſonne

ſonne bien née, qu'on a réduite à faire un Métier indigne d'elle. Elle aprit avec raviſſement le Projet de ſes deux Amis, & elle riſqua ſans peine toutes choſes pour le favoriſer. Elle loua une des plus grandes Maiſons de Veniſe; & ſous couleur de quelques Accommodemens qu'elle y faiſoit faire, elle n'y porta qu'une partie de ſes Meubles, pour avoir prétexte de garder encor celle qu'elle tenoit auparavant, & qui n'étoit pas éloignée. Ce fut dans ces deux Maiſons, que demeurérent près de ſix mois onze des principaux Conjurez. Comme elle étoit viſitée par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes Gens Etrangers & Vénitiens, & que ce grand abord de monde pouvoit faire découvrir ceux qui logeoient chez elle, elle feignit d'être incommodée pour s'en délivrer. Ceux, qui ſçavent avec quelle Honnêteté on traitte les Femmes de cette Profeſſion en Italie, n'auront pas de peine à comprendre, que ſa Maiſon devint par ce moyen une Solitude impénétrable à ceux qui n'y avoient pas affaire. Les Conjurez n'en ſortoient que la nuit; &, afin qu'elle fût toute libre pour agir, les Aſſemblées

blées ſe faiſoient de jour. Dans ces Aſſemblées, Renault & le Capitaine propoſoient les choſes dont ils étoient convenus avec le Marquis de Bedemar, pour en avoir l'Avis de la Compagnie, & réſoudre avec elle les Moyens de les éxécuter. Quand il faloit qu'ils allaſſent chez ce Marquis, ils s'y conduiſoient avec la Circonſpection requiſe dans un Païs & dans un Tems, où les Maiſons des Ambaſſadeurs étoient obſervées, comme ſi c'euſſent été autant d'Ennemis, & la ſienne principalement. Ils avoient réſolu enſemble depuis longtems, qu'il falloit avoir mille Soldats dans Veniſe avant l'Exécution; mais, parce qu'il étoit dangereux de les faire tous entrer armez, le Marquis de Bedemar s'étoit pourvû d'Armes pour plus de cinq cens. Il lui avoit été aiſé de le faire ſécrétement; car, on ne viſite point les Gondoles des Ambaſſadeurs de quelque lieu qu'elles viennent, & il ne faloit plus qu'une occaſion pour faire entrer ces milles Hommes dans Veniſe, ſans qu'ils puſſent être remarqués.

Le Doge Donato mourut, & l'on mit à ſa place Antoine Priuli, qui étoit

au

au Frioul, pour faire éxécuter les Traités. Le Général de Mer eut ordre de l'aller quérir avec l'Armée Navale. Le grand Chancelier, & les Sécrétaires d'Etat, devoient aller fort loin au devant de lui, pour lui porter le Bonnet Ducal. Douze des principaux Sénateurs les devoient ſuivre de près, comme Ambaſſadeurs de la République, chacun d'eux ſeul dans un Brigantin armé & paré magnifiquement, & avec un Train ſuperbe. Le Sénat même en Corps devoit l'aller recevoir fort avant en Mer ſur le Bucentaure, & le ramener dans la Ville avec tout ce Cortege. Comme il n'arrive guere que ceux qu'on fait Doges ſe trouvent hors de Veniſe, cette Pompe y attira un nombre infini de Curieux. Le Marquis de Bedemar, qui la prévit auſſi-tôt qu'il fut aſſûré de l'Election de Priuli, dépêcha une ſeconde fois Nolot à Naples, avec ordre de faire partir en ſa préſence, & dans la plus grande diligence poſſible, les Brigantins du Duc d'Oſſonne. Pour ôter tout ſujet de Retardement, le Capitaine fut chargé d'envoyer à ce Duc le Plan le plus éxact qu'il

qu'il ſe pouvoit de l'Exécution, & ſur tout de lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé à Veniſe pendant le prémier Voyage de Nolot. Le Corſaire renchérit ſur cette Précaution: il voulut ménager l'Eſprit du Vice-Roi de toutes les manieres; &, pour lui montrer qu'on ne croyoit avoir aucun ſujet de ſe plaindre de lui, il finit ſa Dépêche par ces paroles. *J'accuſe la Négligence de Nolot du long Séjour qu'il a fait à Naples; car je ne doute point, que s'il avoit repréſenté les choſes comme elles étoient, Votre Excellence ne l'eut expédié. Il faut néceſſairement qu'il aie demandé de l'Argent, ou quelque choſe de ſemblable; mais, il avoit ordre exprès du contraire: & je m'offre encor à préſent de tenir Veniſe ſix mois en mon Pouvoir s'il eſt beſoin, en attendant la grande Flotte de Votre Excellence, pourvû qu'Elle m'envoye les Brigantins auſſi-tôt que Nolot ſera arrivé, & les ſix mille Hommes qu'Elle à offerts.* Cette Lettre eſt du ſeptieme Avril, jour du départ de Nolot.

Cependant, Renault fit venir à Veniſe tous les Officiers des Troupes gagnées, pour prendre connoiſſance de la Ville,

Ville, & remarquer les Poſtes, afin de ne pas s'égarer la Nuit de l'Exécution. Avant que de venir, ils choiſirent mille Hommes, ſur toutes les Troupes Hollandoiſes, pour ſe tenir prêts à marcher au prémier jour; &, afin que l'abſence de ces mille Hommes fût moins remarquable, ils obſervérent d'en prendre également dans tous les lieux de l'Etat de Terre-ferme, où il y en avoit de diſperſés. Pour recevoir tout ce monde, chacun de ces Officiers arrêta ſeul le plus grand nombre de Logemens qu'il pouvoit ſans donner de ſoupçon: on diſoit aux Hôtes, que c'étoit pour des Etrangers, qui venoient voir la Fête; &, quant aux Officiers même, ils logeoient tous chez des Courtiſannes, où en bien payant ils étoient en plus grande ſûreté que nulle autre part.

Il ne reſtoit plus qu'à régler l'Ordre de l'Exécution; & le Marquis de Bedemar, Renault, & le Capitaine, arrêtérent de concert ce qui ſuit. *Auſſi-tôt qu'il ſera nuit, ceux des mille Soldats, qui ſeront venus ſans Armes, s'iront armer chez l'Ambaſſadeur. Cinq cens ſe rendront*

dront à la Place de Saint Marc, auprès du Capitaine: la meilleure partie des autres cinq cens ira joindre Renault, aux environs de l'Arſenal; & le reſte s'emparera de tout ce qu'on trouvera de Barques, Gondoles, & autres Voitures ſemblables, au Pont de Rialte, avec leſquelles on ira querir en diligence environ mille autres Soldats des Troupes de Lieveſtein qui ſont encor au Lazaret. Pendant ce Voyage, on ſe comportera le plus paiſiblement qu'il ſera poſſible, afin de n'être point obligé de ſe déclarer que ces Troupes ne ſoient arrivées. Si pourtant on y eſt obligé, & que quelque choſe vienne à ſe découvrir, le Capitaine ſe retranchera dans la Place de Saint Marc, Renault s'emparera de l'Arſenal de la maniere qu'il ſera repreſenté, enſuitte on tirera deux coups de Canon pour ſervir de Signal aux Brigantins du Duc d'Oſſonne qui ſeront prêts à entrer dans Veniſe, & les Eſpagnols qu'ils aporteront ſupléeront au défaut des Wallons qu'on ſera allé querir. Si on n'eſt point obligé de ſe déclarer pendant ce Voyage, quand ces Walons auront débarqué a la Place de Saint Marc, le Capitaine en prendra cinq cens avec les autres cinq cens Hommes qu'il aura déjà, & le Ser-

Sergent-Major Durand pour les commander. On commencera par mettre en Bataille ces mille Hommes dans la Place. Enſuite le Capitaine, avec deux cens qu'il prendra, ſe rendra Maître du Palais Ducal, & ſur-tout de la Sale des Armes qui y eſt, pour en fournir à ceux des ſiens qui en auront beſoin, & pour empêcher les Ennemis de s'en ſervir. Cent autres, ſous Bribe, ſe rendront Maîtres de la Secque; & cent autres, ſous Brainville, de la Procuratie, à la faveur de quelques Hommes qu'on y aura introduits par adreſſe dans le Clocher pendant le jour. Ces cent derniers demeureront en Corps de Garde dans ce Clocher, tant que l'Exécution durera, afin qu'on ne puiſſe point ſonner de Tocſin. On occupera l'entrée de toutes les Rues qui aboutiſſent à la Place, avec d'autres Corps de Garde. On mettra à ces entrées de l'Artillerie tournée du côté de la Rue; &, en attendant qu'on en puiſſe avoir de l'Arſenal, on en prendra ſur la Fuſte du Conſeil des Dix, qui eſt tout proche, & dont il ne ſera pas difficile de ſe ſaiſir. Dans tous ces Lieux, dont on s'emparera, & où on mettra des Corps de Garde, on poignardera généralement tout ce qu'on trouvera; &, pendant

ces

ces differentes Exécutions autour de la Place, le Sergent-Major demeurera toûjours en Bataille au milieu, avec le reſte des Troupes. Toutes ce choſes ſe feront avec le moins de rumeur qu'il ſera poſſible. Enſuite, on commencera de ſe déclarer en petardant la Porte de l'Arſenal. A ce bruit, les huit Conjurez qui en ont tiré le Plan, & qui ſeront dedans, mettront le feu aux quatre coins avec des Feux d'Artifice préparez pour cet effet chez l'Ambaſſadeur, auſſi bien que les Petards, & ils poignarderont les principaux Commandans. Il leur ſera aiſé de le faire dans la confuſion, que le Feu & le Bruit des Petards aportera; ſur-tout ces Commandans ne ſe défiant point d'eux. Ils ſe joindront après à Renault, quand il ſera entré: ils acheveront enſemble de tout tüer, & les Soldats conduiront de l'Artillerie dans tous les Lieux où il eſt à propos d'en mettre, comme à l'Arena de' Mari, au Fontego de' Tedeſchi, aux Magazins de Sel, ſur le Clocher de la Procuratie, ſur le Pont de Rialte, & autres Poſtes éminens, deſquels on pourroit battre la Ville en ruine en cas de réſiſtance. En même tems que Renault petardera l'Arſenal, le Capitaine forcera la Priſon de Saint

Marc, & armera les Priſonniers. On tuëra les principaux Sénateurs, & des Gens apoſtez iront mettre le Feu en plus de quarante Endroits de la Ville les plus éloignés l'un de l'autre qu'il ſe pourra, afin que la Confuſion en ſoit plus grande. Cependant, les Eſpagnols du Duc d'Oſſonne, ayant entendu le Signal qu'on leur aura donné d'abord qu'on aura été Maître de l'Arſenal, viendront auſſi débarquer à la Place de Saint Marc, & ſe répandront auſſi-tôt dans les principaux Quartiers de la Ville, comme Saint George, le Quartier des Juifs, & autres, ſous la Conduite des neuf autres principaux Conjurez. On ne criera rien que Liberté : *&, après toutes ces choſes éxécutées, le Pillage ſera permis; mais, non pas ſur les Etrangers: il ſera défendu de leur rien prendre, ſur peine de la vie; & on ne fera plus main baſſe, que ſur ce qui réſiſtera.*

Nolot trouva les choſes en ſi bon état en arrivant à Naples, que les ſix mille Hommes furent mis en Mer le lendemain, ſous le Commandement d'un Anglois nommé Haillot. Afin de donner moins de ſoupçon, le Duc d'Oſſonne fit prendre un long Détour à ſes grans Vaiſſeaux, pour ſe rendre à leurs Poſtes;

Poſtes; mais il envoya Haillot & les Brigantins par le plus court chemin. Au ſecond jour de route, cette petite Flotte rencontra des Corſaires de Barbarie qui l'attaquérent. Comme elle n'étoit préparée que pour ſervir de Voiture aux Hommes qu'elle portoit, & non pas pour rendre un grand Combat, elle fut fort incommodée par l'Artillerie des Barbares, dont les Brigantins étoient plus maniables & mieux armez. Mais, quoi que le trop de Gens qui étoient entaſſez ſur ceux de Naples ne leur laiſſât pas l'eſpace néceſſaire pour ſe défendre avec ordre; néanmoins, comme c'étoient tous Eſpagnols choiſis, ils traitérent ſi rudement à coups d'Epée ceux des Ennemis qu'ils purent accrocher, que ces Corſaires ſe ſeroient peut-être repentis de les avoir arrêtez en chemin, ſi les uns & les autres n'euſſent pas été diſperſés par une furieuſe Tempête qui les ſépara dans la plus grande chaleur du Combat. La petite Flotte en fut ſi endommagée, qu'elle ne put ſe remettre en Mer de quelque tems; & le Marquis de Bedemar, voyant par cette

Nouvelle, qu'il ne pouvoit troubler la Fête qui ſe préparoit à Veniſe, y aſſiſta avec plus de Magnificence que Perſonne. Il proteſta en plein Sénat, en faiſant ſon Compliment au nouveau Doge, que la Joie particuliere qu'il témoignoit de ſon Elévation venoit de ce qu'il eſperoit, que Sa Sérénité conſerveroit ſur le Trône les favorables Diſpoſitions qu'elle venoit de témoigner au Frioul pour l'Accompliſſement de la Paix.

Au ſortir de cette Audience, il envoya querir Renault & le Capitaine. D'abord il leur demanda, s'ils jugeoient à propos de tout abandonner? Ils répondirent, que non ſeulement ils étoient d'Avis contraire, mais que leurs Compagnons même n'avoient non plus paru ébranlez par la Diſgrace de la Flotte, que ſi elle étoit arrivée à bon port; & qu'ils étoient tout diſpoſez à prendre les Voies néceſſaires, pour maintenir le Parti dans l'état où il étoit, en attendant une Occaſion plus heureuſe. L'Ambaſſadeur, qui ne leur avoit fait cette Demande qu'en tremblant, les embraſſa avec des larmes de joie

joie après cette Réponſe. Il leur dit, avec une Gaieté & une Véhémence qui auroit raſſûré les plus foibles Cœurs, & inſpiré l'Intrépidité & l'Audace dans l'Ame la plus épouvantée, Que les grans Revers, qui dans les Affaires communes doivent ſurprendre les Eſprits, ſont des Accidens naturels aux Entrepriſes extraordinaires; Qu'ils ſont la ſeule Epreuve de la Force de l'Ame; Qu'alors ſeulement on peut ſe croire capable d'achever un grand Deſſein, quand on l'a vu une fois renverſé, avec Tranquillité & Conſtance. Enſuite, il fut réſolu de concert entre le Marquis & ſes deux Confidens, qu'on remettroit l'Exécution juſqu'à la Fête de l'Aſcenſion, qui n'étoit pas éloignée, & qui eſt la plus grande Solemnité de Veniſe: Qu'en attendant, on entretiendroit les Troupes dans les Lieux où elles étoient, en leur fourniſſant toutes les commoditez qu'elles pouvoient ſouhaitter: Qu'on n'épargneroit point l'Argent aux Chefs pour cet effet: Que des trois cens qu'on avoit fait venir à Veniſe, on retiendroit les Principaux, comme pour ſervir de garans de

la Fidélité des autres, & qu'on renvoïeroit les Subalternes à leurs Troupes, ſoit pour contenir les Soldats dans le Devoir, ſoit auſſi pour décharger la Ville d'autant, où ce grand nombre d'Officiers pouvoit devenir ſuſpect: Qu'on occuperoit le plus agréablement qu'il ſeroit poſſible ceux qu'on y retiendroit, afin qu'ils ne ſe laſſaſſent point d'attendre, & qu'ils n'euſſent pas ſeulement le loiſir, s'il ſe pouvoit, de réfléchir ſur l'état préſent des choſes: Que les vingt principaux Conjurez obſerveroient ſoigneuſement leur Conduite; & que pour obliger la République à ſouffrir le Retardement des Troupes de Lieveſtein, & à ne pas congédier celles de Naſſau, le Gouverneur de Milan & le Vice-Roi de Naples n'éxécuteroient point les Traittés.

Tout ce que l'Eſprit humain peut imaginer de Prétextes, pour ſe défendre contre la Raiſon, fut inventé par le Marquis de Bedemar, & mis en œuvre par D. Pedre, & par le Duc d'Oſſonne. Cependant, ils étoient forcés tous les jours de faire quelque pas vers la Paix, malgré qu'ils en euſſent: le Con-

Conſeil d'Eſpagne n'ôſoit rien hazarder ſur l'eſpérance d'un Succès auſſi douteux que celui de la Conjuration ; & la France, qui vouloit ſoutenir le Traité de Paris, obligea les Vénitiens à conſentir que le Duc de Savoie licenciât les Troupes qui étoient arrêtées dans le Païs de Vaux, & qui ſervoient de Prétexte aux Retardemens de D. Pedre. Cette Difficulté levée, le Marquis de Bedemar, croyant détourner ce Prince de rendre les Places qu'il avoit priſes dans le Monferrat, fit courre le bruit, qu'auſſi-tôt que le Duc de Mantoue y ſeroit rétabli, il s'accommoderoit de cet Etat avec les Eſpagnols. En même tems, D. Pedre fit une Querelle ſans raiſon à un Miniſtre de Savoie, qui étoit venu à Milan avec les Ambaſſadeurs de France, & lui fit commander d'en ſortir. Le Duc, irrité de cette Injure, les rappella près de lui, & ceſſa de vuider les Places occupées ; mais, les Ambaſſadeurs lui ayant fait comprendre qu'il donnoit dans le Piege que D. Pedre lui tendoit, il rendit tout d'un coup tout ce qu'il avoit pris. L'Etonnement de D. Pe-

dre fut ſi grand à cette Nouvelle, qu'il ne put s'empêcher de le témoigner en public par ſes Diſcours. Il falut qu'il rendît auſſi les Priſonniers, & les moindres Places; mais, pour Verſel, qui étoit le Point important, il fit des Difficultez ſi étranges, qu'on menaça d'Eſpagne de le rapeller avant le tems ordinaire. D'abord il dit, qu'il ſeroit honteux pour lui de rendre cette Place pendant que les Ambaſſadeurs de France étoient à Milan, comme pour l'y forcer par leur préſence. Ils ſe retirérent. Alors, il déclara, qu'il prétendoit que le Duc de Savoie rendroit auparavant certaines Terres, qui apartenoient à des Miniſtres de Mantoue. Ces Terres furent rendues; & cependant Verſel ne ſe rendoit point. Enfin, la France, qui vouloit conclurre le Mariage de Madame Chrétienne Sœur du Roi avec le Prince de Piémont, s'étant expliqué d'une maniere déciſive ſur le ſujet de cette Place, D. Pedre commença de faire ſortir les Munitions, & l'Artillerie qui y étoit, mais avec une lenteur incroyable. Le Marquis de Bedemar lui ayant mandé

mandé de ſe preſſer encor moins, il s'aviſa d'éxiger de nouvelles Aſſûrances du Duc de Savoie en faveur de celui de Mantoue; mais les Miniſtres même de Mantoue, laſſés de tant de Longueurs, déclarérent par un Ecrit public, qu'ils ne demandoient point ces Aſſûrances.

Quelque Chagrin que cette Déclaration donnât au Marquis de Bedemar, la Conduite du Duc d'Oſſonne lui en donnoit beaucoup plus. Ce Duc, fatigué des Plaintes que les Vénitiens lui faiſoient faire de toutes parts, ſur ce qu'il continuoit de troubler la Navigation du Golphe, ne ſachant plus que dire pour ſa Défenſe, s'aviſa à la fin de répondre, qu'il en uſeroit de cette ſorte tant que les Vénitiens entretiendroient à leur Service les plus irreconciliables Ennemis du Roi ſon Maître. On jugera aiſément par les ſoins que l'Ambaſſadeur avoit pris pour retenir les Troupes Hollandoiſes dont le Duc d'Oſſonne ſe plaignoit, quel fut ſon Deſeſpoir, quand il ſçut la Réponſe de ce Duc. Il ne douta point que le Sénat, qui vouloit la Paix à quelque Prix

que ce fût, ne les fît partir pour ôter toute excuſe au Vice-Roi ; mais le Succès trompa encor cette fois la Prudence du Marquis de Bedemar. Quelque Démon favorable aux Extravagances du Duc d'Oſſonne fit prendre aux Vénitiens une Réſolution directement contraire à leur Inclination, & à leur Intérêt. Il fut remontré au Sénat, que la République avoit trop témoigné par ſon Procédé qu'elle deſiroit la Paix ; que c'étoit ce qui rendoit les Miniſtres Eſpagnols ſi difficiles à l'éxécuter ; que ſi on ſatisfaiſoit le Vice-Roi ſur ſa Plainte, il croiroit donner la Loi à Veniſe ; & que bien loin de licencier les Hollandois, il falloit même retenir les Troupes de Lieveſtein qui devoient partir au prémier jour, juſqu'à l'entiere Exécution des Traittés.

La Joie, que cette Réſolution donna au Marquis de Bedemar, fut troublée par la Découverte du Complot de Creme. L'Alfier Provençal & le Capitaine Italien qu'on y avoit gagnés, s'étant querellez au Jeu, ſe battirent : le Capitaine fut bleſſé à mort ; &, pour décharger ſa Conſcience, il déclara

clara tout au Commandant Vénitien avant que d'expirer. L'Alfier, qui ſe défia de ce qui arriveroit, auſſi-tôt qu'il eut bleſſé ſon Homme ſe ſauva avec ceux des Complices qu'il pût avertir: les autres furent pris, & le Lieutenant François auſſi, qui étoit le principal Chef de l'Entrepriſe; mais, comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent de Milan, & qu'ils ne ſavoient ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette Affaire tomba ſur D. Pedre ſeulement. Huit jours après, le Sergent Major qui devoit livrer Maran, ayant retranché quelques Gains à un Valet de Chambre du Provéditeur, & à un Penſionnaire de la République pour en profiter, ces Gens, outrez de cette Perte, prirent le tems de ſon abſence pour entrer chez lui, enfoncérent ſes Coffres, & enlevérent ſon Argent & ſes Papiers. Il s'y trouva des Lettres qui parloient de ſon Deſſein. Comme il ne connoiſſoit que l'Homme du Duc d'Oſſonne qui avoit négocié avec lui, il ne pouvoit accuſer que ce Duc; mais, il prit un plus noble parti: il répondit toujours au milieu des Tourmens,

mens, qu'il ſavoit bien qu'on ne le ſauveroit pas, quoi qu'il découvrît, & qu'il aimoit mieux laiſſer ſes Complices, s'il en avoit, en état de vanger ſa Mort, que de les perdre avec lui ſans aucun fruit. On rendit publiquement Graces à Dieu dans Veniſe de ces deux Découvertes. L'Entrepriſe en devint pourtant beaucoup plus aſſurée qu'elle n'étoit auparavant. Le Sénat crut avoir enfin découvert la Cauſe ſi cachée du Procédé irrégulier des Eſpagnols; &, voyant ces deux Affaires échoüées, il s'imagina d'entrer dans un profond Repos, & ne douta plus de l'Accompliſſement des Traittés.

Cependant, le tems de l'Exécution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui précede l'Aſcenſion, juſqu'à la Pentecôte, il y a à Veniſe une des plus célébres Foires du Monde. Le grand abord de Négocians ne rendoit pas la Ville plus difficile à ſurprendre; & il donna moyen aux mille Soldats, qui s'y rendirent parmi les Marchands, d'y entrer & de s'y loger ſans être remarqués. Il leur fut aiſé de ſortir des Villes Vénitiennes où ils étoient diſperſés, parce

que

que depuis quelque tems les plus preſſez de ſe retirer en leur Païs ſe débandoient; & les Podeſtats n'y mettoient aucun ordre, à cauſe que c'étoient autant de Gens que la République ne payeroit pas. De peur qu'on ne s'étonnât, qu'il s'en fût débandé un ſi grand nombre en ſi peu de tems, la plûpart dirent en partant, qu'ils alloient à la Foire à Veniſe. Ils ſe déguiſérent en Gens de toutes Profeſſions. On obſerva de loger enſemble ceux qui parloient des Langues différentes, afin qu'on les ſoupçonnât moins d'Intelligence; & ils ne faiſoient tous aucun ſemblant de ſe connoître. Les cinq cens Eſpagnols, deſtinez pour éxécuter le Complot de Creme qui étoit découvert, furent envoyés en même tems par D. Pedre aux environs de Breſſe, pour s'emparer de cette Ville au prémier Avis du Succès de la Conjuration, & à la faveur de la Faction que le Lieutenant du Comte de Naſſau y avoit formée, & qui ſubſiſtoit encore. Celui, qui commandoit ces Eſpagnols, avoit charge de les mener droit à Veniſe au prémier Ordre qu'il en recevroit de Renault.

Quant à la Flotte Vénitienne, elle étoit retirée en Dalmatie, mais dans un état à pouvoir ſe mettre en Mer au prémier Commandement, à cauſe des continuels Mouvemens du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine envoya, aux Officiers qui commandoient ſes douze Navires en ſon abſence, des Feux d'Artifice des plus violens, pour répandre ſécrétement dans tous les autres Vaiſſeaux de la Flotte la veille de l'Exécution. Comme perſonne ne ſe défioit de ces Officiers, il leur étoit aiſé de le faire, ſans être aperçus, ni même ſoupçonnez. Il leur manda de meſurer ſi bien les Mêches, que tout prit Feu s'il ſe pouvoit en même tems; que ſi quelque Vaiſſeau en échapoit, ils l'attaquaſſent, & s'en rendiſſent Maîtres, ou qu'ils le coulaſſent à fond à coups de Canon; qu'ils s'en vinſſent enſuite à Veniſe ſans perdre un moment de tems, & qu'ils ſe diſpoſaſſent à éxécuter toutes ces choſes ſur le champ; mais qu'ils attendiſſent pourtant un nouvel Ordre avant que de commencer. Le jour fut pris pour le Dimanche avant l'Aſcenſion, qui étoit le prémier de la Foire.

Le

Le Duc d'Oſſonne fit ſi bien eſcorter cette fois ſa petite Flotte, qu'elle arriva ſans aucun Accident à ſix mille de Veniſe. Elle étoit ſéparée en deux Parties, qui marchoient un peu éloignées l'une de l'autre pour être moins remarquées. La plus grande étoit compoſée de Barques comme celles des Pêcheurs, afin de donner moins de ſoupçon; & le reſte conſiſtoit en Brigantins ſemblables à ceux des Corſaires. Le Samedi matin on manda à Haillot, qu'il partit le lendemain de ſon Poſte à l'heure néceſſaire pour arriver à la vue de Veniſe entre jour & nuit; qu'il arborât l'Etendart de S. Marc; qu'il s'emparât de quelques petites Iles devant leſquelles, il falloit qu'il paſſât, qui n'étoient d'aucune défenſe, & d'où il pouvoit venir à Veniſe quelque avis de ſa marche; qu'enſuite il ſe préſentât hardiment devant les deux Châteaux du Lido & de Malamoco, parce qu'on ſavoit qu'il n'y avoit point de Garniſon dedans, & qu'il paſſeroit entre deux ſans obſtacle; qu'il s'avançât juſqu'à une portée de Canon de Veniſe; qu'il en donnât Avis quand il y ſeroit, & que

que par le retour de la Barque qui auroit aporté cet Avis, le Capitaine lui envoïeroit des Matelots pour lui ſervir de Guides, de peur qu'il n'échoüât contre les Bancs, dont le Marais qui environne Veniſe eſt plein, où qu'il ne ſe briſât contre les Rochers, qui rendent l'entrée des Ports impoſſible à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez.

Comme la journée du lendemain étoit néceſſaire pour ſe diſpoſer à l'Exécution de la Nuit, Renault & le Capitaine jugérent à propos de conſulter dès la veille avec leurs Compagnons pour la derniere fois, & le Capitaine laiſſa à Renault le ſoin de leur repréſenter l'état des choſes & de leur donner les Avis néceſſaires. Quoi qu'on ſçût faire, ils ne purent être tous aſſemblez qu'il ne fût preſque nuit. Il y avoit les trois François qui logeoient avec Renault, le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Petardiers, L'Anglade, les deux Officiers de l'Arſenal, le Capitaine & le Lieutenant qui y avoient eu de l'Emploi autre-fois, Nolot, les deux Brulard, Jaffier, Robert, l'Hollandois Theodore, le Savoyard qui s'étoit trouvé

vé à l'Eſcalade de Geneve, & l'Ingénieur Revellido. Ces vingt Perſonnes, s'étant enfermées chez la Grecque avec Renault & le Capitaine, dans le lieu le plus ſecret de la Maiſon, après les Précautions ordinaires dans ces Rencontres, Renault prit la parole. Il commença par une Narration ſimple & étendue de l'Etat preſent des Affaires, des Forces de la République & des leurs, de la Diſpoſition de la Ville & de la Flotte, des Préparatifs de D. Pedre & du Duc d'Oſſonne, des Armes & autres Proviſions de Guerre qui étoient chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, des Intelligences qu'il avoit dans le Sénat & parmi les Nobles, enfin de la Connoiſſance éxacte qu'on avoit pris de tout ce qu'il pouvoit être néceſſaire de ſavoir. Après s'être attiré l'Aprobation de ſes Auditeurs par le Récit de ces choſes, dont ils ſavoient la vérité comme lui, & qui étoient preſque toutes les Effets de leurs Soins auſſi bien que des ſiens, *Voilà, mes Compagnons*, continua-t-il, *quels ſont les Moyens deſtinez pour vous conduire à la Gloire que vous cherchez. Chacun de vous peut juger s'ils*

ſont

ſont ſuffiſans, & aſſûrez. Nous avons des Voies infaillibles pour introduire dix mille Hommes de Guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous oppoſer; dont le Pillage joindra avec nous tous les Etrangers que la Curioſité, ou le Commerce, y a attirez, & dont le Peuple même nous aidera à dépouiller les Grans qui l'ont dépouillé tant de fois, auſſitôt qu'il verra ſûreté à le faire. Les meilleurs Vaiſſeaux de la Flotte ſont à nous, & les autres portent dès à préſent avec eux ce qui les doit réduire en cendres. L'Arſenal, ce fameux Arſenal, la Merveille de l'Europe, & la Terreur de l'Aſie, eſt preſque déjà dans notre Pouvoir. Les neuf vaillans Hommes qui ſont ici préſens, & qui ſont en état de s'en emparer depuis près de ſix mois, ont ſi bien pris leurs meſures pendant ce Retardement, qu'ils ne croyent rien hazarder en répondant ſur leur tête de s'en rendre Maîtres. Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre-ferme, ni la petite Flotte de Haillot, pour nous ſoûtenir, ni les cinq cens Hommes de D. Pedre, ni les vingt Navires Vénitiens de notre Camarade, ni les grans Vaiſſeaux du Duc d'Oſſonne, ni l'Armée Eſpagnole de Lombar-

bardie, nous ſerions aſſez forts avec les Intelligences, & les mille Soldats, que nous avons. Néanmoins, tous ces différens Secours, que je viens de nommer, ſont diſpoſez de telle ſorte, que chacun deux pourroit manquer ſans porter le moindre préjudice aux autres. Ils peuvent bien s'entr'aider; mais, ils ne ſauroient s'entre-nuire. Il eſt preſque impoſſible qu'ils ne réüſſiſſent pas tous, & un ſeul nous ſuffit. Que ſi après avoir pris toutes les Précautions que la Prudence humaine peut ſuggérer, on peut juger du Succès que la Fortune nous deſtine, quelle marque peut-on avoir de ſa Faveur, qui ne ſoit au deſſous de celles que nous avons? Oüi, mes Amis, elles tiennent manifeſtement du Prodige. Il eſt inoüi dans toutes les Hiſtoires, qu'une Entrepriſe de cette nature ait été découverte en partie ſans être entiérement ruinée: & la nôtre a eſſuyé cinq Accidens, dont le moindre, ſelon toutes les Aparences humaines, devoit la renverſer. Qui n'eut crû, que la Perte de Spinoſa, qui tramoit la même choſe que nous, ſeroit l'Occaſion de la nôtre? Que le Licenciement des Troupes de Lieveſtein, qui nous étoient toutes dévoüées, divulgueroit ce que nous tenions caché? Que la Diſperſion de la petite Flot-

te

te romproit toutes nos meſures, & ſeroit une ſource féconde de nouveaux Inconvéniens? Que la Découverte de Creme, que celle de Maran, attireroit néceſſairement après elle la Découverte de tout le Parti? Cependant, toutes ces choſes n'ont point eu de ſuite. On n'en a point ſuivi la trace, qui auroit mené juſqu'à nous. On n'a point profité des Lumieres qu'elles donnoient. Jamais Repos ſi profond ne précéda un Trouble ſi grand. Le Sénat, nous en ſommes fidellement inſtruits, le Sénat eſt dans une Sécurité parfaite. Noſtre bonne Deſtinée a aveuglé les plus clair-voyans de tous les Hommes, raſſûré les plus timides, endormi les plus ſoupçonneux, confondu les plus ſubtils. Nous vivons encor, mes chers Amis. Nous ſommes plus puiſſans que nous n'étions avant ces Deſaſtres. Ils n'ont ſervi qu'à éprouver notre Conſtance. Nous vivons, & noſtre Vie ſera bientot mortelle aux Tirans de ces Lieux. Un Bon-heur ſi extraordinaire, ſi obſtiné, peut-il être naturel, & n'avons-nous pas ſujet de préſumer, qu'il eſt l'Ouvrage de quelque Puiſſance au deſſus des Choſes humaines? Et en vérité, mes Compagnons, qu'eſt-ce qu'il y a ſur la Terre, qui ſoit digne de la Protection du Ciel,

ſi

ſi ce que nous faiſons ne l'eſt pas? Nous détruiſons le plus horrible de tous les Gouvernemens. Nous rendons le Bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat, à qui l'Avarice des Nobles le raviroit éternellement ſans nous; nous ſauvons l'Honneur de toutes les Femmes, qui naîtroient quelque jour ſous leur Domination avec aſſez d'Agrément pour leur plaire. Nous rappelons a la Vie un nombre infini de Malheureux, que leur Cruauté eſt en poſſeſſion de ſacrifier à leurs moindres Reſſentimens, pour les ſujets les plus legers. En un mot, nous puniſſons les plus puniſſables de tous les Hommes, également noircis des Vices que la Nature abhorre, & de ceux qu'elle ne ſouffre qu'avec Pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'Epée d'une main, & le Flambeau de l'autre, pour exterminer ces Miſérables. Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impiété eſt ſur le Trône, brûlans d'un Feu, plûtöt Feu du Ciel que le nôtre; ces Tribunaux, ſouillés tant de fois des Larmes & de la Subſtance des Innocens, conſumez par les Flammes dévorantes; le Soldat furieux retirant ſes mains fumantes du ſein des Méchans; la Mort errante de toutes parts; & tout ce que la Nuit, & la Licence Militaire,

litaire, pourront produire de Spectacles plus affreux, ſouvenons-nous alors, mes chers Amis, qu'il n'y a rien de pur parmi les Hommes, que les plus loüables Actions ſont ſujettes aux plus grans Inconvéniens, & qu'enfin, au lieu des diverſes Fureurs qui déſoloient cette malheureuſe Terre, les Deſordres de la Nuit prochaine ſont les ſeuls Moyens d'y faire régner à jamais la Paix, l'Innocence, & la Liberté.

Ce Diſcours fut reçu de toute l'Aſſemblée avec la Complaiſance que les Hommes ont d'ordinaire pour les Sentimens qui ſont conformes aux leurs. Toute-fois Renault, qui avoit obſervé les Viſages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs Amis du Capitaine, avoit paſſé tout d'un coup d'une Attention extrême dans une Inquiétude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, & qu'il lui reſtoit encor dans les yeux un Air d'Etonnement & de Triſteſſe, qui marquoit une Ame ſaiſie d'Horreur. Renault le dit au Capitaine, qui s'en moqua d'abord; mais, ayant obſervé Jaffier quelque tems, il en demeura quaſi d'accord. Renault, qui connoiſſoit parfaitement les Raports & les Liaiſons né-

néceſſaires qu'il y a entre les plus ſecrets Mouvemens de l'Ame, & les plus légéres Démonſtrations extérieures qui échapent quand on eſt dans quelque Agitation d'Eſprit, ayant éxaminé mûrement ce qui lui avoit paru à la Mine & dans la Contenance de Jaffier, crut devoir déclarer au Capitaine qu'il ne croyoit point que cet Homme fût ſûr. Le Capitaine, qui connoiſſoit Jaffier pour un des plus vaillans Hommes du Monde, accuſa ce Jugement de Précipitation & d'Excès; mais Renault, s'étant obſtiné à juſtifier ſon Soupçon, il en expliqua ſi nettement les Raiſons & les Conſéquences, que ſi le Capitaine ne les ſentît pas auſſi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier étoit un Homme à obſerver. Il repréſenta pourtant à Renault, que quand même Jaffier ſeroit ébranlé, ce qu'il ne pouvoit ſe perſuader, il ne lui reſtoit pas aſſez de tems juſqu'au lendemain au ſoir, pour délibérer de les trahir & s'y réſoudre; mais, qu'en tout cas, dans les termes où étoient les choſes, il n'étoit plus tems de prendre de nouvelles Meſures, & que c'étoit un Riſque qu'il faloit

faloit courir de gré ou de force. Renault repartit, qu'il y avoit un Moyen ſûr de ne s'y pas expoſer, & que ce Moyen étoit de poignarder eux-mêmes Jaffier dès ce ſoir. Le Capitaine demeura quelque tems muet à cette Propoſition; mais enfin, il répondit, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à tuer le meilleur de ſes Amis ſur un Soupçon: Que cette Exécution pouvoit avoir diverſes mauvaiſes ſuites: Qu'il craignoit d'effaroucher leurs Compagnons, de leur devenir odieux, & d'en être conſidérez comme ſi on vouloit affecter quelque Empire ſur eux, & qu'on ſe prétendît Arbitres ſouverains de leur Vie & de leur Mort: Qu'il ne faloit pas eſpérer qu'ils compriſſent la Néceſſité de perdre Jaffier comme ils la comprenoient eux deux; & que ne la comprenant pas, châque Conjuré verroit avec regret ſa Vie expoſée à la prémiere Imagination ſemblable qui leur viendroit: Que lors que les Eſprits ſont dans un grand mouvement, il faut peu de choſe pour les faire détourner, & que le moindre Changement qu'ils faſſent dans cet état eſt tou-

toûjours d'une extrême Importance, parce qu'ils ne peuvent plus prendre que des Réſolutions extrêmes: Que ſi on vouloit cacher de quelle maniere Jaffier ſeroit diſparu, il étoit encor plus à craindre, qu'ils ne cruſſent qu'il étoit découvert & en fuitte, ou Priſonnier, ou Traitre; & Que, quelque Prétexte qu'on inventât, ſon abſence à la veille de l'Exécution, y ayant autant de part qu'il y en devoit avoir, ne pouvoit que les intimider & leur ſuggérer de triſtes Penſées.

Renault écoutoit attentivement ce Diſcours du Capitaine, lors qu'un de leurs Gens entra où ils étoient avec un Ordre du Sénat qu'on venoit de recevoir, pour faire embarquer le lendemain matin tous ceux qui avoient Charge ſur la Flotte. On aporta en même tems un Billet de l'Ambaſſadeur qui découvroit la raiſon de ce Commandement. Le Duc d'Oſſonne n'avoit pu ſortir ſi ſécrétement de Naples, pour aller joindre ſes grands Vaiſſeaux, que les Eſpions de la République n'en euſſent connoiſſance; mais, comme il avoit laiſſé un Ordre qu'on ne fournît

aucune Voiture pour Veniſe juſqu'à un certain tems, & qu'on retint toutes les Lettres qui y ſeroient adreſſées, les Vénitiens n'avoient pu recevoir plûtôt que ce jour l'Avis de ſon Départ. L'Archiduc, nouvellement élu Roi de Boheme, lui avoit demandé du Secours contre les Rebelles de ce Païs, qui commençoient à remuer; & le Vice-Roi, s'étant vanté qu'il meneroit ce Secours par le Golphe juſqu'aux Ports de l'Archiduc en Iſtrie, les Vénitiens l'avoient fait prier par ce Prince même de prendre un autre Chemin. Mais, comme il ne ſe gouvernoit pas par les Raiſons qui gouvernent les autres Hommes, quand ils le ſûrent parti, ils ne doutérent point que ce ne fût pour conduire lui même ce Secours par le Chemin qu'il avoit réſolu. Ils ne voulurent pas lui diſputer le Paſſage, comme ils pouvoient le faire; parce qu'ils ne cherchoient pas à rompre: & ils prirent le parti d'envoyer leur Flotte aux Côtes d'Iſtrie, où il devoit mettre à Terre ſes Troupes, pour l'obſerver, & le préſerver des diverſes Tentations qui lui pouroient prendre à la vue de leurs Places Maritimes. Les

Les plus fermes Réſolutions des Hommes ne viennent pour l'ordinaire que d'une forte Imagination du Danger qu'ils ont à courir. Par le moyen de cette Imagination l'Ame ſe familiariſe à la fin avec les Circonſtances de ce Danger, quelque affreuſes qu'elles puiſſent être, à force de les conſidérer; mais auſſi, toute la Fermeté de ſa Réſolution eſt tellement attachée à ces Circonſtances, que s'il y en a quelqu'une qui vienne à changer ſur le point de l'Exécution, il eſt fort dangereux que la Réſolution ne change auſſi. C'eſt ce que Renault & le Capitaine craignirent qui n'arrivât à leurs Compagnons, à l'occaſion de cet Embarquement imprévu de la Flotte de Veniſe qu'ils venoient d'aprendre; & cette Nouvelle leur donna un ſenſible Chagrin, parce qu'ils jugérent d'abord, qu'elle les obligeroit, malgré qu'ils en euſſent, à changer quelque choſe dans la maniere dont ils avoient diſpoſé d'abord l'Exécution de leur Entrepriſe. Cette Exécution ne pouvoit pas ſe faire ſur le champ, parce que la nuit étoit déjà trop avancée: il auroit

été jour avant qu'on eut pu avertir la petite Flotte pour la faire aprocher juſqu'à la portée du Canon de Veniſe où il falloit qu'elle fût pour commencer, & avant qu'on eut pu aller querir les Troupes qui étoient au Lazaret. Quant au lendemain, les Vénitiens devant ſe mettre en Mer, ſi on faiſoit auſſi marcher Haillot, il rencontreroit infailliblement des Gens qui ſe rendroient tout ce jour de Veniſe à la Flotte. La Démarche qu'elle devoit faire étoit la plus favorable que les Conjurez puſſent ſouhaitter, elle alloit tourner le dos à Haillot, & toutes choſes conſidérées, on jugea à propos de lui donner le tems de s'éloigner. La Difficulté fut à réſoudre ſi le Capitaine, L'Anglade, les trois Petardiers, & les autres Conjurez qui y avoient Charge, obéïroient à l'Ordre du Sénat. Ils paroiſſoient indiſpenſablement néceſſaires à Veniſe pour l'Exécution, ſur tout le Capitaine. Cependant, c'étoit celui de tous ceux qui pouvoient moins ſe diſpenſer de partir. Le Commandement important qu'il avoit dans la Flotte le feroit plus remarquer que tous les autres enſemble

ſemble. Comme la plûpart avoient de l'Emploi ſur ſes Vaiſſeaux, il pouvoit preſque ſupléer lui ſeul à leur Défaut par ſon Autorité s'il étoit préſent, & même empêcher qu'on ne s'aperçût de leur Abſence. Ces Raiſons firent conclurre, qu'il partiroit ſeul avec L'Anglade, dont l'Emploi ſur la Flotte dépendoit immédiatement du Général auſſi bien que celui des trois Petardiers; mais, pour ces Petardiers, on aima mieux tout hazarder que de les laiſſer partir auſſi. Le Général en demanda des nouvelles aù Capitaine d'abord qu'il le vit, & le Capitaine répondit qu'il les croyoit cachés à Veniſe chez des Courtiſanes, auſſi bien que quelques Officiers de ſes Vaiſſeaux, qu'il ne trouvoit point; & que la précipitation, avec laquelle il avoit falu venir, ne lui avoit pas donné le tems de les découvrir. Le Général étoit ſi preſſé de partir par le Sénat, & ſi occupé par la même raiſon, qu'il ne put les envoyer chercher de quelques jours, & moins encor attendre qu'on les eût trouvez.

Avant que de s'embarquer, le Capitaine avoit pris Jaffier en particulier, pour le prier de tenir ſa place auprès de

Renault la Nuit de l'Exécution. Il lui éxagéra la Confiance qu'on avoit en ſa Conduitte & en ſon Courage ; que ſans cette Aſſûrance il ne ſe ſeroit jamais réſolu à s'éloigner ; mais, qu'il croyoit laiſſer un autre lui même à ſes Compagnons, puiſque Jaffier demeuroit. Pendant ce Diſcours, le Capitaine l'obſerva avec attention ; mais cet Homme, qui fut attendri par les Témoignages qu'on lui donnoit de l'Eſtime qu'on avoit pour lui, y répondit avec des marques de Zêle, de Fidélité, & de Reconnoiſſance, qui auroient raſſûré le plus ſoupçonneux de tous les Hommes. C'étoit le dernier Effort de ſa Réſolution mourante : elle acheva de diſparoître avec le viſage de ſon Ami ; &, n'ayant plus devant les yeux le ſeul Homme dont la Conſidération pouvoit le retenir, il s'abandonna tout entier à ſon Incertitude. La Deſcription, que Renault avoit faite de la Nuit de l'Exécution ſur la fin de ſa Harangue, l'avoit frappé à un tel point, qu'il ne pouvoit modérer ſa Pitié. Son Imagination renchériſſoit ſur cette Peinture : elle lui repréſentoit éxactement & avec les plus vives

vives couleurs toutes les Cruautez & les Injuſtices inévitables dans ces Occaſions. Depuis ce moment, il n'entendoit plus de tous côtez que des Cris d'Enfans qu'on foule aux pieds, des Gémiſſemens de Vieillards qu'on égorge, des Heurlemens de Femmes qu'on deshonnore. Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, Lieux Saints enſanglantez. Veniſe, la triſte, la déplorable Veniſe, ſe préſentoit par tout devant ſes yeux, non plus triomphante comme autre-fois de la Fortune Ottomane, & de la Fierté Eſpagnole, mais en Cendres, où dans les Fers, & plus noyée dans le Sang de ſes Habitans, que dans les Eaux qui l'environnent. Cette funeſte Image l'obſede nuit & jour, le ſollicite, le preſſe, l'ébranle. En vain il fait effort pour la chaſſer. Plus obſtinée que toutes les Furies des Fables, elle l'occupe au milieu des Repas, elle trouble ſon Repos, elle s'introduit juſques dans ſes Songes. Mais, trahir tous ſes Amis! & quels Amis! Intrépides, intelligens, uniques en Mérite dans le Talent où chacun d'eux excelle: c'eſt l'Ouvrage de pluſieurs

ſieurs Siecles de joindre enſemble une ſeconde fois un auſſi grand nombre d'Hommes extraordinaires. Dans le point qu'ils ſe vont rendre mémorables à la derniere Poſtérité, faut-il leur ravir le Fruit prêt à cueillir de la plus grande Réſolution qui ſoit jamais tombée dans l'Eſprit d'un Particulier? Et comment périront-ils? Par des Tourmens plus ſinguliers & plus recherchés que tous ceux que les Tirans des Siecles paſſez ont inventez. Qui ne ſçait qu'il y a telle ſorte de Priſon à Veniſe, plus capable d'ébranler la Conſtance d'un Homme de Courage, que les plus affreux Suplices des autres Païs? Ces dernieres Réfléxions, qui attaquoient Jaffier par ſon Foible, le raffermiſſoient dans ſes prémiers Sentimens: la Pitié, qu'il ſentoit pour ſes Compagnons, balançoit dans ſon Ame celle que la Déſolation de Veniſe y excitoit; & il continua dans cette Incertitude, juſqu'au jour de l'Aſcenſion auquel l'Exécution avoit été remiſe.

On reçut dès le matin des Nouvelles du Capitaine. Il mandoit qu'il répondoit de la Flotte, qu'elle alloit aux environs

virons de Maran, qu'en même tems qu'on envoïeroit au Lazaret quérir les Troupes de Lieveſtein, on fit partir une Barque pour lui en donner Avis, & qu'il attendroit cet Avis pour commencer d'agir de ſon côté. On envoya à Haillot les Guides qu'on lui avoit promis. On introduiſit dans le Clocher de la Procuratie de Saint Marc des Hommes apoſtez, qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faiſoient Garde, & qui les aſſoupirent par le moyen de Drogues & d'Odeurs propres à cet effet mélées dans des Viandes & dans des Breuvages, & en les faiſant boire & manger avec excès à l'occaſion de la Réjouïſſance publique du jour. On donna l'Ordre à des Officiers qu'on choiſit pour s'emparer des Maiſons des Sénateurs qui étoient plus à craindre, & pour les tuer. On marqua à chacun la Maiſon où il devoit s'attacher, de même à chacun des principaux Conjurez & des autres Officiers le Poſte qu'il devoit occuper, les Hommes qu'il lui falloit, où il les prendroit, le Mot pour les reconnoitre, & le Chemin pour les conduire. On

fit ſçavoir auſſi aux Troupes du Lazaret, aux Eſpagnols de la petite Flotte, & aux mille Hollandois qui étoient déjà dans Veniſe, comment ils ſe devoient départir depuis la Place de S. Marc, où tous devoient ſe rendre, les Lieux qu'ils devoient occuper, les Commandans qui leur étoient deſtinez, & le Mot pour les reconnoitre. On fit viſiter par des Gens non ſuſpects la Fuſte du Conſeil des Dix, & on trouva l'Artillerie en état de ſervir.

Jaffier eut la Curioſité de voir la Cérémonie où le Doge épouſe la Mer, parce que c'étoit la derniere fois qu'elle ſe devoit faire. Sa Compaſſion ſe redoubla à la vue des Réjouïſſances pupliques: la Tranquillité des malheureux Vénitiens lui fit ſentir plus vivement leur Déſolation prochaine; & il en revint plus irréſolu que jamais. Mais, enfin, le Ciel ne voulut pas abandonner l'Ouvrage de douze Siecles, & de tant de ſages Têtes, à la Fureur d'une Courtiſanne, & d'une Troupe d'Hommes perdus. Le bon Génie de la République ſuggéra un Expédient à Jaffier, par lequel il crut ſauver tout en-

enſemble, & Veniſe, & ſes Compagnons. Il fut trouver Barthelemi Comino, Sécrétaire du Conſeil des Dix, & il lui dit qu'il avoit quelque choſe de fort preſſé à révéler, qui importoit au Salut de l'Etat; mais, qu'il vouloit auparavant, que le Doge & le Conſeil lui promiſſent une Grace, & qu'ils s'engageaſſent par les Sermens les plus ſaints à faire ratifier au Sénat ce qu'ils auroient promis: Que cette Grace étoit la Vie de vingt-deux Perſonnes qu'il nommeroit, quelque Crime qu'elles euſſent commis; mais, qu'on ne crût point arracher ſon Secret par les Tourmens ſans la lui accorder, parce qu'il n'y en avoit point d'aſſez horribles pour tirer une ſeule parole de ſa bouche. Les Dix furent aſſemblez dans un moment, & ils députérent ſur le champ au Doge, pour recevoir de lui la Parole que Jaffier demandoit. Il n'héſita pas non plus qu'eux à la donner; & Jaffier, alors pleinement content de ce qu'il alloit faire, leur découvrit toute la Conjuration. La choſe leur parut ſi horrible, & ſi merveilleuſe, qu'il ne la purent croire. Toutesfois, comme il

étoit aiſé d'en vérifier quelque Particularité, on envoya Comino au Clocher de la Procuratie. Il raporta qu'il avoit trouvé tout le Corps de Garde enivré, ou endormi. Enſuite, on l'envoya à l'Arſenal. Il fut long-tems ſans pouvoir trouver les Officiers gagnés; mais enfin un Valet, intimidé par ſes menaces, lui montra une petite Porte qu'il fit enfoncer, après avoir heurté quelques coups inutilement. Il les trouva avec les trois Petardiers, qui mettoient la derniere main aux Feux d'Artifice deſtinez pour l'Exécution. Il leur demanda ce qui les obligeoit à travailler le jour d'une ſi bonne Fête, & pourquoi ils n'avoient pas ouvert quand il avoit heurté? Ils répondirent avec une grande ingénuïté, que les Petardiers devoient partir le lendemain pour aller joindre la Flotte; que le Général leur avoit mandé d'y porter un grand nombre de Feux d'Artifice tout prêts à joüer; que ne s'en étant pas trouvé de faits autant qu'il en demandoit, ils avoient prié les autres de leur aider à y travailler; que la choſe pouvant être de conſéquence, ils avoient cru devoir

ſe

ſe diſpenſer de l'obſervation de la Fête ; & que, pour le faire ſans ſcandale, ils s'étoient enfermez comme il les avoit trouvez, dans le lieu le plus retiré de l'Arſenal, qu'ils avoit choiſi exprès. Quoi que Comino ne pût rien repliquer à cette Réponſe, il les arrêta priſonniers. Les Dix, épouvantez de plus en plus, envoyérent enſuite chez la Grecque ; mais, on n'y trouva perſonne. Les Hommes apoſtez, qui avoient endormi le Corps de Garde du Clocher, avoient fait ſemblant de dormir comme les autres, quand ils avoient vu Comino ; mais, il fut à peine ſorti, qu'ils coururent chez la Grecque, où ils donnérent l'Alarme ſi chaude, que ſans perdre un moment, Nolot, Robert, Revellido, Retroſi, Villamezzana, Durand, Ternon, & Robert Brulard, qui ſe trouvérent avec elle par hazard, furent ſe jetter tous enſemble dans une des Barques qu'on avoit retenues au Pont de Rialte, pour aller querir les Troupes du Lazaret, & ſortirent heureuſement de Veniſe. La Douleur, qu'on eut de leur Evaſion, fit réſoudre de viſiter les

Maiſons des Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, ſans plus attendre. On en demanda civilement l'Entrée, pour Affaire qui regardoit le Salut de la République. Le François l'accorda de même; & Renault fut pris, & emmené, avec Laurens Brulard, & de Bribe; mais, l'Eſpagnol refuſa avec aigreur. Il allégua tous les Privileges de ſa Charge, & proteſta avec fureur contre la Violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de Force. On y trouva dequoi armer plus de cinq cens Hommes, ſoixante Petards, & une quantité incroyable de Poudre, de Feux d'Artifice, & autres choſes ſemblables. On en fit un Inventaire éxact, & il y aſſiſta en s'en moquant.

Dans le tems qu'on aportoit cet Inventaire au Conſeil des Dix, un Noble de la Maiſon de Valiera y arriva avec Brainville & Theodore, deux des principaux Conjurez. Ils venoient d'aprendre que tout étoit découvert, & deſeſpérant de ſe ſauver parce qu'ils ſurent auſſi que tous les Ports étoient fermez depuis l'Evaſion de la Grecque, ils prirent le parti de faire ſemblant de

vouloir découvrir la Conjuration, & ils furent trouver ce Noble qu'ils avoient connu en Flandre, pour les amener au Conſeil des Dix, où ils furent arrêtez. On parcourut cependant tout ce qu'il y avoit de Cabarets, Hôtelleries, Chambres à loüer, Lieux infames, & autres, où des Etrangers pouvoient ſe cacher; & on arrêta tout ce qu'on trouva d'Officiers Hollandois, François, Eſpagnols, Walons, Napolitains, où Milanois, juſqu'à près de quatre cens.

Sur ces Entrefaites, deux Daufinois venans d'Orange arrivent tout bottez, comme ils s'étoient jettez, en quittant la Poſte, dans la Barque que les avoit amenez. Ils déclarent au Conſeil, que des François de leurs Amis, leur ayant écrit de Veniſe, que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à y venir, parce qu'il y avoit une Conjuration toute prête à éxécuter, pour s'emparer de cette Ville & la donner au Pillage, ils étoient venus en grande diligence pour découvrir cette Méchanceté, au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciés, logés honorablement, priés de ſe re-

repoſer, en attendant que le Sénat pût délibérer ſur la Récompenſe qui leur étoit due. Cependant, le jour vint, le Sénat s'aſſembla, & le Marquis de Bedemar demanda Audience. On la lui accorda par Curioſité ſeulement. Le Bruit de la Conjuration ſe répandit alors par la Ville, & y produiſit un Trouble épouvantable. Le Peuple, qui ſçut confuſement que les Eſpagnols en étoient les Auteurs, s'aſſembla autour du Palais de l'Ambaſſadeur, pour le forcer; & on étoit prêt à y mettre le Feu, lors que ceux qui devoient le conduire à l'Audience arrivérent. Ils firent entendre leur Commiſſion. Le Peuple ſe flatta de l'eſpérance, que le Sénat en feroit une Punition exemplaire, le laiſſa ſortir ſeul, & le conduiſit avec toutes les Injures & les Impréca-tions imaginables. L'Ambaſſadeur, étant entré dans le Sénat, commença par des Plaintes atroces de la Violence qu'on avoit faite dans ſa Maiſon contre le Droit des Gens, & il accompagna ſes Plaintes de Menaces ſi fieres & ſi cruelles de s'en venger, que la plûpart des Sénateurs en furent conſternez, & crai-

craignirent que cet Homme n'eut encor quelque Reſſource qu'on ne ſavoit pas, pour achever ſon Entrepriſe. Le Doge lui répondit, qu'on lui feroit Excuſe de cet Outrage, quand il auroit rendu raiſon des Préparatifs de Guerre qu'on avoit trouvez chez lui, qui, comme Ambaſſadeur, devoit être un Miniſtre de Paix. Il repliqua, qu'il s'étonnoit que des Gens qui paſſoient pour ſages fuſſent ſi malhabiles que de l'inſulter en face ſur un Prétexte ſi groſſier; Qu'ils ſavoient auſſi bien que lui, que toutes ces Proviſions n'étoient qu'en dépôt dans ſa Maiſon, comme il y en avoit déjà eu d'autres fois, pour envoyer à Naples & dans le Tirol; Que pour les Armes, toute la Terre ſavoit qu'il n'y en a point de ſi bonnes que celles qui ſe font dans les Villes de la République; & que pour les Feux d'Artifice, & autres choſes ſemblables, l'occaſion de quelques Ouvriers d'une Habileté extraordinaire, qui s'étoient venus offrir à lui, l'avoit engagé à les faire travailler par curioſité. Le Doge interrompit, que ces Ouvriers étoient des Malheureux, ou plûtot des Monſtres, nez pour

pour la Honte éternelle du Genre humain ; &, en diſant ces Mots, il préſenta à l'Ambaſſadeur une Lettre de Créance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvée parmi les Papiers de Renault, avec d'autres Lettres du Duc d'Oſſonne. L'Ambaſſadeur répondit, que pour le Duc d'Oſſonne il avoit déjà déclaré autre-fois, qu'il n'entroit point en connoiſſance de ſa Conduite : que pour la Lettre de Créance, il étoit vrai que l'Ambaſſadeur de France lui avoit recommandé un Gentil-homme il y avoit déjà quelque tems, lequel avoit beſoin de faveur à Milan pour certaine Affaire particuliere, & qu'il avoit donné à cet Homme la Lettre qu'on lui repréſentoit ; mais, qu'il avoit ignoré, que la République eut aucun intérêt dans cette Affaire. Le Doge, voyant par ces Réponſes, que l'Ambaſſadeur n'en manqueroit jamais, ſe contenta de lui repréſenter avec beaucoup de Gravité la Noirceur de ſon Entrepriſe, & finit en lui proteſtant, qu'ils étoient tous fort éloignés de penſer que le Roi ſon Maître y eût la moindre part. L'Ambaſſadeur répon-

pondit à cette Remontrance, avec tout l'Emportement d'un Homme-de-Bien dont on attaque l'Honneur injuſtement, Qu'il étoit d'une Nation à qui la Valeur & la Prudence ſont ſi naturelles, qu'elle n'avoit que faire de recourir à de mauvais Artifices pour perdre ſes Ennemis; Que le Roi ſon Maître étoit aſſez puiſſant, pour les détruire à Force ouverte, & ſans emploier les Trahiſons, & qu'on pourroit bien-tôt l'éprouver. Il ſortit bruſquement après ces paroles, ſans aucune Cérémonie. Ceux qui le conduiſoient le conjurérent de ſe repoſer quelque tems dans un Apartement voiſin, en attendant que le Sénat eut donné les Ordres néceſſaires pour le faire ſauver; & il ſe laiſſa conduire où on voulut, en frémiſſant de Colere, & ſans rien répondre. Pendant que la Populace étoit accourue à la Place, pour le mettre en pieces auſſi-tôt que le Sénat l'auroit livré, il fut aiſé à ceux qu'on envoya chez lui avec main forte, de faire embarquer ſes Domeſtiques, & les plus précieux de ſes Meubles. On le vint querir enſuite; &, par des Détours ſecrets

crets du Palais, on le conduiſit dans un Brigantin bien armé avec bonne eſcorte. Le Peuple, enragé de ſon Evaſion, fit des Statues de lui & du Duc d'Oſſonne, auſquelles il fit tout ce qu'il auroit fait à leurs Perſonnes ſi elles avoient été en ſa Puiſſance.

On dépêcha en même tems au Général de Mer, avec Ordre de faire noyer inceſſamment L'Anglade, le Capitaine Jacques Pierre, & tous les Officiers affidez que ce Capitaine avoit ſur ſes Vaiſſeaux. Comme on ſuppoſoit qu'ils devoient être ſur leurs gardes, on choiſit le Bâtiment de la Fabrique la plus étrangere qu'on trouva à Veniſe, pour porter cet Ordre. On l'équippa de la maniere la plus propre à faire croire qu'il n'en venoit pas, & il fit un grand tour, afin d'arriver par un autre côté que celui par où il devoit arriver s'il en fut venu. On a ſçu depuis que le Capitaine avoit été toute la nuit en attente, & qu'ayant vû arriver ce Bâtiment, il s'étoit retiré auſſi-tôt dans le principal de ſes Vaiſſeaux, comme s'il ſe fût douté de la vérité, & qu'il ſe voulût mettre en état de ſe défendre, s'il

s'il étoit trahi. Mais il y a apparence, que la crainte de tout perdre, par une Terreur qui pouvoit être Panique, l'arrêta quelque tems à délibérer, s'il devoit ſe déclarer; car, le Général, qui ne perdit pas un moment, lui ayant envoyé deux Hommes choiſis & non ſuſpects, ces Gens entrérent ſans Armes qui paruſſent dans le lieu où il étoit, le trouvérent ſeul, l'abordérent d'un air auſſi libre que de coûtume, le poignardérent tout d'un coup, & le jettérent dans la Mer ſans que perſonne s'en aperçût. L'Anglade, & quarante de ſes Officiers, furent traittés auſſi-tôt après de la même maniere, & avec le même ſecret.

Cependant, Renault, interrogé à Veniſe, répond qu'il ne ſçait ce qu'on lui veut. On lui repréſente la Lettre de Créance pour D. Pedre, un Paſſeport en Eſpagnol pour tous les Païs de l'Obéïſſance d'Eſpagne, des Lettres de Change pour de grandes Sommes, & mille Piſtoles en Or. Il répond, qu'il ne connoit ni l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, ni le Gouverneur de Milan; qu'ainſi, s'il y a quelque choſe parmi ſes Papiers

qui

qui les regarde, il faut que d'autres que lui l'y ayent miſe; & que pour les Lettres de Change, & les Piſtoles, c'étoit tout ce qu'il avoit de Bien au Monde. On lui donne la Queſtion ordinaire, & extraordinaire. Il ne dit rien de nouveau, ſinon qu'il étoit un pauvre Vieillard, Homme-de-Bien, de Qualité, & d'Honneur, & que Dieu le vangeroit. On le repréſente pluſieurs jours de ſuite à la Queſtion, & on lui promet même Impunité, s'il veut dire tout ce qu'il ſçait; mais, inutilement: &, après avoir été tourmenté de toutes les manieres à diverſes repriſes, il fut enfin étranglé en Priſon, & pendu en public par un pied, comme Traitre. Le Lieutenant du Comte de Naſſau, les trois Petardiers, Bribe, Laurens Brulard, & les deux Officiers de l'Arſenal, le furent auſſi, après avoir ſouffert la Queſtion avec la même Conſtance que lui; mais Brainville, Theodore, & plus de trois cens Officiers, furent ſeulement étranglez où noyés en ſecret.

Cependant, Jaffier, deſeſpéré du mauvais Succès de ſa Compaſſion, ſe plaignoit hautement de ce que le Doge

ge & le Conſeil des Dix ne tenoient pas la Parole qu'ils lui avoient donnée en faveur de ſes Compagnons. Elle n'avoit été violée qu'après une mûre Délibération. Pluſieurs vouloient même qu'on l'obſervât religieuſement. D'autres remontrérent, que la choſe pourroit être douteuſe, ſi on n'avoit ſçu la Conjuration, que par Jaffier; mais que les deux Daufinois, qui l'avoient auſſi révélée, mettoient le Sénat en plein Droit d'en uſer de la même ſorte, que ſi Jaffier n'avoit rien découvert. Cet Avis l'emporta, ſoutenu par l'Horreur & la Frayeur publique, quoi qu'il y eut pluſieurs choſes à dire au contraire. On tâcha d'apaiſer Jaffier par toute ſorte de Moyens. On lui offrit de l'Argent, & de l'Emploi. Il refuſa tout, s'obſtina à demander inutilement la Vie de ſes Compagnons, & ſortit enfin de Veniſe, inconſolable de leur Supplice. Le Sénat, l'ayant ſçu, lui envoya un Ordre de vuider les Etats de la République dans trois jours, ſur peine de la vie, & quatre mille Sequins qu'on le força de prendre. La Pitié, qu'il reſſentoit pour ſes Compagnons,

ſe

ſe redoubloit autant de fois qu'il conſidéroit qu'il étoit la cauſe de leur Mort. Il apprit en chemin que l'Entrepriſe ſur Breſſe étoit encor en état de réüſſir. Le Deſir de ſe venger du Sénat l'obligea à s'aller jetter dans cette Ville ; mais, il y fut à peine, que les Dix ayant pénétré cette Affaire par des Papiers des Conjurez, on y envoya des Troupes, qui s'emparérent des Poſtes principaux, & paſſérent au fil de l'Epée quelques Eſpagnols qui y avoient été introduits. Jaffier fut pris combattant à leur tête, comme un Homme qui ne cherche qu'à vendre chérement ſa Vie ; &, étant conduit à Véniſe peu de jours après, il y fut noyé le lendemain de ſon arrivée.

La Mort de ce Malheureux ayant achevé de rétablir la Tranquillité dans cette grande Ville, le prémier ſoin du Sénat fut de demander un autre Ambaſſadeur à Madrid. D. Loüis Bravo fut auſſi-tôt nommé pour cet Emploi, avec Ordre de partir inceſſamment ; & le Marquis de Bedemar, lui donna, ſuivant la coûtume, une Inſtruction qui ſe réduiſoit preſque toute à deux Points.

Le

Le prémier de ces Points étoit, que le nouvel Ambaſſadeur blamât hautement en toute occaſion la Conduite de ſon Prédéceſſeur, & qu'il affectât d'en tenir une contraire, juſques même dans les choſes les plus indifférentes. L'autre Point étoit, que dans toutes les Affaires qu'il auroit à négocier touchant les Droits & les Prééminences de la République, il ſe ſervît, pour tous Mémoires, du *Squittinio della Libertà Veneta*, auquel le Marquis de Bedemar renvoye dans pluſieurs Endroits de cette Inſtruction, & en des Termes, qui, bien que retenus, découvrent aſſez l'Amour paternelle qu'il avoit pour ce Libelle.

On publia cependant, à cri de trompe, & par écrit, dans tous les Etats de la République, une Défenſe, ſur peine de la Vie, d'imputer quoi que ce fût de la Conjuration au Roi d'Eſpagne, ni aux Eſpagnols. On donna trente mille Ducats aux deux Daufinois, qui étoient venus exprès de leur Païs pour la découvrir. D. Pedre, voyant toutes choſes deſeſpérées, acheva de licencier ſes Troupes, & rendit Verſel. Le Duc d'Oſſonne fit de grans Biens à la Fem-

me & aux Enfans du Capitaine, en les mettant en Liberté; & le Marquis de Bedemar reçut d'Eſpagne un Ordre pour aller ſervir de Prémier Miniſtre en Flandres, &, quelques années après, de Rome, le Chapeau de Cardinal.

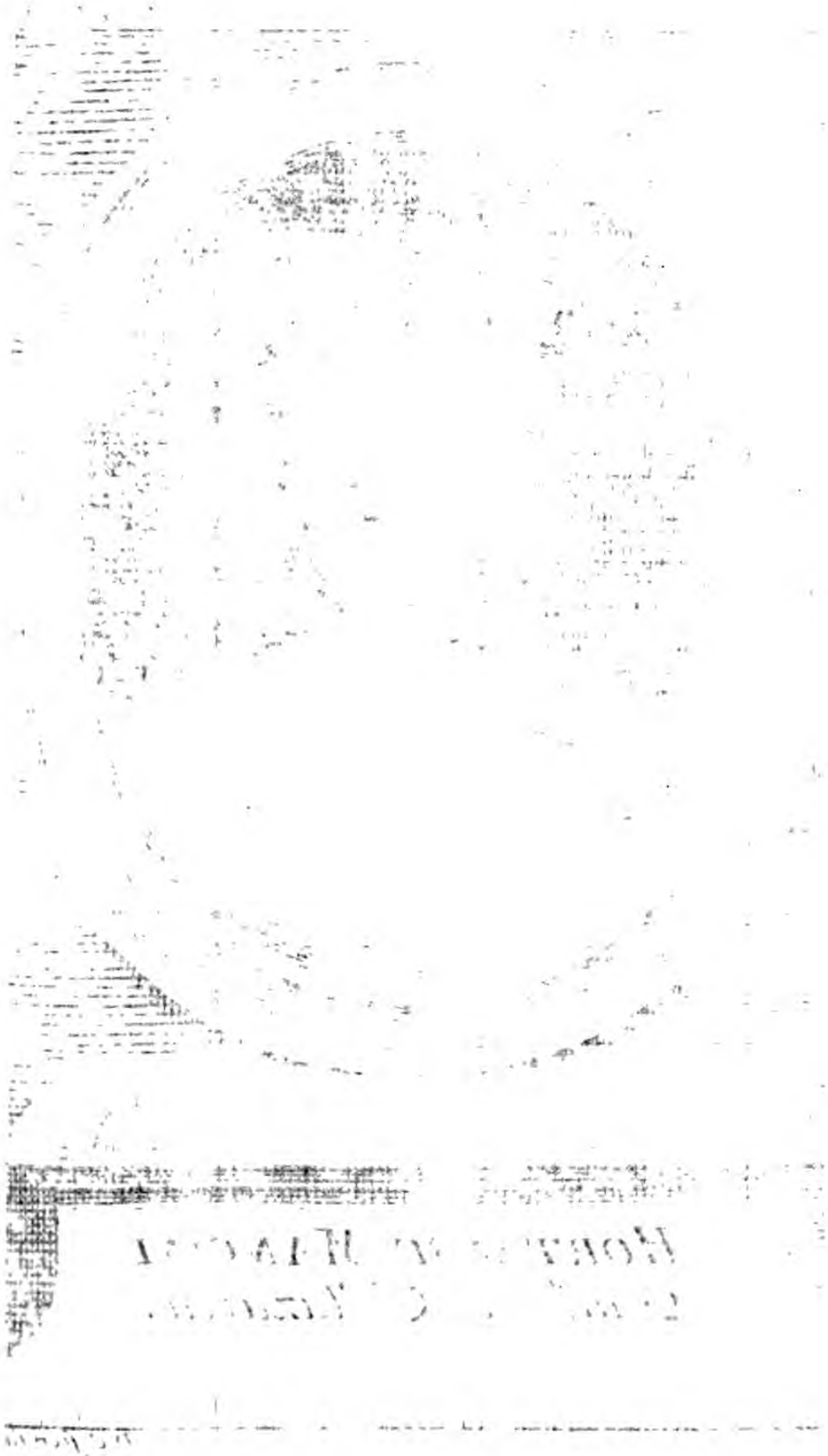
FIN DE LA CONJURATION CONTRE VENISE.

Quand quelque Fait eſt décrit à la Vérité, & avec ſes Circonſtances, encor qu'il ne ſoit parvenu qu'à mi-chemin, ſi peut-on toûjours en tirer Fruit : tout ainſi que de ceux qui ne parviennent que juſques au tiers où au quart du cours commun de la Vie, on ne laiſſe pas d'en tirer de bons Exemples; car la Vertu, en toutes les parties de l'Age, où d'une Action, ſe fait aucunement paroître.

Monſieur de la Noue, dans ſes Mémoires.

ME-

MÉMOIRES
DE
MADAME
LA
DUCHESSE
MAZARIN.



HORTENSE MANCINI
Ducheſſe Mazarin.

P. Lely, Pinxit. D. Coſter, ſcul.

MEMOIRES
DE
MADAME
LA
DUCHESSE
MAZARIN.

A M. ***.

PUISQUE les Obligations que je vous ai ſont d'une nature à ne devoir rien ménager pour vous témoigner ma Reconnoiſſance, je veux bien vous faire le Récit de ma Vie, que vous demandez. Ce n'eſt pas que je ne ſache la Difficulté, qu'il y a à parler ſagement de ſoi-même ; & vous n'ignorez pas non plus la Répugnance naturelle, que j'ai à m'expliquer ſur les choſes qui me regardent : mais, il eſt encor plus naturel de ſe défendre contre la Médiſance, du moins auprès de ceux qui nons ont rendu de grans Services. Ils méritent bien

qu'on leur faſſe connoître qu'on n'eſt pas tout à fait indigne de les avoir reçus. En tout cas, je ne ſaurois uſer plus innocemment du Loiſir de ma Retraite. Que ſi les Choſes, que j'ai à vous raconter, vous ſemblent tenir beaucoup du Roman, accuſez-en ma mauvaiſe Deſtinée, plûtôt que mon Inclination. Je ſai que la Gloire d'une Femme conſiſte à ne faire point parler d'elle; & ceux, qui me connoiſſent, ſavent aſſez, que toutes les choſes d'éclat ne me plaiſent point : mais, on ne choiſit pas toujours le Genre de Vie qu'on voudroit mener, & il y a de la Fatalité dans les choſes mêmes qui ſemblent dépendre le plus de la Conduite.

Je ne vous parlerois point de ma Naiſſance, quelque avantageuſe qu'elle ſoit, ſi les Envieux de mon Oncle ne s'étoient point efforcés d'en ternir l'Eclat; mais, puis que leur Rage s'eſt étendue à tout ce qui lui appartenoit, il m'eſt bien permis de vous dire, que je ſuis d'une des plus anciennes Familles de Rome; & que mes Ayeuls, depuis plus de trois cens ans, y tiennent un Rang aſſez conſidérable, pour me faire paſſer mes jours heureuſement, quand

je

je n'aurois pas été Héritiere d'un Prémier Miniſtre de France. L'Académie des beaux Eſprits de ce Païs-là, qui commença aux Nôces d'un Gentilhomme de ma Maiſon, fait aſſez voir la Conſidération où cette Maiſon étoit dès-lors: &, pour ſurcroit de Bonheur, j'ai l'avantage d'être née d'un Pere, que ſa Vertu & ſes Lumieres extraordinaires élevoient au deſſus des plus Honnêtes-Gens de nos Ayeuls.

Je fus amenée en France à l'âge de ſix ans; & peu d'années après M. Mazarin refuſa ma Sœur la Connétable, & conçut une Inclination ſi violente pour moi, qu'il dit une fois à Madame d'Eguillon, *que pourvu qu'il m'épouſât, il ne ſe ſoucioit pas de mourir trois mois après.* Le Succès a paſſé ſes Souhaits: il m'a épouſée, & n'eſt pas mort Dieu merci. Aux prémieres Nouvelles que M. le Cardinal aprit de cette Paſſion, il parut ſi éloigné de l'approuver, & ſi outré du Refus que M. Mazarin avoit fait de ma Sœur, qu'il dit pluſieurs fois, *qu'il me donneroit plûtôt à un Valet.*

Ce ne fut pas la ſeule Perſonne, à qui j'eus le Malheur de plaire. Un Eunuque Italien, Muſicien de M. le Car-

dinal, Homme de beaucoup d'Eſprit, fut accuſé de la même choſe; mais, il eſt vrai que c'étoit également pour mes Sœurs & pour moi. On lui faiſoit même la guerre, qu'il étoit encor amoureux des belles Statues du Palais Mazarin : & il faut bien que l'Amour de cet Homme portât Malheur, puiſque ces pauvres Statues en ont été punies ſi cruellement, auſſi bien que moi, quoi qu'elles ne fuſſent pas plus criminelles.

Il ne tenoit pas à ma Sœur la Connétable, que je n'aimaſſe quelque choſe de même que j'étois aimée. Comme elle avoit un Attachement ſincere pour le Roi, elle auroit bien ſouhaité de me voir quelque Foibleſſe ſemblable: mais, mon extrême Jeuneſſe ne me permettoit pas de m'attacher à rien; &, tout ce que je pouvois faire pour l'obliger, c'étoit de témoigner quelque Complaiſance particuliere pour ceux des jeunes Gens que nous voyons qui me divertiſſoient davantage, dans les Jeux d'Enfant qui m'occopoient alors. La Préſence du Roi, qui ne bougeoit du Logis, les troubloit ſouvent. Quoi qu'il vécut parmi nous avec une Bonté merveilleuſe, il a toûjours eu quelque choſe

ſe de ſi ſérieux & de ſi ſolide, pour ne pas dire de ſi majeſtueux, dans toutes ſes Manieres, qu'il ne laiſſoit pas de nous imprimer le Reſpect, même contre ſon Intention. Il n'y avoit que ma Sœur la Connétable, qu'il ne gênoit pas; & vous comprenez aiſément que ſon Aſſiduïté avoit des Agrémens pour ceux qui en étoient cauſe, qu'elle n'avoit pas pour les autres. Comme les choſes, que la Paſſion fait faire, paroiſſent ridicules à ceux qui n'en ont jamais ſenti, celle de ma Sœur l'expoſoit ſouvent à nos Railleries. Une fois entre autres nous lui fimes la guerre, de ce qu'apercevant de loin un Gentil-homme de la Maiſon, qui étoit de la taille du Roi, & qu'elle ne voyoit que par derriere, elle avoit couru à lui les bras ouverts, en criant, *Ha! mon pauvre Sire.*

Une autre choſe, qui nous fit fort rire en ce temps-là, fut une Plaiſanterie que M. le Cardinal fit à Me. de Bouillon, qui pouvoit avoir ſix ans. La Cour étoit pour lors à la Fére. Un jour qu'il la railloit ſur quelque Galant qu'elle devoit avoir, il s'aviſa à la fin de lui reprocher qu'elle étoit groſſe. Le Reſſentiment qu'elle en

témoigna le divertit ſi fort, qu'on réſolut de continuer à le lui dire. On lui étréciſſoit ſes Habits de tems en tems, & on lui faiſoit acroire que c'étoit elle qui avoit groſſi. Cela dura autant qu'il faloit, pour lui faire paroître la choſe vrai-ſemblable : mais, elle n'en voulut jamais rien croire, & s'en défendit toujours avec beaucoup d'Aigreur, juſqu'à ce que le tems de l'Accouchement étant arrivé, elle trouva un matin entre ſes draps un Enfant qui venoit de naître. Vous ne ſçauriés comprendre quel fut ſon Etonnement & ſa Déſolation à cette vue. *Il n'y a donc*, diſoit-elle, *que la Vierge & moi à qui cela ſoit arrivé; car, je n'ai du tout point eu de mal.* La Reine la vint conſoler, & voulut être Marraine: beaucoup de Gens vinrent ſe réjoüir avec l'Accouchée; & ce qui avoit été d'abord un Paſſe-tems domeſtique devint à la fin un Divertiſſement public pour toute la Cour. On la preſſa fort de déclarer le Pere de l'Enfant; mais, tout ce qu'on en put tirer fut, *que ce ne pouvoit être que le Roi ou le Comte de Guiche, parce qu'il n'y avoit que ces deux hommes-là qui l'euſſent baiſée.* Pour moi, qui

qui avois trois ans plus qu'elle, j'étois toute glorieuſe de ſavoir la vérité de la choſe; & je ne pouvois me laſſer d'en rire, pour faire bien voir que je la ſavois.

Vous aurez ſans doute peine à croire, que dans cet âge, où l'on ne ſonge d'ordinaire à rien moins qu'à raiſonner, je fiſſe des Réfléxions auſſi ſérieuſes que j'en faiſois ſur toutes les choſes de la vie. Cependant, il eſt vrai que mon plus grand Plaiſir en ce tems-là étoit de m'enfermer ſeule pour écrire tout ce qui me venoit dans la Penſée. Il n'y a pas longtems que quelques-unes de ces Ecritures me tombérent encor ſous la main; & je vous avoue que je fus étrangement ſurpriſe d'y trouver des choſes ſi éloignées de la Capacité d'une petite Fille. Ce n'étoient que Doutes & Queſtions, que je me propoſois à moi-même ſur toutes les choſes qui me faiſoient peine à comprendre. Je ne les décidois jamais aſſez bien à mon gré: je cherchois pourtant avec obſtination ce que je ne ſçavois pas trouver; &, ſi ma Conduite n'a pas marqué depuis beaucoup de Jugement, j'ai du moins cette Conſolation que j'avois grande envie d'en avoir.

Il me ſouvient encor, qu'environ ce même tems, voulant écrire à une de mes Amies que j'aimois fort; je me laſſai à la fin de mettre tant de fois, *je vous aime*, dans une même Lettre; & je l'avertis, que je ne ferois plus qu'une Croix pour ſignifier ces trois Mots-là. Suivant cette belle Invention, il m'arrivoit quelquefois d'écrire des Lettres à cette Perſonne, où il n'y avoit autre choſe que des Lignes toutes de Croix l'une après l'autre. Une de ces Lettres tomba depuis entre les mains de Gens qui avoient intérêt d'en pénétrer le myſtere; mais, ils ne ſçurent jamais que reprendre dans un Chiffre ſi dévot.

Mon Enfance s'étant paſſée parmi ces divers Amuſemens, on parla de me marier. La Fortune, qui vouloit me rendre la plus malheureuſe Perſonne de mon Sexe, commença en faiſant ſemblant de me vouloir faire Reine; & il n'a pas tenu à elle, qu'elle ne m'ait rendu odieux le Parti qu'elle me deſtinoit, par la Comparaiſon de ceux dont elle me flatta d'abord. Cependant, je puis me rendre ce témoignage, que ces illuſtres Partis ne m'ébloüirent pas; & M. Mazarin n'ôſeroit

roit dire qu'il ait jamais remarqué en moi de Vanité qui fût au deſſus de ma Condition.

Tout le Monde ſçait les Propoſitions qui furent faites à diverſes repriſes de me marier avec le Roi d'Angleterre; &, pour le Duc de Savoie, vous ſavez ce qui s'en dit au Voyage de Lion, & que l'Affaire ne rompit, que par le Refus où M. le Cardinal s'obſtina d'abandonner Geneve en conſidération de ce Mariage.

Nous logions en Belle-Cour, & les Fenêtres de nos Chambres qui répondoient ſur la Place, étoient aſſez baſſes pour y monter aiſément. Me. de Venelle, notre Gouvernante, étoit ſi accoûtumée à faire ſon métier de Surveillante, qu'elle ſe levoit même en dormant pour venir voir ce que nous faiſions. Une nuit entre autres, que ma Sœur dormoit la bouche ouverte, Me. de Venelle la venant tâtonner à ſon ordinaire en dormant auſſi, lui mit le doit dedans ſi avant, que ma Sœur s'en réveilla en ſurſaut, en la mordant bien ſerré. Jugez quel fut leur Etonnement de ſe trouver toutes deux dans cet état, quand elles furent tout-à-fait éveillées.

Ma Sœur ſe mit en une Colere étrange. On en fit le Conte au Roi le lendemain, & toute la Cour en eut le Divertiſſement.

Soit Modeſtie, ſoit Diſſimulation, M. le Cardinal parut toujours auſſi contraire que la Reine à l'Attachement que le Roi avoit pour ma Sœur. Auſſi-tôt que le Mariage d'Eſpagne fut conclu, il n'eut rien de plus preſſé que de l'éloigner, de peur qu'elle n'y aportât de l'Obſtacle. Il nous envoya, quelque tems après le Retour de Lion, l'attendre à Fontainebleau. De là il nous mena à Poitiers, où il lui donna le choix de ſe retirer où il lui plairoit. Elle choiſit la Rochelle; & M. le Cardinal, qui vouloit la dépaïſer encor davantage, lui fit enfin propoſer à Broüage, par M. de Fréjus, d'épouſer M. le Connétable; mais, elle refuſa, n'étant pas encor attirée en Italie par ce qui l'y attira depuis.

Il avoit réſolu de mener Me. de Bouillon & moi au Mariage; mais, ma Sœur la Connétable s'étant obſtinée à ne nous laiſſer pas aller quand il nous envoya querir, ſi elle n'y alloit auſſi, il aima mieux ſe priver du Plaiſir de nous y voir,

voir, que de la laiſſer venir avec nous. Au Retour de la Frontiere, on nous fit venir à Fontainebleau, où la Cour étoit. Le Roi traita ma Sœur aſſez froidement, & ſon Changement commença de la réſoudre à ſe marier en Italie. Elle me prioit ſouvent de lui en dire le plus de mal que je pourois. Mais, outre qu'il étoit aſſez difficile d'en trouver à dire d'un Prince fait comme lui, & qui vivoit parmi nous avec une Familiarité & une Douceur charmante, l'âge de dix ans, où j'étois alors, ne me permettoit pas de bien comprendre ce qu'elle ſouhaitoit de moi; &, tout ce que je pouvois faire pour ſon Service, la voyant fort deſolée, & l'aimant tendrement, c'étoit de pleurer avec elle ſon Malheur, en attendant qu'elle m'aidât à pleurer les miens.

Le Chagrin, que M. le Cardinal avoit de ſa Liaiſon avec le Roi, lui avoit donné une grande Averſion pour elle; &, comme cette Intrigue avoit commencé d'abord qu'elle parut dans le Monde, on peut preſque dire qu'il ne l'avoit jamais aimée.

L'Humeur de mon Frere ne lui plaiſoit

ſoit guere davantage, & ſa Conduite encor moins, ſur tout depuis qu'on l'accuſa d'avoir été de la Débauche de Roiſſi: car, une des choſes ſur leſqu'elles il étoit plus mécontent de nous, c'étoit la Dévotion. Vous ne ſçauriés croire combien le peu que nous en avions le touchoit. Il n'eſt point de Raiſons qu'il n'employât pour nous en inſpirer. Une fois entre autres, ſe plaignant de ce que nous n'entendions pas la Meſſe tous les jours, il nous reprocha que nous n'avions, ni Piété, ni Honneur. *Au moins*, diſoit-il, *ſi vous ne l'entendez pas pour Dieu, entendez-la pour le Monde.* Quoy que j'euſſe autant de part que les autres à ſes Remontrances, néanmoins, ſoit que comme la plus jeune, il me jugeât la moins blamable, ſoit qu'il y eut quelque choſe dans mon Humeur qui lui revint davantage; il eut long-tems autant de Tendreſſe pour moi, que d'Averſion pour eux. C'eſt ce qui l'obligea à me choiſir pour laiſſer ſon Bien & ſon Nom au Mari qu'il me donneroit: ce fut encor ce qui le rendit plus ſoigneux de ma Conduite que de celle des autres, & à la fin auſſi plus mécontent, quand

quand il crut avoir ſujet de s'en plaindre. Il craignoit fort que je m'engageaſſe d'Inclination. Me. de Venelle, qui avoit ordre m'épier, me parloit inceſſamment de tous les Gens qui me fréquentoient, & que je pouvois aimer, afin de découvrir par mes Diſcours mes Sentimens pour chacun d'eux : mais, comme je n'avois rien dans le Cœur, elle n'y pouvoit rien connoître; &, elle ſeroit encor en cette peine, ſi l'Indiſcrétion de ma Sœur n'eût point donné à croire ce que je n'y avois pas.

Je vous ai dit qu'elle vouloit toûjours que j'aimaſſe quelque choſe. Elle me preſſa durant pluſieurs années avec tant d'inſtance de lui dire, s'il n'y avoit point d'Homme à la Cour qui me plût plus que les autres, que je lui avoüai à la fin, vaincue par ſon Importunité, *que je voyois quelquefois au Logis un jeune Garçon qui me revenoit aſſez; mais, que je ſerois bien fâchée qu'il me plût autant que le Roi lui plaiſoit à elle.* Ravie de m'avoir tiré cet Aveu de la bouche, elle m'en demanda le Nom; mais, je ne le ſçavois pas: &, quelque peine qu'elle ſe donnât pour

m'obliger à le dépeindre, elle fut plus de deux mois à m'en faire la guerre ſans le connoître. Elle ſçut à la fin que c'étoit un Gentil-Homme Italien, nouvellement ſorti de Page de la Chambre, qui n'étoit encor que Sous-Lieutenant aux Gardes, & qui fut tué il y a quelques années en Flandres dans une Charge beaucoup plus élevée. Elle me dit ſon Nom, & le dit auſſi au Roi, à qui elle fit fête de ma prétendue Inclination, & pour qui elle n'avoit rien de ſecret. M. le Cardinal le ſçut bien-tôt après; &, croyant que ce fût toute autre choſe que ce n'étoit, il m'en parla avec un Emportement étrange. C'étoit juſtement le vrai moyen de faire quelque choſe de rien; &, ſi j'avois été capable de m'engager par Dépit, les Reproches qu'il me fit m'auroient fait réſoudre à les mériter.

Comme le Cavalier étoit familier dans la Maiſon, le Bruit que M. le Cardinal avoit fait alla juſqu'à lui, & lui fit peut-être venir une Penſée qu'il n'avoit pas. Quoi qu'il en ſoit, il trouva le moyen de me la faire connoitre, & il ne tint pas à ma Sœur

que

que je ne répondiſſe à ſa Paſſion au lieu de la mépriſer.

Cependant, M. le Cardinal empiroit à vue d'œil. Le Deſir d'éterniſer ſon Nom l'emporta ſur l'Indignation qu'il avoit conçûe contre moi: il s'en ouvrit à l'Evêque de Fréjus, & lui demanda ſon Avis ſur pluſieurs Partis qu'il avoit dans l'Eſprit. L'Evêque, gagné par M. Mazarin, moiennant une Promeſſe de cinquante mille Ecus, n'oublia rien pour les mériter. Il ne les a pourtant jamais touchés. Il rendit le Billet qu'on lui en avoit fait d'abord, en ſe laiſſant entendre, *qu'il aimeroit mieux l'Evêché d'Evreux s'il ſe pouvoit*; mais, le Roi en aiant diſpoſé ailleurs, après deux mois d'Importunité de M. Mazarin, M. de Fréjus redemanda les cinquante mille Ecus, & M. Mazarin ne ſe trouva plus en état de les donner.

Auſſi-tôt que le Mariage fut conclu, il m'envoya un grand Cabinet, où entre autres Nippes il y avoit dix mille Piſtoles en Or. J'en fis bonne part à mon Frere & à mes Sœurs, pour les conſoler de mon Opulence, qu'elles ne pouvoient voir ſans Envie, quelque mi-

ne qu'elles fiſſent. Elles n'avoient pas même beſoin de m'en demander. La Clef demeura toûjours où elle étoit, quand on l'aporta: en prit qui voulut; &, un jour entre autres, que nous n'avions pas de meilleur Paſſe-tems, nous jettames plus de trois cens Loüis par les Fenêtres du Palais Mazarin, pour avoir le plaiſir de faire battre un peuple de Valets qui étoit dans la Cour.

Cette Profuſion étant venue à la connoiſſance de M. le Cardinal, il en eut tant de Déplaiſir, qu'on crut qu'elle avoit hâté ſa fin. Quoiqu'il en ſoit, il mourut huit jours après, & me laiſſa la plus riche Héritiere, & la plus malheureuſe Femme de la Chrétienté. A la prémiere Nouvelle que nous en eumes, mon Frere & ma Sœur, pour tout Regret, ſe dirent l'un à l'autre *Dieu merci, il eſt crévé.* A dire vrai, je n'en fus guere plus affligée; & c'eſt une Choſe remarquable, qu'un Homme de ce Mérite, après avoir travaillé toute ſa Vie pour élever & enrichir ſa Famille, n'en ait reçu que des Marques d'Averſion, même après ſa Mort. Si vous ſçaviés avec quelle Rigueur il nous traitoit en toutes choſes, vous en ſe-

ſeriés moins ſupris. Jamais perſonne n'eut les Manieres ſi douces en public, & ſi rudes dans le domeſtique ; & toutes nos Humeurs, & nos Inclinations, étoient contraires aux ſiennes. Ajoûtez à cela la Sujetion incroyable où il nous tenoit, notre extrême Jeuneſſe, & l'Inſenſibilité pour toutes choſes, où le trop d'Abondance & de Proſpérité jette d'ordinaire les Perſonnes de cet âge, quelque bon Naturel qu'elles ayent.

Pour mon particulier, la Fortune à pris ſoin de punir mon Ingratitude, par les Malheurs dont ma Vie a été une Suite continuelle depuis cette Mort. Je ne ſçai quel Preſſentiment ma Sœur en avoit ; mais, dans les prémiers Chagrins qui ſuivirent mon Mariage, elle me diſoit pour toute Conſolation, *Crepa, crepa, tu ſeras encor plus malheureuſe que moi.*

M. de Lorraine, qui l'aimoit paſſionnément, la preſſoit depuis longtems de l'épouſer, & continua dans cette Pourſuite, même après la Mort de M. le Cardinal. La Reine Mere, qui ne vouloit point en toute maniere qu'elle reſtât en France, chargea M.

Me. de Venelle de rompre cette Intrigue à quelque prix que ce fût; mais, tous leurs Efforts auroient été inutiles, ſi des Raiſons ignorées de tout le Monde ne les euſſent ſecondez : & quoi que le Roi eût la Généroſité de lui donner à choiſir qui elle vouloit épouſer en France, ſi M. de Lorraine ne lui plaiſoit pas, & qu'il témoignât un ſenſible Déplaiſir de ſon Départ, ſa mauvaiſe Etoile l'entraina en Italie, contre toute ſorte de Raiſons. M. le Connétable, qui ne croyoit pas qu'il pût y avoir de l'Innocence dans les Amours des Rois, fut ſi ravi de trouver le contraire dans la Perſonne de ma Sœur, qu'il compta pour rien de n'avoir pas été le prémier Maitre de ſon Cœur. Il en perdit la mauvaiſe Opinion qu'il avoit, comme tous les Italiens, de la Liberté que les Femmes ont en France; & il voulut qu'elle jouït de cette même Liberté à Rome, puiſqu'elle en ſçavoit ſi bien uſer.

Cependant, l'Eunuque ſon Confident, qui demeuroit ſans crédit par ſon Abſence, & par la Mort de M. le Cardinal, entreprit de ſe rendre néceſſaire auprès de moi; mais, outre que mon In-

Inclination m'éloignoit fort de toute ſorte d'Intrigues, M. Mazarin me faiſoit obſerver trop ſoigneuſement. Enragé de cet Obſtacle, il réſolut de s'en venger ſur M. Mazarin même. Cet Homme avoit conſervé un accès aſſez libre auprès du Roi, depuis le tems qu'il étoit Confident de ma Sœur. Il lui va faire de grandes Plaintes de la Rigueur avec laquelle M. Mazarin me traitoit; *qu'il étoit obligé de s'y intéreſſer, comme Créature de M. le Cardinal, & mon Serviteur particulier; que M. Mazarin étoit jaloux de tout le Monde, & ſur tout de S. M.; & qu'il me faiſoit obſerver avec un ſoin tout particulier dans tous les lieux où le Roi*, qui ne ſongeoit pas à moi, *pouvoit me voir: qu'au reſte, il tranchoit du grand Miniſtre, & qu'il avoit menacé de faire ſortir tous les Italiens de Paris.* A tout cela le Roi ne lui répondit autre choſe ſinon, *que ſi tout ce qu'il diſoit étoit vrai, le Duc Mazarin étoit fou, & qu'il n'avoit pas hérité de la Puiſſance de M. le Cardinal, comme de ſon Bien.* Ce qu'il y avoit de véritable dans ce Raport eſt que M. Mazarin, ayant apris quelque choſe des Intrigues de l'Eunu-

nuque, avoit menacé de le chaſſer du Palais Mazarin où il logeoit.

Non content de ce qu'il avoit fait, il fut aſſez mal aviſé pour s'en vanter en préſence d'une Femme de Qualité de Provence, nommée Me. de Ruz, qui connoiſſoit je ne ſçai comment M. Mazarin. Elle l'avertit du mauvais Office qu'on lui avoit rendu. Il vouloit mettre près de moi quelque Dame, qui, ſans avoir le Nom de Gouvernante, en fît toute la Fonction; &, trouvant cette Me. de Ruz fort propre à faire ce Perſonnage, il jetta les yeux ſur elle, en reconnoiſſance de l'Avis qu'elle lui donnoit. Il lui dit de trouver le moien de ſe faire préſenter à moi, ſans que je ſuſſe qu'il la connoiſſoit. M. de Fréjus m'en parla comme de lui même quelque tems après, & me l'amena par un Eſcalier dérobé, un jour que M. Mazarin étoit à la Chaſſe. J'en fus fort ſatisfaite; &, comme je croyois, que ſi on ſavoit qu'elle me plût, on ne me la donneroit pas, je ne voulois pas que perſonne du logis la connût avant qu'elle y fût établie. Un jour que j'étois ſeule avec elle, Me. de Venelle entrant bruſquement fit ſauter un buſc que nous avions

mis

mis derriere la porte pour nous fermer. Auſſi-tôt Me. de Ruz, par une préſence d'Eſprit merveilleuſe, ſe mit à rouler les yeux dans la tête, pleurer, & crier d'un vrai ton de Gueuze, *qu'elle étoit une pauvre Demoiſelle de Lorraine, & qu'elle me prioit d'avoir pitié de ſa Miſere.* Comme elle a l'Air du Viſage extrémement vif & ardent, ainſi que la plûpart des Provençaux, ſa Grimace lui réüſſit ſi bien, & la défigura tellement, que j'avois peine moi-même à la reconnoître. Me. de Venelle en eut grand' peur: elle s'en éloigna bien vîte le plus qu'elle pût, & fut depuis dire par tout *qu'elle avoit trouvé le Diable dans ma Chambre.*

La Conduite artificieuſe de M. Mazarin dans le Choix de cette Dame, en un tems qu'il ne pouvoit encor avoir aucun Sujet de ſe plaindre de moi, ſuffit pous vous faire connoître ſa Défiance naturelle, & dans quelle Diſpoſition d'Eſprit il m'avoit épouſée. Comme il craignoit pour moi le Séjour de Paris, il me promenoit inceſſamment par ſes Terres & ſes Gouvernemens. Pendant les trois ou quatre prémieres annnées de notre Mariage, je fis

trois

trois Voyages en Alſace, autant en Bretagne; ſans parler de pluſieurs autres à Nevers, au Maine, à Bourbon, Sedan, & ailleurs. N'ayant point de plus ſenſible joie à Paris que celle de le voir, il ne m'étoit pas ſi dur qu'il auroit été à une autre Perſonne de mon âge d'être privée des plaiſirs de la Cour. Peut-être ne me ſerois-je jamais laſſée de cette Vie vagabonde, s'il n'eût point trop abuſé de ma Complaiſance. Il m'a fait pluſieurs fois faire deux cent lieues étant groſſe, & même fort près d'accoucher.

Mes Parens & mes Amis, qui étoient ſenſibles pour moi aux Dangers où il expoſoit ma Santé, me les repréſentoient, quand je venois à Paris, le plus fortement qu'il leur étoit poſſible; mais, ce fut long-tems inutilement. Qu'euſſent-ils dit, s'ils euſſent ſu que je ne pouvois parler à un Domeſtique, qu'il ne fût chaſſé le lendemain: que je ne recevois pas deux Viſites de ſuite d'un même Homme, qu'on ne lui fit défendre la Maiſon: que ſi je témoignois quelque Inclination pour l'une de mes Filles, plus que pour les autres, on me l'ôtoit auſſi-tôt? Si je demandois

dois mon Caroſſe, & qu'il ne jugeât pas à propos de me laiſſer ſortir, il défendoit en riant qu'on y mit les Chevaux, & plaiſantoit avec moi ſur cette Défenſe, juſqu'à ce que l'heure d'aller où je voulois aller fut paſſée. Il auroit voulu que je n'euſſe vû que lui ſeul dans le Monde; ſur tout, il ne pouvoit ſouffrir que je viſſe ſes Parens, ni les miens: les miens, parce qu'ils entroient alors dans mes Intérêts; & les ſiens, parce qu'ils n'aprouvoient non plus ſa Conduite que les miens. J'ai été long-tems logée à l'Arſenal avec Me. d'Oradous ſa Couſine, ſans qu'il me fût permis de la voir.

L'Innocence de mes Divertiſſemens, capable de raſſûrer un autre Homme de ſon Humeur qui auroit conſervé quelque égard pour mon âge, lui faiſoit autant de peine, que s'ils euſſent été fort criminels. Tantôt, c'étoit Péché de joüer à Colin-Maillard avec mes Gens; tantôt, de ſe coucher trop tard. Il ne put jamais alléguer que ces deux Sujets de Plainte, une fois que M. Colbert voulut ſçavoir tous ceux qu'il avoit. Souvent, on ne pouvoit pas aller au Cours en Conſcience; a

plus

plus forte raiſon à la Comédie. Une autre fois, je ne priois pas Dieu aſſez long-tems. Enfin, ſon Chagrin ſur mon Chapitre étoit ſi puiſſant, que ſi on lui eut demandé comment il vouloit que je vécuſſe, je croi qu'il n'auroit pas pu en convenir avec lui-même. Il a dû dire depuis, *que ce qu'il en faiſoit étoit à cauſe qu'il connoiſſoit ce que je valois; & que le Commerce du Monde étant ſi contagieux, quelque Raillerie qu'on fît de lui, il vouloit empêcher qu'on ne me gâtât, parce qu'il m'aimoit encor plus que ſa propre Réputation.* Mais, ſi c'eſt ſon Amour pour moi, qui l'obligeoit à me traiter d'une maniere ſi bizarre, il auroit preſque été à ſouhaiter pour tous deux, qu'il m'eut un peu honoré de ſon indifférence.

Auſſi-tôt qu'il ſçavoit que je me plaiſois en un Lieu, il m'en faiſoit partir, quelque raiſon qu'il y eut de m'y laiſſer. Nous étions au Maine, quand la Nouvelle vint du Voyage de Marſal. Il eut ordre d'en être, & m'envoya en Bretagne tenir compagnie à ſon Pere qui étoit aux Etats. Pendant qu'il diſpoſoit ſon Départ à Paris, il aprit par les Eſpions dont il m'environnoit toû-

toûjours, que je me divertiſſois fort. Il en tomba malade de Chagrin, & me manda en diligence. Son Pere, qui aprit en même tems que les Médecins l'envoyoient à Bourbon, ne voulut pas me laiſſer partir, diſant *qu'il ne faloit point avoir de Femme pendant qu'on buvoit les Eaux.* Il tomba évanoüi de Douleur en recevant cette Réponſe; &, après pluſieurs Courriers, ſon Pere m'ayant à la fin laiſſé partir, je fus le mener à Bourbon, où je demeurai un mois enfermée avec lui dans une Chambre à lui voir rendre ſes Eaux, ſans viſiter ſeulement Madame la Princeſſe, qui y étoit, & à qui il a l'honneur d'apartenir. Il n'avoit pu croire d'abord que ce fût ſon Pere qui m'eût arrêtée en Bretagne; &, quelque aſſûrance qu'il en eût depuis, il ſoutint toujours, que j'avois mieux aimée m'y divertir, que de le venir conſoler dans ſon Mal. Il m'auroit été aiſé de m'en juſtifier, s'il eut voulu m'entendre; mais, c'étoit ce qu'il fuyoit le plus, parce que tout le tort ſe trouvoit de ſon côté dans les Eclairciſſemens, & il ne vouloit jamais avoüer de s'être trompé. Rien ne m'a plus affligée de lui, que cette

cette Averſion qu'il avoit pour s'éclaircir, parce qu'il en prenoit droit de me traiter toûjours comme coupable.

Quelque tems après, ayant été obligé pour le Service du Roi d'aller en Bretagne, il ſe mit ſi fortement en tête de m'avoir près de lui, & écrivit des choſes ſi étranges ſur ce ſujet à l'Abbé d'Effiat ſon Parent, que je fus obligée de partir de Paris trois ſemaines après être accouchée. Peu de Femmes de ma Qualité en auroient fait autant; mais, que ne fait-on point pour jouïr d'un Bien auſſi précieux que la Paix? Pour achever de me remettre, il me fit demeurer dans un des plus chétifs Villages de tout le Païs, & dans une Maiſon ſi vilaine, qu'on étoit contraint de ſe tenir tout le jour dans les Prez. Il choiſiſſoit toujours ces ſortes de Lieux, afin que je ne viſſe point de Compagnie. Auſſi, bien loin d'en avoir dans le Village même, ceux que Civilité où les Affaires obligeoient à l'y venir voir, étoient contrains de camper faute de Cabaret; &, pour peu qu'ils lui déplûſſent, il les renvoyoit bien-tôt ſous prétexte de diverſes Affaires, dont il les chargeoit, &

& qui dépendoient de lui dans la Province. Cependant, nous paſſames ſix mois dans cet agréable Séjour l'année mille ſix cent ſoixante-ſix.

Une autre fois, qu'il étoit ſeul à Bourbon, & qu'il m'avoit envoyée en Bretagne, il eut encor Avis par ſes Eſpions, que je m'y divertiſſois aſſez avec Me. de Coaquin, & qu'il ſe paſſoit peu de jours que nous ne fiſſions quelque Partie de Promenade, par Terre, ou ſur Mer. Son Inquiétude le prend. Il me mande que je l'aille joindre à Nevers, où *il y avoit*, diſoit-il, *de fort bons Comédiens, entre autres Divertiſſemens.*

Je commençois à me laſſer de faire de ſemblables Courvées. J'écrivis à M. Colbert, pour m'en plaindre; mais, m'ayant conſeillé de partir, je fus bien ſurpriſe de trouver M. Mazarin à dix lieues de Nevers, qui s'en venoit à Paris avec mon Frere qui revenoit d'Italie. Il ne me rendit jamais aucune raiſon d'un Procédé ſi extraordinaire, & nous fumes ſans autre Eclairciſſement nous confiner à notre Caſſine près Sedan, où mon Frere me voyant fort triſte eut la Complaiſance de venir avec nous. Ce fut là pour la prémiere

fois, que M. Mazarin, qui n'étoit pas bien aiſe d'avoir un ſemblable Témoin de ſa Conduite domeſtique, ne ſçachant comment s'en défaire autrement, s'aviſa de faire ſemblant d'en être jaloux. Jugez du Reſſentiment que je dûs avoir pour une ſi grande Méchanceté.

Que ſi tous ces Outrages paroiſſent durs à ſouffrir en les entendant raconter, la maniere de les faire étoit encor quelque choſe de plus cruel. Vous en jugerez par cet Echantillon. Un ſoir que j'étois chez la Reine, je le vis venir à moi tout gai, & avec un rire contraint & affecté, pour me faire tout haut ce Compliment: *J'ai une bonne Nouvelle à vous donner, Madame; le Roi vient de me commander d'aller en Alſace.* M. de Roquelaure, qui ſe trouva préſent, indigné comme le reſte de la Compagnie de cette Affectation, mais plus franc que les autres, ne put ſe tenir de lui dire, *que c'étoit là une belle Nouvelle à venir donner avec tant de joie à une Femme comme moi*; mais, M. Mazarin, ſans daigner répondre, ſortit tranquillement de la Chambre, tout fier de ſa Galanterie. Le Roi, à qui on la conta,

ta, en eut pitié. Il prit la peine de me dire lui-même, *que mon Voyage ne ſeroit que de trois mois*; & me tint parole, comme il a toujours fait.

Si je n'avois peur de vous ennuyer, je pourrois vous dire mille Malices ſemblables, qu'il me faiſoit ſans aucune néceſſité, & pour le ſeul Plaiſir de me tourmenter, comme celle-là. Imaginez-vous donc des Oppoſitions continuelles à mes plus innocentes Fantaiſies, une Haine implacable pour tous les Gens qui m'aimoient, & que j'aimois; un Soin curieux de préſenter à ma vue tous ceux que je ne pouvois ſouffrir, & de corrompre ceux en qui je me fiois le plus, pour ſçavoir mes Secrets, ſi j'en euſſe eu; une Aplication infatigable à me décrier par tout, & donner un tour criminel à toutes mes Actions; enfin, tout ce que la Malignité de la Cabale Bigote peut inventer & mettre en œuvre dans une Maiſon où elle domine avec Tirannie, contre une jeune Femme ſimple, ſans égard, & dont le Procédé peu circonſpect donnoit tous les jours de nouvelles matieres de triomphes à ſes Ennemis.

Je me ſers hardiment du mot de Cabale Bigote; car, je ne croi pas que les plus rigoureuſes Loix de la Charité Chrétienne m'obligent de préſumer, que les Dévots par qui M. Mazarin s'eſt gouverné ſoient du nombre des véritables, après avoir diſſipé tant de Millions. Et c'eſt ici l'Article fatal, qui a pouſſé ma Patience à bout, & qui eſt la véritable Origine de tous mes Malheurs. Si M. Mazarin s'étoit contenté de m'accabler de Triſteſſe & de Douleur, d'expoſer ma Santé & ma Vie à ſes Caprices les plus déraiſonnables, & de me faire enfin paſſer mes plus beaux jours dans une Servitude ſans éxemple, puiſque le Ciel me l'avoit donné pour Maitre, je me ſerois contentée de gémir, & de m'en plaindre à mes Amis. Mais, quand je vis que par ſes Diſſipations incroyables, mon Fils, qui devoit être le plus riche Gentilhomme de France, couroit riſque de ſe trouver le plus pauvre, il falut céder à la Force du Sang, & l'Amour maternelle l'emporta ſur toute la Modération que je m'étois propoſé de garder.

Je voyois tous les jours diſparoitre

des Sommes immenſes, des Meubles hors de prix, des Charges, des Gouvernemens, & tous les autres Débris de la Fortune de mon Oncle, le Fruit de ſes Travaux, & la Récompenſe de ſes Services. J'en vis vendre pour plus de trois Millions, avant que d'éclater; & il ne me reſtoit preſque plus pour tout Bien aſſûré que mes Pierreries, lors que M. Mazarin s'aviſa de me les ôter. Il prit ſon tems un ſoir que je me retirai fort tard de la Ville, pour s'en ſaiſir. Ayant voulu en ſçavoir la raiſon avant que de me coucher, il me dit *qu'il craignoit que je n'en donnaſſe, libérale comme j'étois, & qu'il ne les avoit pris que pour les augmenter.* Je lui répondis, *qu'il ſeroit à ſouhaiter, que ſa Libéralité fût auſſi bien reglée que la mienne; que je me contentois de ce que j'en avois; & que je ne me coucherois point qu'il ne me les eût rendues*: &, voyant que quoi que je diſſe il ne me répondoit que par de mauvaiſes Plaiſanteries dites avec un Rire malicieux, & d'un Air tranquille en apparence, & très aigre en effet; je ſortis de la Chambre de Deſeſpoir, & m'en allai au Quartier de mon Frere toute éplorée, & ne ſçachant que de-

venir. Me. de Bouillon, que nous envoyames d'abord querir, ayant apris le nouveau Sujet de Plainte que j'avois, me dit que je le méritois bien, puiſque j'avois ſouffert tous les autres ſans rien dire.

Je voulois m'en aller avec elle ſur l'heure même, ſi Me. Bellinzani, que nous envoyâmes auſſi prendre, ne m'en eut empêchée, en me priant d'attendre qu'elle eût parlé à M. Mazarin. Il avoit donné ordre qu'on ne laiſſât entrer perſonne; mais, Me. Bellinzani s'étant obſtinée à lui parler, il ne lui laiſſa jamais le tems de rien dire, & elle n'en put tirer autre choſe, ſinon, *qu'elle ne pouvoit point avoir d'Affaire aſſez preſſée avec lui, pour le venir trouver à une heure ſi indue; & que ſi elle avoit à lui parler, il alloit le lendemain matin à S. Germain, & qu'il lui donnoit rendez-vous à la Croix de Nanterre.* Me. Bellinzani, étant revenue auſſi indignée que nous d'une Raillerie ſi hors de raiſon, il fut conclu que j'irois coucher chez Me. de Bouillon.

Le lendemain, toute la Famille s'y étant aſſemblée pour mon Affaire, Me. la Comteſſe fut chargée d'en parler

ler au Roi. Il la reçut le mieux du monde, & Me. la Princeſſe de Carignan eut ordre de me venir prendre, pour m'emmener à l'Hôtel des Soiſſons. J'y fus environ deux mois, au bout deſquels je fus obligée de retourner avec M. Mazarin, ſans qu'il me rendît même mes Pierreries, & ſans autre Avantage pour moi, que de pouvoir chaſſer quelques Femmes, qu'il m'avoit données, & que je n'agréois pas. Ce fut la ſeule Faveur que je pus obtenir. Quand je voulus m'obſtiner aux Pierreries, Me. la Comteſſe fut la prémiere à me dire que je faiſois une Vilainie. J'eus toujours la Cour contre moi depuis ce tems : on ſçait ce que cela emporte en toute ſorte d'Affaire ; & je dis au Roi à ce propos, *que je me conſolerois de voir M. Mazarin ſi favoriſé contre moi, s'il l'étoit également en tout, & ſi le peu de Suport qu'il trouvoit dans ſes autres Interêts ne faiſoit pas voir qu'il n'avoit autre Ami que mes Ennemis.*

Comme cette Paix étoit plutôt un Triomphe pour lui, qu'un Accommodement, elle le rendit trop fier pour être de durée. Une heure avant que d'aller au Palais Mazarin, j'y envoyai

un Valet de Chambre, que Me. la Comteſſe m'avoit donné depuis que j'en étois ſortie, & qui portoit mes Hardes. M. Mazarin, qui le connoiſſoit comme moi, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, & à qui il étoit, le congédia ſans attendre ſeulement que je fuſſe arrivée. Ce Valet me rencontra à deux cens pas du Logis ; &, quoi que Me. la Comteſſe, qui me conduiſoit, vît bien que c'étoit une nouvelle Occaſion de Brouillerie, elle ſe contenta de m'exhorter à paſſer outre, me laiſſa au bas de l'Eſcalier, & ne voulut point voir M. Mazarin, parce qu'il avoit fait tous ſes Efforts pour me faire mettre à l'Hôtel de Conti, comme ſi je n'euſſe pas été ſi bien à l'Hôtel de Soiſſons.

Je demandai d'abord grace pour le Valet chaſsé ; & la Néceſſité, où je me voyois réduite par l'Autorité des Puiſſances, me fit faire des Soumiſſions que je n'aurois jamais eſpérées de la Fierté de mon Naturel ; mais, ce fut inutilement. J'avois affaire à un Homme, qui vouloit profiter de la Conjoncture ; &, voyant qu'il ne me payoit que de mauvaiſes Excuſes, & de plus mau-

mauvaiſes Plaiſanteries, je me mis en devoir de le quiter pour me retirer chez mon Frere une ſeconde fois.

M. Mazarin, qui comme vous verrez, avoit pris ſes meſures pour m'empêcher de ſortir quand il me plairoit, & me faire une Priſon de mon Palais, ſe jetta au devant de moi, & me pouſſa fort rudement, pour me fermer le Paſſage: mais, la Douleur me donnant des Forces extraordinaires, je paſſai malgré qu'il en eut; &, quoi qu'il ſe tuât de crier par la Fenêtre, *qu'on fermât toutes les Portes & ſur tout celle de la Cour*, perſonne, me voyant toute en pleurs, n'ôſa lui obéïr. Je fis le tour de la Rue, où il y avoit grand monde, dans ce triſte état, ſeule, à pied, & en plein midi, pour me rendre à mon Azile ordinaire. Ce Scandale fut l'Effet de la Prévoyance qu'il avoit eue de faire murer les Portes qui communiquoient du Palais de mon Frere au nôtre, & par où je m'étois ſauvée l'autrefois; mais, cette Précaution fit juger à ceux qui la ſurent, qu'il n'avoit pas deſſein, ſi je retournois avec lui, de me traiter mieux que par le paſſé, quand il prenoit ainſi ſes Sûretez pour l'avenir.

D'abord que je fus chez mon Frere, j'écrivis au Roi, pour lui rendre raiſon de ma Conduite; & Me. la Comteſſe m'emmena à l'Hôtel de Soiſſons; mais, au bout de cinq ou ſix jours, M. de Louvois m'étant venu propoſer de la part du Roi d'entrer dans quelque Couvent, ne le voulut pas; & elle négocia ſi bien, qu'on obligea M. Mazarin à me venir prendre, à condition qu'elle ſe raccommoderoit avec lui. Mon Frere s'en alla d'abord après en Italie, en partie pour faire voir qu'il ne tiendroit pas à lui que je ne demeuraſſe en bonne intelligence avec mon Mari : mais, elle ne fut jamais qu'apparente; &, pendant trois ou quatre mois que nous fûmes enſemble, il ne ſe paſſa jour que je ne fuſſe obligée de quereller, quelque beſoin & quelque envie que j'euſſe de vivre en Paix.

Au bout de ce tems, il voulut aller en Alſace; &, au lieu de m'accorder toutes choſes pour m'obliger à l'y ſuivre, comme j'y étois réſolue, il fut aſſez mal conſeillé pour s'obſtiner à me faire garder une Femme que je ne voulois plus. Cette Difficulté de Bagatelle

me

me fit ouvrir les yeux, & me donna le tems de penſer mieux à ce que je faiſois. Mes Amis eurent la charité de me faire comprendre le peu de Sûreté qu'il y avoit à m'aller mettre à la Diſcrétion d'un Homme de ce Caractere d'Eſprit, dans un Païs ſi éloigné, & où il avoit une Autorité abſolue; „ Qu'au-
„ près les choſes qui s'étoient paſſées, il
„ faloit que je fuſſe folle, pour eſpérer
„ d'en revenir; Qu'il avoit déjà fait
„ partir mes Pierreries par avance, &
„ que ce ne pouvoit être que pour ſe
„ retirer tout à fait dans ce Gouverne-
„ ment, où ſa Conduite ne ſeroit pas
„ éclairée comme elle étoit à Paris, &
„ où mes Amis, quelque beſoin que
„ j'euſſe d'eux, ne pourroient plus fai-
„ re pour moi que des Vœux inutiles.

Ces Conſidérations, qui n'étoient que trop bien fondées, me firent réfugier chez Me. la Comteſſe, la veille du Départ de M. Mazarin, de peur qu'il ne m'emmenât par force avec lui. J'étois ſi troublée de me voir réduite de nouveau à cette néceſſité, que j'oubliai même d'emporter mes petites Pierreries, qui m'étoient toûjours demeurées pour mon uſage, & qui pou-

voient bien valoir cinquante mille Ecus. Comme c'étoit le ſeul Bien du Monde que j'avois à ma diſpoſition, Me. la Comteſſe eut la prévoyance de me les demander d'abord qu'elle me vit, & cela fut cauſe que je pus les envoyer querir aſſez à tems pour les avoir. Il vint le lendemain demander ce que je voulois. On lui dit deux choſes : ne point aller en Alſace, & qu'il me rendît mes groſſes Pierreries, qui étoient déjà parties, & qui avoient été la prémiere cauſe de nos Différens. Pour l'Alſace, il m'en auroit aiſément diſpenſée, parce qu'il n'eſpéroit plus de m'y pouvoir mener; mais, pour les Pierreries, il ne rendoit point de Réponſe préciſe: &, comme cependant elles marchoient toûjours, auſſi-tôt qu'il nous eut quittées, Me. la Princeſſe de Bade me mena chez M. Colbert, pour le prier de s'en ſaiſir. Il ne crut pas pouvoir me refuſer cette Grace : il falut les faire revenir ; & elles ſont toûjours demeurées depuis entre ſes mains.

Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir ce que je deviendrois. M. Mazarin me donna le Choix de demeurer à l'Hôtel de Conti, ou à l'Abbaïe de Chelles, les deux

deux Lieux du Monde qu'il ſçavoit que je haïſſois le plus, & pour les plus juſtes Raiſons. L'Accablement d'Eſprit où j'étois ne me permit jamais de me déterminer entre deux Propoſitions également odieuſes : il falut que d'autres choiſiſſent pour moi ; & les Raiſons contre l'Hôtel de Conti étoient ſi fortes, que Chelles fut préféré.

Ce fut en cette Solitude, que faiſant Réfléxion ſur l'Obligation, où mes Parens me repréſentoient que j'étois de me ſéparer de Biens, pour ſauver le Reſte des Diſſipations de M. Mazarin, en faveur de mes pauvres Enfans, je m'y réſolus à la fin. Mais, quelque perſuadée que je fuſſe de le devoir faire, les Raiſons particulieres, que j'avois de déférer toutes choſes aux Sentimens de M. Colbert, m'arrêtérent tout court, lorſque l'ayant fait preſſentir ſur ce Deſſein, j'apris qu'il n'en étoit pas d'Avis.

Au bout de ſix mois, M. Mazarin, revenant d'Alſace, me vint voir en paſſant, & voulut m'obliger à chaſſer deux Filles, que Me. la Comteſſe m'avoit données depuis ſon Départ. Comme il n'avoit point d'autre raiſon pour éxiger de moi cette Déférence, que ſon Ani-

moſité contre elle, je ne crus pas qu'il fût de mon Devoir de la ſatisfaire. Le Reſſentiment qu'il en eut l'obligea à prier le Roi de me faire changer de Couvent, ſous je ne ſçai quel Prétexte; mais, en effet, parce que l'Abbeſſe de Chelles, qui étoit ſa Tante, en uſoit honnêtement avec moi, & que j'en étois ſatisfaite. Il obtint tout ce qu'il voulut; &, quoi que cette Abbeſſe s'en tint auſſi offenſée qu'elle devoit, & qu'elle rendît les plus favorables Témoignages de ma Conduite qu'il pouvoit deſirer, M. le Prémier me vint dire, *que je ferois Plaiſir au Roi d'aller à Sainte Marie de la Baſtille*, & Me. de Touſſi me vint prendre avec ſix Gardes du Corps pour m'eſcorter.

Peu de tems après, M. Mazarin partant pour Bretagne m'y vint voir. Il ne me pouvoit ſouffrir avec des Mouches: il ſe trouva par hazard que j'en avois mis ce jour-là; & il me dit d'abord, *qu'il ne me parleroit point que je ne les ôtaſſe*. Jamais Homme ne demanda les choſes avec une Hauteur plus propre à les faire refuſer, ſur tout quand il croyoit que la Conſcience y étoit intéreſſée, comme en cette occaſion; & ce fut auſſi ce qui me

me fit obſtiner à demeurer comme j'étois, pour lui faire voir, que ce n'étoit ni mon Intention, ni ma Croyance, d'offenſer Dieu par cette Parure. Il conteſta une groſſe heure ſur ce ſujet; mais, voyant que c'étoit inutilement, il s'expliqua à la fin nonobſtant mes Mouches, & me preſſa non moins inutilement d'aller en Bretagne avec lui.

Je ſongeois à le plaider, & non pas à le ſuivre. J'obtins d'en aller parler au Roi: Me. la Princeſſe de Bade m'y conduiſit, & S. M. eut la bonté de me le permettre. Mais, Monſieur Colbert, qui avoit peine à y conſentir pour des Raiſons qui ne ſouffroient point de replique en toute autre Conjoncture, tira les choſes en longueur, juſqu'à ce que Me. de Courcelles ayant été miſe avec moi dans le Couvent, j'obtins enfin la Permiſſion de commencer mon Procès par la faveur des Amis qu'elle avoit à la Cour.

Comme elle étoit fort aimable de ſa Perſonne, & fort réjouïſſante, j'eus la Complaiſance pour elle d'entrer dans quelques Plaiſanteries qu'elle fit aux Religieuſes. On en fit cent Contes ridicules au Roi; que nous mettions de l'En-

l'Encre dans le Benitier, pour faire barbouiller ces bonnes Dames; que nous allions courir par le Dortoir pendant leur prémier ſomme, avec beaucoup de petits Chiens en criant *Tayaut*; & pluſieurs autres choſes ſemblables, ou abſolument inventées, ou exagérées avec excès. Par éxemple, aiant demandé à nous laver les pieds, les Religeuſes s'aviſérent de le trouver mauvais, & de nous refuſer ce qu'il faloit, comme ſi nous euſſions été là pour obſerver leur Regle. Il eſt vrai que nous remplimes d'Eau deux grands Coffres qui étoient ſur le Dortoir; &, parce qu'ils ne la tenoient pas, & que les Ais du Plancher joignoient fort mal, nous ne primes pas garde que ce qui répandit perçant ce mauvais Plancher alla mouiller les Lits de ces bonnes Sœurs. Si vous étiés alors à la Cour, il vous ſouviendra qu'on y conta cet Accident comme un franc Tour de Page. Il eſt encor vrai, que ſous prétexte de nous tenir Compagnie, on nous gardoit à vue. On choiſiſſoit pour cet Office les plus âgées des Religieuſes, comme les plus difficiles à ſuborner; mais, ne faiſant autre choſe que nous promener tout le jour, nous

les

les eûmes bien-tôt miſes toutes ſur les dents l'une après l'autre; juſques-là, que deux ou trois ſe démirent le pied, pour avoir voulu s'obſtiner à courir avec nous. Je ne vous conterois pas ces petites choſes, ſi les Partiſans de M. Mazarin ne les avoient pas publiées; mais, puisqu'ils m'en ont fait autant de Crimes, je ſuis bien-aiſe que vous en ſçachiés toute l'Enormité.

Après avoir été trois mois dans ce Couvent, nous eûmes permiſſion d'aller à Chelles, où je ſçavois que nous ſerions traitées plus raiſonnablement, quoi que nous ne pûſſions pas y avoir tant de Viſites; & M. Mazarin arriva de Bretagne, le même jour que nous y fumes transférées. Ce fut à quelques jours de là, qu'il y vint avec ſoixante Chevaux, & permiſſion de M. de Paris, pour entrer dans le Couvent, & m'enlever de force; mais l'Abbeſſe ſa Tante, ne ſe contentant pas de lui refuſer l'Entrée, me remit toutes les Clefs entre les mains, pour m'ôter juſqu'au ſoupçon du mal qu'elle me pouvoit faire, à condition ſeulement que je parlerois à M. Mazarin. Je lui demandai fort ce qu'il vouloit; mais, il me répondit tou-

toûjours, *que je n'étois pas l'Abbeſſe*; & lui aiant répliqué *que j'étois Abbeſſe pour lui ce jour-là, puiſque j'avois toutes les Clefs de la Maiſon, & qu'il n'y pouvoit entrer que par ma faveur*, il me tourna le dos & s'en alla. Un Gentilhomme, qui m'étoit venu viſiter de la part de Me. la Comteſſe, s'en fut tout rapporter à Paris; ajoûtant que le Bruit étoit à Chelles, que M. Mazarin n'étoit pas retiré tout-à-fait, & qu'il reviendroit la nuit ſuivante. Vous avez ſçu, ſans doute, comment Me. de Bouillon, M. le Comte, M. de Bouillon, & tout ce qu'il y avoit de plus Honnêtes-Gens qualifiés à la Cour, montérent à Cheval ſur ce raport, pour venir à mon Secours. Au bruit qu'ils firent en arrivant, Me. de Courcelles & moi les prîmes pour mes Ennemis; mais, la Frayeur ne nous troubla point ſi fort, que nous ne nous aviſaſſions d'un excellent Expédient pour nous cacher. Il y avoit à la Grille de notre Parloir un Trou aſſez grand pour faire entrer un grand Plat, par où nous n'avions jamais ſongé juſqu'alors qu'une Perſonne pût paſſer. Nous y paſſâmes pourtant toutes deux; mais, ce fut avec tant de peine, que M. Mazarin

rin même, s'il eût été dans le Couvent, ne s'en ſeroit jamais défié, & nous auroit plûtôt cherché par tout, que dans ce Parloir. Nous connûmes bien-tôt que nous avions pris l'alarme à faux, & la Honte que nous en eûmes nous fit réſoudre à rentrer par où nous étions ſorties, ſans en avertir perſonne. Me. de Courcelles repaſſa la prémiere aiſément: pour moi, je demeurai plus d'un quart d'heure comme évanoüie entre deux fers, qui me ſerroient par les côtez, ſans pouvoir avancer ni reculer. Mais, quoique je ſouffriſſe étrangement dans cet état, je m'obſtinai à n'appeller perſonne à notre aide, & Me. de Courcelles me tira tant qu'elle m'eut. Je fus remercier tous ces Meſſieurs; & ils s'en retournérent, après avoir plaiſanté quelque tems ſur l'Equipée que M. Mazarin avoit faite pour ne rien prendre.

Cependant, j'eus un Arrêt comme je voulois à la troiſieme des Enquêtes. Cette Chambre étoit preſque toute de Jeunes-Gens fort raiſonnables, & il n'y en eut pas un qui ne ſe piquât de me ſervir. Il fut dit, *que j'irois demeurer au Palais Mazarin, & Monſieur Mazarin à l'Arſenal; qu'il me donneroit vingt mille francs*

francs de Proviſion; &, ce qui étoit plus important, *qu'il produiroit les Piéces par leſquelles je prétendois vérifier la Diſſipation qu'il avoit faite*. M. la Princeſſe de Carignan me vint querir, pour m'aller inſtaller chez moi. J'y trouvai tous les Officiers qu'il me faloit, choiſis par M. Mazarin; mais, je les remerciai fort civilement de leur bonne volonté. Me. la Comteſſe, qui me piquoit toujours de Généroſité mal-à-propos, me perſuada encor, *qu'il ſeroit vilain d'éxiger la Proviſion que le Parlement m'avoit accordée*. M. Mazarin n'étoit pas Homme à me la donner de bon gré. Cependant, il faloit ſubſiſter. Elle me demandoit bien ſi j'avois beſoin d'Argent; mais, elle n'en pouvoit pas douter: &, ſans mes petites Pierreries, & mon Frere, j'étois aſſez mal dans mes Affaires. Il revint d'Italie dix jours après mon Arrêt; &, quoi qu'il fût fort fâché du Procès, par les mêmes Raiſons qui l'avoient fait deſaprouver à M. Colbert, & qu'il m'eut toûjours prédit que Me. la Comteſſe m'abandonneroit après m'avoir embarquée, je trouvois tous les matins ſur ma Toilette plus d'Argent qu'il ne m'en faloit, ſans que je puſſe jamais vérifier d'où il venoit. Ce-

Cependant, M. Mazarin avoit porté notre Affaire à la Grand' Chambre, pour la faire juger au fonds; mais, on fit en ſorte que le Roi s'entremit de nouveau pour nous accommoder. Nous ſignâmes un Ecrit entre ſes mains qui portoit, *que M. Mazarin reviendroit loger au Palais Mazarin ; mais, que j'aurois la Liberté de choiſir tous mes Gens comme il me plairoit, excepté un Ecuyer qui me ſeroit donné par M. Colbert ; que nous demeurerions chacun dans notre Apartement ; que je ne ſerois obligée à le ſuivre dans quelque Voyage que ce fût ; & que pour la Séparation de Biens que je demandois, Meſſieurs les Miniſtres en ſeroient Arbitres, & que nous nous tiendrions inviolablement à ce qu'ils en diroient.* Le même jour que je ſignai cet Ecrit, je rencontrai Me. de Briſſac à la Foire, qui me dit en riant, *Vous voilà donc replâtrée, Me., pour la troiſieme fois.* Auſſi, n'étions-nous point véritablement raccommodez.

M. Mazarin prenoit à tâche de me fâcher en tout. Je pourrois vous en dire pluſieurs Particularitez; mais, je me contenterai de vous en raporter une des plus éclatantes. J'avois fait élever un Théa-

Théatre dans mon Apartement, pour y donner la Comédie à quelques Perſonnes de la Cour. Deux heures avant qu'on s'en dût ſervir, M. Mazarin, ſans m'en avertir, s'aviſa de le faire abattre, parce *que c'étoit jour de Fête, & que la Comédie eſt un Divertiſſement profane.* Tout cela n'empêchoit pas que nous ne nous viſſions fort civilement les après dînées: car, nous ne mangions ni couchions enſemble. M. Mazarin ne l'entendoit pas de la ſorte: mais, outre que notre Ecrit n'en diſoit rien, je ne voyois pas aparence que les choſes puſſent demeurer comme elles étoient; &, ſi par hazard nous en revenions au Parlement, je ne voulois pas m'expoſer à ſolliciter étant groſſe. Ma Prévoyance ne fut pas vaine. Il ſe repentit bien-tôt de ce qu'il avoit fait: il pria le Roi de déchirer l'Ecrit, & de rendre les Paroles. Je n'y conſentis, qu'à condition que le Roi ne ſe mêleroit jamais de nos Affaires, ni pour, ni contre. S. M. eut la Bonté de me le promettre, & me l'a toûjours tenu depuis. Nous voilà de retour à la Grand' Chambre, & les choſes plus aigries que jamais.

M. Mazarin, & ſes Partiſans, n'oublié-

rent

rent rien depuis ce tems, pour noircir ma Réputation dans le Monde, & ſur tout dans l'Eſprit du Roi. L'Extravagance de Courcelles leur en fournit entre autres un moyen admirable. J'avois oublié de vous dire, que lors que je ſortis de Chelles, je fis tant que j'obtins que ſa Femme viendroit demeurer avec moi. Quand elle y fut, ceux qui l'avoient tirée autrefois d'auprès de ſon Mari, étant bien aiſes de la lui rendre, le firent introduire je ne ſçai comment dans le Palais Mazarin pendant que j'étois en Ville, en telle ſorte qu'il ſe raccommoda avec elle, & la ramena chez lui. Un jour que je l'allois voir, elle fut aſſez imprudente pour me faire dire qu'elle n'y étoit pas, quoi que le Carroſſe de Cavoi fût à ſa Porte. Dans le prémier Chagrin que j'eus de ſon Incivilité, je rencontrai malheureuſement ſon Mari en mon chemin, à qui je ne pus m'empêcher d'en témoigner quelque choſe. Ce Maître-Fou héſitoit depuis quelque tems à faire tirer l'Epée à Cavoi, par la ſeule raiſon qu'il lui fâchoit de faire voir qu'il étoit jaloux du meilleur de ſes Amis. Il vouloit qu'on crût qu'il ſe battroit pour un autre Sujet.

jet. Il n'en trouva point de plus plauſible, que de faire l'Amoureux de moi par le Monde ; de feindre *que ſa Femme avoit eu entre les mains des Lettres de conſequence, que je devois avoir écrites à un Homme de la Cour ; qu'elle les avoit données à Cavoi ; que Cavoi les montroit ; qu'il vouloit ſe battre contre lui, pour les retirer, & qu'il me l'avoit promis.* Quelque ridicule & mal inventée que toute cette Hiſtoire paroiſſe d'abord, il ſe trouva des Gens aſſez ſots pour y ajouter foi, & la publier ſur ſa parole. Il fit bien pis. Il eut l'impudence de me la faire à moi-même dans la Cour du Palais Mazarin. Je lui dis, *que ſachant mieux que perſonne, que tout ce qu'il diſoit ne pouvoit pas être, je ne pouvois croire autre choſe, ſinon qu'il vouloit railler* ; & que *ſi je ſçavois qu'il eût la moindre penſée de ſe battre ſur cet impertinent Prétexte, j'en avertirois ſur l'heure M. le Comte, qui étoit à deux pas de nous, & qui entendoit une partie de ce que nous diſions.* Courcelles, voyant bien à l'air dont je lui parlois, que je n'entendois pas raillerie, me fit ſigne de la tête que c'étoit pour rire ; n'ôſant pas me le dire, à cauſe de M. le Comte qui nous joignit

en

en même tems. Jugez de mon Etonnement, quand j'apris le lendemain, non ſeulement qu'il s'étoit batu, mais que dans l'Accommodement qu'ils avoient fait enſemble ſur le champ il avoit eu l'Effronterie de ſoutenir ſa Fiction juſqu'au bout, & d'excepter une Femme du Secret qu'ils ſe promirent l'un à l'autre. Il étoit ſi ſatisfait de lui-même, qu'il ne put s'empêcher de ſe vanter de l'Exception qu'il avoit faite, à des gens qu'il n'avoit pas excepté. Ce fut ce qui divulgua la choſe, & qui les fit envoyer tous deux à la Conciergerie, faire Pénitence de la Sottiſe d'un ſeul. On ne manqua point à Cour de me traiter de Brouillonne, & de m'accuſer de Brutalité ſur ce digne Sujet; *qu'il ne tiendroit pas à moi que je n'en fiſſe egorger bien d'autres*: & un Valet de Chambre que j'avois, ayant été bleſſé dangereuſement environ ce même tems par des Bretteurs de ſa connoiſſance, on eut encor la charité de faire entendre au Roi, *que ce Garçon étoit entiérement dans ma confidence, & qu'en ayant abuſé j'avois trouvé a propos de le faire aſſaſſiner.*

L'Inſolence, avec laquelle on débitoit ces Calomnies, m'obligea d'en par-

ler au Roi. Me. la Comteſſe, avec qui j'y fus, lui dit d'abord en entrant, *qu'elle lui amenoit cette Criminelle, cette méchante Femme, dont on diſoit tant de Maux.* Le Roi eut la bonté de me dire, *qu'il n'en avoit jamais rien crû*; mais, ce fut ſi ſuccinctement, & d'une maniére ſi éloignée de l'Honnêteté avec laquelle il avoit coutume de me traiter, que tout autre que moi en auroit pris ſujet de douter s'il diſoit vrai.

Vous ſçavez que la Cour eſt un Païs de grande Contradiction. La Pitié, qu'on avoit peut-être pour moi, quand on me ſçavoit enfermée dans un Couvent, s'étoit changée en Envie, quand on m'avoit vû paroître chez la Reine, & y faire beaucoup meilleure figure que je ne voulois. Je n'avois pourtant autre Prétention, que de faire quelque Accommodement ſuportable avec M. Mazarin; mais ceux, par qui je me conduiſois, & qui avoient, à ce qu'on a cru, d'autres Deſſeins, joüérent à me perdre pour eſſayer de les faire réüſſir. Abuſant de ma Simplicité, & de la Déférence aveugle que j'avois pour leurs Sentimens, ils me faiſoient faire tous les jours des Démarches, dont je ne ſçavois, ni

la Conſéquence, ni les Motifs.

Parmi ces Brouilleries, notre Procès avançoit toûjours. M. Mazarin trouva la même Faveur auprès des vieux que j'avois trouvée auprès des jeunes. J'eus Avis au bout de trois mois, *qu'il étoit Maître de la Grand' Chambre; que ſa Cabale y étoit toute puiſſante; qu'il auroit tel Arrêt qu'il voudroit; que quand même on m'accorderoit la Séparation de Biens que je demandois, on ne me laiſſeroit pas dans celle de Corps dont je joüiſſois, & que je ne demandois pas alors; qu'enfin, les Juges ne pouvoient pas dans les formes ſe diſpenſer de m'ordonner de retourner avec mon Mari, quand ils me ſeroient auſſi favorables qu'ils m'étoient contraires.* Si cet Avis m'étoit venu de moins bonne part, j'aurois la liberté de vous en nommer les Auteurs; mais, comme ils faiſoient un pas fort délicat en me le donnant, ils éxigérent de moi un Secret que je leur garderai éternellement. Jugez quel Traitement je pouvois eſpérer de Mr. Mazarin, ſi je retournois avec lui par Arrêt, ayant la Cour & le Parlement contre moi, & après les Sujets de Reſſentimens qu'il croyoit avoir.

Voilà quels furent les Motifs de la

Réſolution ſi étrange, & tant blâmée, que je pris, de me retirer en Italie auprès de mes Parens, voyant qu'il n'y avoit plus d'Azile ni de Sûreté pour moi en France. Mon Frere, qui étoit tout enſemble le plus proche, le plus cher, & le plus éclairé, fut auſſi le prémier à l'aprouver, & à m'offrir tout ce qui dépendoit de lui pour la favoriſer. Le Chevalier de Rohan, ſon Ami particulier & le mien, en ayant eu le vent je ne ſçai comment, nous en parla d'une maniere ſi claire qu'il y auroit eu de l'Impudence à lui faire myſtere, & ſi obligeante que nous ne pouvions pas ſans quelque ſorte d'Ingratitude refuſer ſon Secours. Mon Deſſein n'étoit pas pour lors de me retirer tout-à-fait à Rome, mais ſeulement de voir ma Sœur la Connétable à Milan, où je lui mandois de me venir attendre, & de me rendre enſuite à Bruxelles, pour négocier de plus près quelque Accommodement plus ſtable & plus avantageux avec M. Mazarin, que les précédens. M. de Rohan nous pria de trouver bon qu'il m'y vint joindre avec mon Frere quand j'y ſerois, & nous ne pûmes pas honnêtement le refuſer. J'avois mes raiſons

ſons pour croire que M. Mazarin ne me verroit pas plutôt hors de France, qu'il accepteroit toute ſorte de Condition pour m'y faire revenir; & la Frayeur où je l'avois vû, toutes les fois que je l'avois menacé de m'en aller, ne me permettoit pas d'en douter. Le Deſeſpoir, où il me jettoit, m'avoit ſouvent porté à lui dire, *que ſi j'étois une fois loin, il me courroit long-temps après, avant que de me ratraper*; mais, pour mon Malheur, il n'a jamais crû que j'euſſe ce Courage, que quand il l'a vû.

Depuis que j'eus pris ma Réſolution, je négligeai ſi fort mon Procès, que je me ſuis cent fois étonnée, comment ceux qui y prenoient intérêt ne la devinérent pas. Me. la Comteſſe, de qui j'étois plus en garde que d'aucun autre, fut la ſeule qui en eut quelque ſoupçon; mais, elle ne la crut pas. Elle venoit de tems en tems chez mon Frere, où nous ne ſongions en aparence qu'à nous réjoüir pour mieux tromper le monde, & elle ſe tuoit d'y crier, *que nous ne ſollicitions point, & que c'étoit une honte.*

Huit jours avant que je partiſſe, elle s'y trouva, quand un Gentilhomme de mon Frere, nommé Parmillac, vint

prendre congé de nous, *pour aller*, diſoit-il, *trouver ſon Pere qui commandoit quelque Cavalerie en Lorraine*; mais, en effet, pour aller diſpoſer mes Relais ſur cette Route, que j'avois choiſie, comme celle dont on ſe défieroit le moins. La vue de cet Homme, qui alloit commencer mon Entrepriſe, me troubla ſi fort, que je ne comprens pas encor comment Me. la Comteſſe ne le remarqua pas. Elle etoit toute occupée à gloſer ſur la Nonchalance où je vivois parmi des Affaires ſi importantes; *que ce n'étoit pas le tems de demeurer tout le jour deshabillée par ma Chambre, à joüer de ma Guitarre; & que cette effroyable Négligence lui faiſoit quaſi croire ce qu'on diſoit, que je voulois m'enfuir en Italie.* Son inutile Remontrance finit en m'exhortant d'aller à S. Germain avec elle, pour faire du moins ma Cour; mais, comme je ne manquois pas d'Affaire, je la priai de m'excuſer. Il étoit abſolument néceſſaire pour mon Deſſein, qu'elle y fût quand je partirois; car, ſi elle eut été à Paris, dans l'Inquiétude qu'elle avoit de ma Conduite, il eut été difficile qu'elle n'eut pas preſſenti quelque choſe.

En-

Enfin, le Mercredi treizieme Juin, mille ſix cens ſoixante-huit, jour deſtiné pour mon Départ, étant venu, dans le tems que je diſpoſois mes petites Affaires pour le ſoir, elle m'envoya querir pour aller diner à S. Germain avec elle. Je voulus refuſer d'abord : on me preſſa ſi fortement de ſa part, que je crus preſque être decouverte ; mais, comme il faut toujours préſumer qu'on ne l'eſt pas dans ces ſortes d'Affaires, quelque apparence qu'on voie de l'être, je trouvai à propos de promettre d'aller, de peur qu'elle ne me vint querir elle même. Quand l'heure du diner fut paſſée ſans que je paruſſe, elle m'envoya conjurer une ſeconde fois de ne pas faillir d'y aller avant le ſoir. Je m'excuſai le mieux que je pus d'avoir manqué de parole : je promis encor plus poſitivement cette fois que l'autre ; mais, voyant dix heures du ſoir paſſées, ſans avoir de mes nouvelles, elle monta en Carroſſe, & s'en vint droit à Paris. Elle avoit fait plus de la moitié du chemin, quand elle rencontra mon Frere. Il en étoit parti en même tems que moi, pour aller faire part à M. de Louvois de mon Voyage. Elle lui demanda fort

bruſquement, *Où j'étois?* Mais, il lui demanda à elle même, *Si elle ne m'avoit pas rencontrée?* Et comme elle lui dit *que non. Il faut donc*, lui répondit-il froidement, *qu'elle ait pris par l'autre Chemin; car, je l'ai vue partir devant que moi.*

A trois heures après minuit, M. Mazarin fut éveiller le Roi, pour le prier de faire courir après moi; mais, le Roi eut la Généroſité de lui répondre, *qu'il vouloit garder la Parole qu'il avoit donnée de ne ſe mêler plus de nos Affaires, quand il avoit déchiré l'Ecrit que nons avions fait entre ſes mains; & qu'il n'y avoit pas aparence de m'attraper avec l'avance que j'avois, & ayant pris mes meſures à loiſir comme j'avois fait.* On tourna autrement cette Réponſe dans le Monde, & vous avez bien peut-être ouï dire les Vers qu'on fit deſſus, qui commencent,

Mazarin, triſte, pâle, & le Cœur interdit,

& qui finiſſent par cette Plaiſanterie ſur la Révélation qu'il avoit eue pendant la grande Maladie de la Reine, touchant le Roi & Me. de la Valiere,

Ma pauvre Femme, helas! qu'eſt-elle devenue?

La

La choſe, dit le Roi, vous eſt-elle inconnue?
L'Ange, qui vous dit tout, ne vous l'a-t-il pas dit?

M. Mazarin, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir du Roi, s'en fut trouver M. Colbert, qui lui conſeilla d'envoyer en diligence après moi quelque Perſonne de créance m'offrir tout ce que je voudrois pour revenir. Ce fut un Lieutenant de l'Artillerie, nommé la Louviere; & vous jugerez par le Lieu où il me joignit, que le Roi avoit eu raiſon de dire qu'il n'étoit plus tems de me ſuivre.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour, je courois une étrange Carriere; & je vous avoue, que ſi j'en avois prévû toutes les Suites, j'aurois plutôt choiſi de paſſer ma vie entre quatre Murailles, & de la finir par le Fer, ou par le Poiſon, que d'expoſer ma Réputation aux Médiſances inévitables à toute Femme de mon Age, & de ma Qualité, qui eſt éloignée de ſon Mari. Quoi que je n'euſſe pas aſſez d'Expérience pour en prévoir les Conſéquences, ni ceux qui étoient de mon Secret auſſi, je ne laiſſai pas de rendre de grands Combats contre moi-même, avant que

de me déterminer ; & la peine que j'eus à le faire, ſi vous la pouviés ſçavoir, vous feroit beaucoup mieux comprendre que toutes les choſes que je vous ai contées, combien preſſante étoit la Néceſſité de prendre le funeſte Parti que je pris. Je puis bien vous aſſûrer que mes Divertiſſemens ne furent qu'aparens, depuis que j'eus formé ma Réſolution ; & que Me. la Comteſſe avoit grand tort de me reprocher ma Tranquillité. Je ne dormois preſque, beuvois, ni mangeois, plus de huit jours auparavant ; je fus ſi troublée en partant, qu'il falut revenir de la Porte S. Antoine prendre la Caſſette de mon Argent & de mes Pierreries, que j'avois oubliée. Il eſt vrai que je ne ſongeois pas ſeulement que l'Argent pût jamais manquer : mais l'Expérience m'a apris que c'eſt la prémiere choſe qui manque ; ſur tout aux Gens, qui, pour en avoir toujours eu de reſte, n'en ont jamais connu l'importance, & la néceſſité de le ménager. J'avois pourtant laiſſé les Clefs de mon Apartement à mon Frere, pour ſe ſaiſir de ma Vaiſſelle d'Argent, & de pluſieurs autres Meubles & Nippes de prix ; mais, il uſa de ſi grande Négligence, que

que M. Mazarin le prevint: à telles enſeignes, qu'il en vendit quelque tems après à Me. de la Valiere pour cent mille Francs.

Pour toute Compagnie, j'avois une de mes Filles nommée Nanon, qui n'étoit à moi que depuis ſix mois, habillée en Homme comme moi, un des Gens de mon Frere, nommé Narciſſe, que je ne connoiſſois guere, & un Gentilhomme de Mr. de Rohan, nommé Courbeville, que je n'avois jamais vû. Mon Frere aiant prié M. de Rohan de ne me point quitter que je ne fuſſe hors la Ville, il me dit adieu à la Porte S. Antoine, & je continuai ma Route en Carroſſe à ſix Chevaux, juſqu'à une Maiſon de la Princeſſe de Guimené ſa Mere, qui eſt à dix lieues de Paris. Je fis enſuite cinq ou ſix lieues en Chaiſe roulante; mais, ces Voitures n'allant point aſſez vîte au gré de mes Frayeurs, je montai à cheval, & j'arrivai le Vendredi à midi à Bar. Delà, me voyant hors de France, je me contentai d'aller coucher à Nanci. Mr. de Lorraine, aiant demandé à me voir, eut l'Honnêteté de ne s'y pas obſtiner, quand il ſçut que j'y avois de la Répugnance. Le

Réſident de France près de lui fit des Inſtances inutiles pour me faire arrêter, & pour comble de Généroſité, il me donna vingt de ſes Gardes, & un Lieutenant, pour m'accompagner juſqu'en Suiſſe.

Nous avions été preſque par tout reconnues pour Femmes. Il échapoit toujours à Nanon de m'apeler, Madame; &, ſoit par cette raiſon, ou que mon Viſage donnât quelque ſoupçon de ce que j'étois, on nous obſervoit par le trou de la ſerrure après que nous étions enfermées, & on voyoit tomber nos longs Cheveux, que nous déployions d'abord que nous étions en liberté, parce qu'ils nous incommodoient beaucoup dans notre Coeffure d'Homme. Nanon étoit extrémement petite, & ſi peu propre à être habillée de cette ſorte, que je ne pouvois la regarder ſans rire.

Le ſoir que je couchai à Nanci, où nous reprimes nos Habits de Femmes, la Joie que j'avois de me voir en Lieu de ſûreté me laiſſant la liberté de me divertir à mes Jeux ordinaires, comme je courois après elle pour m'en moquer, je tombai ſur le genouil fort rudement. Je ne m'en ſentis pourtant point d'abord;

bord; mais, quelques jours après, ayant fait tendre un Lit dans un méchant Village de Franche-Comté pour me repoſer en attendant le diner, il me prit tout d'un coup des Douleurs ſi horribles à ce genouil, que je ne pus plus me lever. Il falut pourtant paſſer outre: je ne laiſſai pas de partir en Brancart, après avoir été ſaignée par une Femme faute d'autre Chirurgien; & j'arrivai à Neufchatel, où l'on ſe mit en tête que j'étois Me. de Longueville.

Vous ne ſçauriés croire la Joie que ce Peuple me témoigna. N'étant pas accoutumez à voir paſſer par leur Païs des Femmes de Qualité de France, ils ne pouvoient comprendre qu'autre que Me. de Longueville y eut affaire. Je connois des Gens, qui auroient profité de l'Occaſion pour gouter de la Souveraineté. A tout prendre, la Mépriſe m'étoit avantageuſe: je gagnois bien à la Qualité ce que je perdois à l'Age; mais, l'Etabliſſement me parut trop honnête pour une fugitive. J'y fus ſi mal panſée, & mon mal en augmenta ſi fort, que je mis en délibération de retourner à Paris; & il n'y eut que l'eſpérance d'être bien-tôt mieux à Milan,

qui me fit pourſuivre mon Voyage.

Peu de jours après, paſſant par un Village de Suiſſe où il y avoit quelque Garniſon, nous faillimes d'être tous aſſommez, faute d'entendre la Langue; &, pour comble de bonne fortune nous aprîmes en arrivant à Altauph, qu'il faloit y faire quarantaine avant que d'entrer dans l'Etat de Milan. Ce fut alors que la patience commença à m'abandonner. Je me voyois dans un Païs barbare, très dangereuſement malade, avec de grandes Douleurs; &, pour du Secours, vous jugerez par ce qui arriva à Narciſſe, ſi j'en pouvois trouver dans ce miſérable Lieu. Il demanda un Chirurgien, pour ſe faire tirer du Sang, à cauſe de quelque Mal qu'il avoit. On lui amena un Maréchal, qui, s'étant mis en devoir de le ſaigner avec une Flammette, le manqua; & Narciſſe, le menaçant de le tuer, cet Homme lui répondit toujours froidement, *que ce n'étoit rien, & qu'il n'avoit pas fâché l'artere.*

Mais, ce qui acheva de me deſeſpérer fut que la Diviſion s'étoit miſe entre mes Gens. Narciſſe ne pouvoit ſouffrir que Courbeville, qui ne me connoiſſoit que depuis huit jours, ſe mêlât de mes

Affai-

Affaires ſans en être prié. Par la même raiſon, Nanon ne pouvoit ſouffrir ni Narciſſe, ni Courbeville : elle prétendoit qu'ils ne devoient agir tous deux que par ſes ordres ; mais, pendant que Narciſſe & elle s'amuſoient à quereller de cette ſorte, ils ne me tenoient guere bien, & ils ne s'y appliquoient preſque plus que par boutade. Courbeville, au contraire, ne ſongeoit uniquement qu'à me ſoulager. Je ſuis encor perſuadée, qu'il m'auroit falu couper la Jambe ſans lui ; &, comme le pitoyable état où j'étois me rendoit fort reconnoiſſante, la Conſidération que je témoignois pour lui acheva d'aigrir les autres, & ils m'abandonnérent bien-tôt entiérement à ſes Soins.

Ce fut à cette Quarantaine que la Louviere me joignit. Je remis à me réſoudre ſur ce qu'il me propoſa quand je ſerois à Milan. J'y arrivai peu de jours après, par la faveur du Duc de Seſte, qui en étoit Gouverneur, & Beau-Frere de M. le Connétable. Il ſçut comment j'étois arrêtée à Altauph, & me fit grace de dix-huit jours. Ma Sœur & M. le Connetable me vinrent joindre à une Maiſon à quatre journées de Milan,

lan, où nous fûmes quelques jours, & de là à Milan même, où nous reçumes neuf Courriers de Paris dans ſix Semaines que nous y demeurâmes.

J'apris, qu'auſſitôt après ma Fuite, tout s'étoit déclaré pour moi contre M. Mazarin; que M. de Turenne même avoit parlé au Roi en ma faveur; & que ma Réſolution avoit donné tout enſemble de l'Admiration, & de la Pitié, à tout le monde raiſonnable; mais, que les choſes avoient bien changé dans la ſuite, puiſque tous mes Parens s'étoient joints peu de jours après au Procès que M. Mazarin avoit intenté contre mon Frere & M. de Rohan, pour les accuſer de m'avoir enlevée. Je ſçus encor, qu'il avoit envoyé un Commiſſaire après moi, informer de gîte en gîte de tout ce que j'avois fait: & c'eſt peut-être la ſeule Obligation que je lui aye; puiſque le Procès Verbal de cet Homme, qui eſt enregîtré au Parlement, eſt un Témoignage éternel de l'Innocence de ma Conduite pendant ce Voyage, contre tout ce que mes Ennemis en ont publié.

Mais, ce n'étoit pas encor la meilleure Piece de ſon Sac. J'avois écrit à mon Frere, & à M. de Rohan, en partant

tant de Neufchatel : à mon Frere, pour lui donner de mes Nouvelles ; & à M. de Rohan, pour le remercier des Services qu'il m'avoit rendus dans mon Départ. J'avois chargé Narciſſe d'envoyer ces deux Lettres ; mais, ſoit que ſa Haine pour Courbeville paſſât juſqu'à celui qui me l'avoit donné, ou que ce fut par pure Négligence, il avoua à Milan d'avoir oublié celle de M. de Rohan ſur la cheminée du Maître de la Poſte de Neufchatel, à qui il l'avoit recommandée. La Louviere, qui l'y avoit trouvée, chemin faiſant, n'en avoit pas fait de même. M. Mazarin s'en ſervit avec tant de Bonheur, qu'elle mit tout le Monde contre moi : & c'eſt ſur cette Lettre, qu'il eut depuis la Témérité de préſenter Requête pour me faire décheoir de tous mes Droits ; ce qui ne ſe fait que contre des Femmes convaincues de la derniere Turpitude. Je vous ai dit que M. de Rohan avoit fait conſentir mon Frere, qu'ils me viendroient joindre enſemble à Bruxelles, quand j'y ſerois. Le beſoin que nous avions de lui, ayant fait réſoudre la choſe ainſi, il étoit aſſez naturel que je lui parlaſſe de ce Projet dans une Lettre qui n'étoit

faite

faite que pour lui témoigner ma Reconnoiſſance. Ce fut aſſez à M. Mazarin, pour prouver notre Complot, & que le Chevalier étoit amoureux de moi. Mais, outre qu'il l'étoit pour lors ailleurs, à la la vue de toute la Cour, & en lieu ſi élevé qu'il en fut éxilé, ſon Procédé ne s'y accordoit pas. C'étoit bien la Conduite d'un véritable Ami, de me donner les Moyens de m'éloigner de lui, & de me confier à des Valets fideles; mais, ce n'étoit pas trop celle d'un Amant: & il n'y en a gueres, qui, étant favoriſés d'une Confidence de cette nature, euſſent pu ſe réſoudre à perdre des yeux leur Maîtreſſe, dans une Occaſion ſi extraordinaire. Cependant, tout le Monde crut ce que M. Mazarin voulut faire croire.

Et pour mon Frere, il y avoit longtems, comme vous avez vu, qu'il s'étoit aviſé d'en faire le jaloux, pour le rendre ſuſpect en toutes mes Affaires, & me priver de cette ſorte de ſon Appui. Il n'eſt rien de ſi innocent qu'on n'empoiſonnât pour ſoutenir une Accuſation ſi déteſtable. On produiſit juſqu'à des Lettres en Vers, faute de meilleures Piéces. La Poſtérité aura peine à croire,

re, ſi nos Affaires vont juſqu'à elle, qu'un Homme de la Qualité de mon Frere ait été interrogé en Juſtice, ſur des Bagatelles de cette nature; qu'elles lui ayent été repréſentées ſérieuſement par des Juges; qu'on ait pu faire un uſage ſi odieux d'un Commerce d'Eſprit & de Sentimens, entre des Perſonnes ſi proches; qu'enfin l'Eſtime & l'Amitié pour un Frere d'un Mérite auſſi connu que le ſien, & qui m'aimoit plus que ſa Vie, aient pu ſervir de Prétexte à la plus injuſte & à la plus cruelle de toutes les Diffamations. On trouvera peu d'Exemples plus étranges du Malheur des Perſonnes de mon Sexe, & de mon Age. Les Liaiſons les plus ſaintes, où la Nature & la Raiſon les engagent, ſi-tôt qu'il plait à la Jalouſie & à l'Envie, deviennent le plus grand des Crimes; mais, il n'eſt rien d'impoſſible à un Dévot de profeſſion; &, plûtôt qu'il aye tort, il faut que les plus Honnêtes-Gens de la Terre ſoient les plus abominables de tous les Hommes.

Je m'emporte peut-être, & le Souvenir de ce cruel Outrage me fait jetter dans des Digreſſions dont vous n'avez que faire; mais, il eſt bien difficile de faire de

ſang

ſang froid un Récit ſi funeſte. Il étoit mal-aiſé de ſe deffier, qu'on dût jamais me faire d'Affaire, ſur une choſe auſſi connue que l'Union de mon Frere avec ma Sœur la Connétable & moi. Preſque toute la Cour a vû une Lettre, qu'il écrivit de Rome quelque tems après nos Mariages, dans laquelle, repréſentant à un de ſes Amis le Bonheur qu'il avoit d'avoir deux Sœurs qu'il aimoit extrémement dans les deux plus belles Villes du Monde, il finiſſoit par ces deux Vers,

Avec la belle Hortenſe, *ou la ſage* Marie :
Ainſi, de Sœur en Sœur je vai paſſant ma vie.

Il y a aparence que M. Mazarin auroit employé cette Ecriture dans ſon Procès, ſi ma Sœur, qu'il vouloit ménager afin de la mettre contre moi, n'y eut point été intéreſſée ; car, elle eſt bien pour le moins auſſi criminelle que l'autre Lettre dont il ſe ſervit. Mon Frere m'avoit écrit cette autre Lettre à S. Germain, où j'étois, quelque jour après que M. Mazarin eut fait abattre le Théatre, que je vous ai dit que j'avois fait faire dans mon Apartement. Elle commence ainſi : *Vous*,

Vous, de tout l'Univers unique en votre eſpece,
Plus belle que Venus, plus chaſte que Lucrece, &c.

Enſuite, il continue par des Remerciemens de ce que je lui avois écrit, & par des Nouvelles de ſa Santé, qui ne veulent rien dire; après quoi il pourſuit de cette ſorte:

Vous ſaurez cependant, que votre cher Epoux
S'informe à tout le Monde inceſſamment de vous.
Il me vint voir un ſoir d'un air acariatre,
Et ſe moqua de moi, me parlant du Théatre.
Le beau Duc de Navaille, au teint hâve & plombé,
Par ſon Raiſonnement m'avoit preſque abſorbé.
Près d'une heure avec moi tous deux ils demeurérent,
Et vous fûtes toûjours le ſujet qu'ils traitérent.
Monſieur de Mazarin pourſuit de vous braver,
Et fait courir le bruit qu'il veut vous enlever.
Il dit qu'il n'eſt ni Roi, Reine, Empereur, ni Pape,
Qui puiſſe l'empêcher qu'un jour il ne vous happe.
Polaſtron s'eſt offert à l'éxécution
D'une ſi téméraire & perfide Action.
Pour moi, je vous conſeille, en ce beſoin extrême,
D'implorer de Loüis l'Autorité ſuprême,
Qu'il ſerve de Bouclier à ce noir Attentat,
Qu'a formé contre vous un Epoux trop ingrat, &c.

le reſte n'eſt rien.

Com-

Comme je montrois cette Lettre à quelques Amies, le Comte de Grammont qui ſurvint me l'arracha, & la porta au Roi. Elle fut lue tout haut en ſa préſence, & il n'y eut de toute la Cour qu'un de ſes Chirurgiens nommé Eliam qui s'en ſcandaliſât. Cet Homme, qui apparemment étoit fort zélé pour ſes Malades, entendant lire

Le beau Duc de Navaille, au teint hâve & plombé,

ne put s'empêcher d'interrompre, *que tela n'étoit rien, & qu'on le purgeroit bientôt.*

Ce fut pourtant ſur des Piéces ſi convaincantes, que le Parlement donna un Arrêt, par lequel il fut permis à M. Mazarin de me faire arrêter quelque part que je fuſſe. Tous mes Parens ſignérent en même tems un Ecrit entre ſes mains, pour prier conjointement M. le Connétable, qui s'en moqua, de ne me pas recevoir. On avoit pourtant joint les Lettres ſcandaleuſes à cet Ecrit; & je reçus en même tems un Courrier particulier, qui venoit m'en faire des Excuſes de la part de Me. la Com-

Comteſſe; mais, de bouche ſeulement. J'avoue que ma Conſtance ne fut pas à l'épreuve d'un ſi rude Coup. Je tombai dans une Mélancolie extraordinaire, & des Démarches ſi violentes ne me laiſſant aucune eſpérance d'Accommodement, je ne ſongeai plus à aller à Bruxelles.

Mon Frere arriva ſur ces entre-faites; mais, au lieu de me conſoler, il commença bien-tôt une autre Perſécution contre moi, d'autant plus cruelle, qu'elle avoit un fondement fort ſpécieux. Je devois renvoyer Courbeville, quand je ſerois à Milan; mais, ayant apris la Procédure criminelle, qu'on avoit faite à Paris, & dans laquelle il étoit enveloppé, il ſe jetta à mes genoux, & me repréſenta, *qu'il ne pouvoit retourner près de ſon Maître, ſans porter ſa Tête ſur un Echafaut; & que n'ayant pas dequoi ſubſiſter ailleurs, il étoit réduit à la derniere néceſſité ſi je le congédiois.* Ce Gentilhomme m'avoit ſervi ſi utilement, que je ne crûs pas pouvoir l'abandonner ſans une extrême Ingratitude. Je lui donnai ma Parole de le garder tant qu'il voudroit; & les cruels Déplaiſirs, qui m'arrivérent depuis pour l'avoir tenue, ne m'ont point

point encor perſuadée, que je ne fuſſe pas obligée de la donner. Nanon & Narciſſe, enragés de ce que je le gardois, l'accuſérent d'avoir parlé fort inſolemment de mon Frere. Les choſes, qu'ils lui faiſoient dire, étoient vraiſemblables: mon Frere les crût, & voulut que je le chaſſaſſe; mais, comme je ſçavois qui lui avoit prêté cette charité, je ne les crûs pas, & m'obſtinai à le garder. Ma Réſolution ayant jetté Nanon & Narciſſe dans le Deſeſpoir, ils ne trouvérent point de meilleur Expédient pour me forcer à ce qu'ils vouloient, que de faire courre le bruit qu'il m'aimoit. Mon Frere, qui vouloit ignorer les Obligations que j'avois à cet Homme, & la Parole que je lui avois donnée, parce qu'il croyoit en avoir été offenſé, & qui étoit accoûtumé à la Complaiſance aveugle que j'avois toujours eue pour lui, craignit qu'il n'y eût quelque choſe d'extraordinaire dans mon Obſtination; mais, il n'en douta plus, lorſque, m'aiant repréſenté avec beaucoup de Hauteur le Bruit qui couroit, il vit que je ne m'y rendois pas. Une Calomnie ſi ridicule m'irrita, au lieu de m'ébranler; & je fus ſi touchée de voir qu'il

qu'il y ajoûtoit foi, que je ne pouvois plus le ſouffrir. M. le Connétable & ma Sœur furent d'abord pour moi contre lui; mais, ils changérent dans la ſuite. Ce ne fut bien-tôt qu'Eclairciſſemens continuels entre nous quatre, dans leſquels j'avois toujours le tort, & les autres ſe juſtifioient à mes Dépens; & cette étrange Vie, pleine d'Aigreurs & de Reſſentiment contre un Frere & une Sœur, que j'aimois ſi fort, & de qui j'avois cru que la Compagnie ſuffiſoit toute ſeule pour me rendre heureuſe, me fit à la fin comprendre, mais trop tard, qu'il ne faut jamais rien ſouhaitter.

Nous allâmes à Veniſe parmi ces Brouilleries, où M. le Connétable, qui ne s'y plaiſoit pas, peut-être parce que ma Sœur s'y plaiſoit trop, me promit toutes choſes pour m'emmener à Rome; *qu'il me répondoit du Pape, & qu'il n'y oublieroit rien pour ſoulager le noir Chagrin où j'étois plongée.* Me voyant ſi cruellement brouillée avec mon Frere, je crus devoir ménager l'Amitié du Connétable par ma Complaiſance. Nous allâmes tous à Sienne chez le Cardinal Chigi, d'où au bout de trois ſemaines

mon Frere s'étant brouillé avec nous s'en retourna à Veniſe, ſans dire adieu, & nous prîmes le chemin de Rome. Les Chaleurs y étoient ſi grandes, que nous fumes contrains d'en ſortir pour aller demeurer ſix Semaines à Marine, Maiſon de Plaiſance de M. le Connétable. En même tems que nous en revinmes, mon Frere arriva, & avec lui un Gentilhomme de la part de M. de Rohan pour faire, à ce qu'on me dit, aſſaſſiner Courbeville. J'apris, que s'étant trouvé fort mal à Veniſe, il avoit cru être empoiſonné; que dans ce Deſeſpoir, il avoit écrit des Lettres épouvantables à Paris contre mon Frere, & contre M. de Rohan, qu'il croyoit d'intelligence avec mon Frere pour le faire chaſſer d'auprès de moi; que ces Lettres avoient été ſurpriſes par M. de Rohan, & qu'il les renvoyoit à mon Frere pour en faire la Punition qu'elles méritoient. Le peu de Conduite de Courbeville, l'Eclat deſagréable que cette Affaire faiſoit dans le Monde, & le Deſir du Repos, me firent à la fin réſoudre de m'en défaire, jugeant bien qu'il me rendroit volontiers la Parole que je lui avois donnée. Tout ce que je demandai

au

au Fils ainé du Préſident de Champlâtreux, qui négocioit entre nous, fût ſeulement, *que mon Frere n'éxigeât pas de moi cette Déférence avec tant de Hauteur, & qu'il me fût permis d'aller demeurer chez ma Tante Martinozzi.*

Un heure avant que Courbeville dût partir, & ma Tante étant déjà au Logis pour m'emmener, ma Sœur, outrée de ce que je ne voulois plus demeurer chez elle, ſe mit à le railler en ma préſence, & lui demanda, *s'il ne me fléchiroit point encor cette fois comme les autres?* Cet Homme, qui étoit au Deſeſpoir de s'en aller, lui aiant répondu fort bruſquement, *Que ſi je ne lui ordonnois pas, il ne ſortiroit point, & qu'il ne reſpectoit perſonne que moi*, elle lui commanda de ſortir ſur le champ, & lui dit *qu'il trouveroit à qui parler dans la Cour.* Il obéït de rage. Je ne doutai pas qu'on ne lui voulût faire un mauvais Parti. Je crus lui devoir ſauver la vie: je ſortis avec lui; & le conduiſis chez mon Oncle le Cardinal Mancini. Je me retirai en ſuite chez ma Tante, où je demeurai quelque tems enfermée comme dans une Priſon. Néanmoins, quelque affligée que je fuſſe, je ne pus m'empêcher de

rire de l'Offre qu'elle me fit de danſer les Mataſſins au ſon de ma Guitarre pour me divertir. Je ne ſçai ſi le Refus que j'en fis l'aigrit contre moi; mais, un jour que j'étois à la Fenêtre, elle me dit fort rudement de m'en ôter, *que ce n'étoit pas la coûtume à Rome de s'y mettre*; &, une autre fois, que je m'y remis encor, elle m'envoya ſon Confeſſeur me dire, *qu'on m'en feroit ôter par force.* Ce Moine s'aquitta ſi inſolemment de ſa Commiſſion, que les larmes m'en vinrent aux yeux. L'Ecuyer du Cardinal Chigi, qui travailloit des Chevaux devant la Maiſon, m'entendant plaindre, monta pour m'offrir ſes Services; mais, je n'eus plus le Courage de rien dire quand je le vis. Il alla pourtant conter à ſon Maître, *qu'il y avoit deux jours que je n'avois bû, ny mangé.* Le Cardinal Chigi en fut touché de Pitié; & le Cardinal Mancini lui ayant répondu, *que Monſieur Mazarin ſouhaitoit que je fiſſe une Retraite de quinze jours dans un Couvent, où il y avoit une Sœur de Monſieur le Cardinal Mazarin*, je le pris au mot.

Mon Frere, & ma Sœur, voyant le déplorable état où j'étois, commencérent à faire réfléxion ſur leur Conduite

te paſſée, & n'eurent point de repos que je ne leur euſſe pardonné. Je ne voulois pourtant point voir mon Frere; mais, à la fin, ils gagnérent encor ce point ſur ma Réſolution: &, quoi que je viſſe bien que leurs Remords ne réparoient pas l'Outrage qu'ils avoient fait à ma Réputation, la Facilité de mon Naturel l'emporta encor cette fois ſur le plus juſte de tous les Reſſentimens. Je ne connois rien de plus cruel dans la Vie, que de voir revenir de bonne foi les Gens à nous, après qu'ils nous ont fait des Injures mortelles. C'eſt bien aſſez de ce qu'on a ſouffert d'eux, ſans partager encor la Douleur de leur repentir. Cette Réfléxion, & pluſieurs autres, que j'avois ſujet de faire, me firent réſoudre à retourner en France à la merci de M. Mazarin, & ſans aucune condition, plûtôt que de demeurer encor expoſée à de nouvelles Avantures auſſi cruelles que celles qui m'étoient arrivées. J'en fis écrire à la Princeſſe de Conti, par ma Tante Martinozzi ſa mere, & je me diſpoſai à partir auſſitôt que la Réponſe ſeroit venue.

Peu de jours après, Courbeville trouva, je ne ſçai comment, le moyen de me

faire ſçavoir, *qu'après avoir été gardé quelques jours chez le Cardinal Mancini, on l'avoit conduit à Civita-vecchia, où il étoit priſonnier depuis ſix ſemaines, & où il ſeroit*, à ce qu'il mandoit, *bien plus de tems, ſi je n'avois pas la Géneroſité de m'employer encor pour lui.* Quelque ſujet que j'euſſe de ne me plus mêler de cet Homme; néanmoins, pour ne pas laiſſer mon Ouvrage imparfait, je demandai ſa Liberté à Fra Vincenzo Roſpiglioſi, Neveu du Pape, qui me l'accorda.

Cependant, le tems que je devois être dans le Couvent étant paſſé, le Cardinal Mancini répondit aux Inſtances que ma Sœur faiſoit à mon inſçû pour m'en tirer, *qu'il me conſeilloit d'attendre un peu, parce qu'il ſeroit avantageux pour moi, que la Réponſe qui venoit de France m'y trouvât.* Cette Réponſe fut, *qu'après que j'y aurois demeuré deux ans, M. Mazarin verroit ce qu'il auroit à faire.* Le Cardinal Mancini vouloit que je me ſoumiſſe à cette Condition; & pour moi, dans l'Accablement où j'étois de voir la Dureté de M. Mazarin, j'étois capable de me réſoudre à tout; mais, ma Sœur voulut abſolument que je ſortiſſe. Elle

fit

ſit négocier pour cet effet avec la Reine de Suede, qui donna parole de me recevoir chez elle; & il ne fut plus queſtion, que de me faire échaper. Ma Sœur me vint voir une après dinée. Comme nous étions enſemble dans ma Chambre, que je diſpoſois les choſes pour m'en aller avec elle, & que Nanon étoit déjà toute ronde du grand nombre de Hardes qu'elle avoit fourrées de tous côtez ſous ſes Habits, nous fûmes avertis que le Conſeil de la Reine l'avoit obligée de retirer la Parole qu'elle avoit donnée en ma faveur. Quelque deſagréable que fût cette Nouvelle, il fut réſolu de paſſer outre. Ma Sœur ſe mit en devoir de s'en aller, & moi de deſcendre avec elle ſous prétexte de l'accompagner. Ma Tante Mazarin fit tout ce qu'elle put, pour me faire demeurer dans ma Chambre, parce qu'il y avoit long-tems que je ne me portois pas fort bien; mais, je n'avois garde de faire cette Faute. Les Enfans de ma Sœur, qui n'avoient pas permiſſion comme elle d'entrer dans le Couvent, & qu'elle avoit exprès amenez ce jour-là pour amuſer ma Tante dans le Parloir, afin que nous n'en fuſſions pas embarraſ-

ſées, l'attendoient à la Porte quand l'Abbeſſe la vint ouvrir. Nanon ſe jetta d'abord à eux pour les careſſer, & moi après elle. Comme on ne ſe défioit point de notre Deſſein, l'Abbeſſe n'ôſa pas m'en empêcher de force, outre que je ne lui donnai pas le tems de délibérer. Me voilà dans le Carroſſe de ma Sœur. Elle avoit le privilege de faire entrer avec elle un certain nombre de Femmes: ma Tante retint par dépit deux Dames qui s'en étoient prévalu ce jour-là, quoi qu'elles n'euſſent rien de commun avec nos Affaires; & la pauvre Vieille prit ſi fort à cœur cette Avanture, qu'elle en mourut peu de jours après de Déplaiſir.

Nous fumes d'abord chez le Cardinal Chigi, que nous ne trouvâmes pas, pour lui demander ſa Protection. Il vint quelque tems après chez ma Sœur, & nous parut aſſez froid, craignant que le Pape ne me fût contraire; mais, Sa Sainteté répondit aux Plaintes du Cardinal Mancini, *Que ſi elle avoit ſçû que j'euſſe été contre mon gré dans le Couvent, elle m'en ſeroit allé tirer elle même.* Ne pouvant encor me réſoudre à demeurer chez ma Sœur, je fus loger à la Rue

du

du Cours, dans notre Maiſon paternelle, où l'Académie de Rome s'eſt tenue de tout tems. Le Cardinal Mancini en fit déloger par dépit une de ſes Sœurs, qui n'auroit fait que m'incommoder; mais, pendant un Voyage que je fis à Marine, il s'en empara entiérement, & je fus contrainte à mon Retour d'en louër une autre.

Il falut bien-tôt engager mes Pierreries pour ſubſiſter. Je n'avois encor pris que trois mille Ecus deſſus, ce qui n'étoit rien en comparaiſon de leur Valeur, que j'apris que l'Homme qui les avoit n'étoit pas ſûr. Je voulus les retirer; mais, Madame Martinozzi m'avoit prévenue: elle avoit donné l'Argent, & ne les vouloit pas rendre. M. le Connétable, feignant d'ignorer qu'elle les eut, obligea cet Homme par ſon Autorité & ſes Menaces de les ravoir d'elle, puiſqu'il ne devoit pas les lui avoir données. On écrivit après à M. Mazarin, pour le prier de les dégager; & il répondit, *qu'il faloit les laiſſer où elles étoient, & m'ôter tout moyen de ſubſiſter, afin de me reduire à mon Devoir.* Je fus contrainte de ſouffrir que Grillon, qui étoit le meilleur Ami de mon

Frere, & du Connétable, donnât l'Argent qu'il faloit pour les avoir. Je le lui rendis bien-tôt, & le Déplaiſir que j'eus de me voir réduite à la Néceſſité d'avoir Obligation à des Gens qui pouvoient en abuſer, me fit réſoudre quelque tems après à faire un Voyage en France, pour tâcher d'obtenir une Penſion de M. Mazarin.

Je partis avec mon Frere, qui alloit épouſer Mademoiſelle de Tiange; & c'eſt à cette Alliance, que je ſuis redevable du bon Succès de mon Voyage. Nous demeurâmes près de ſix mois en chemin. Quand nous fumes ſur la Frontiere, nous réſolumes qu'il ſe mettroit devant; & que j'y attendrois qu'il eût pris les Sûretez qui m'étoient néceſſaires pour paſſer outre. Mais nos Amis nous aiant mandé en même tems le Deſaſtre des pauvres Statues du Palais Mazarin, & que la Conjoncture étoit favorable, nous fumes enſemble juſqu'à Nevers, où il me laiſſa, pour ſe rendre à la Cour avec Grillon qui nous avoit joint à Milan.

Si-tôt que M. Mazarin nous ſçut en chemin, il envoya Polaſtron ſon Capitaine des Gardes ſur notre Route in-

for-

former éxactement de la Vie que nous menions; & il fit aſſembler toutes les Prévôtez des environs du Nivernois, pour prêter main forte au Commiſſaire de la Grand' Chambre, qui me venoit enlever en vertu de l'Arrêt du Parlement. Mon Frere en ayant fait plainte au Roi, S. M. me vouloit envoyer querir d'Autorité ; mais M. Colbert, jugeant bien qu'il étoit à propos pour mes intérêts de ménager M. Mazarin le plus qu'on pourroit, lui fit dire de ſigner un Arrêt d'Apointement, comme il fit les larmes aux yeux, & voyant bien qu'on paſſeroit outre s'il ne le faiſoit pas. Cet Arrêt arriva heureuſement à Nevers le même jour que Palluau Conſeiller de la Grand' Chambre y arriva auſſi pour m'arrêter. Je reçus en même tems ordre d'aller au Lis, & mon Frere ſe maria le jour que j'y entrai. Pendant que j'y fus, M. Mazarin me fit faire pluſieurs Propoſitions d'Accommodement, mais toutes par de miſérables Moines, & autres Gens de pareille Etoffe, & ſans me donner aucune Sûreté. Il avoit dit au Roi *que mon Frere m'empêchoit d'y entendre ; qu'il me gouvernoit avec une Autorité tirannique, & que ſi je ne le craignois*

pas, je ſerois beaucoup plus traitable. Pour en ſavoir la vérité, le Roi m'envoya querir au bout de trois mois par Me. Bellinzani, & un Exemt des Gardes, dans un Carroſſe de Me. Colbert, chez qui mon Frere avoit prié le Roi de me faire loger, comme dans un lieu où perſonne ne me pourroit contraindre de déguiſer mes Sentimens. Deux ou trois jours après, il me fit aller chez Me. de Monteſpan pour me parler. Je n'oublierai jamais la Bonté avec laquelle il me traita, juſqu'à me prier de conſidérer, *que s'il n'en avoit pas mieux uſé pour moi par le paſſé, ma Conduite lui en avoit ôté les moyens; que je lui diſſe franchement ce que je voulois; que ſi j'étois abſolument réſolue à retourner en Italie, il me feroit donner une Penſion de vingt quatre mille francs, mais qu'il me conſeilloit de demeurer; qu'il feroit mon Accommodement auſſi avantageux que je voudrois; que je ne ſuivrois M. Mazarin dans aucun Voyage; qu'il n'auroit rien à voir ſur mes Domeſtiques; que même ſi ſes Careſſes m'étoient odieuſes, je ne ſerois pas obligée de les ſouffrir d'abord, & qu'il me donnoit juſqu'au lendemain pour y ſonger.* J'aurois bien pu lui répondre ſur le champ ce que je lui répondis le jour ſui-

ſuivant, *qu'après m'avoir voulu perdre d'Honneur, comme M. Mazarin avoit fait, & avoir refuſé de me reprendre, lorſque je lui avois fait offrir de Rome ſans aucune Condition, & qu'il me ſçavoit dans la derniere néceſſité, je ne pouvois me réſoudre à retourner avec lui; que quelques Précautions qu'on pût prendre, de l'Humeur dont il étoit, il m'arriveroit tous les jours vint petites choſes cruelles, dont il ne ſeroit pas à propos d'aller importuner Sa Majeſté; & que j'acceptois avec une Reconnoiſſance extrême la Penſion qu'il lui plaiſoit de me donner.* Après des Raiſons ſi légitimes, vous ſerez ſurpris d'aprendre que tout le Monde blâma ma Réſolution; mais, les Jugemens des Gens de Cour ſont bien différens de ceux des autres Hommes. Me. de Monteſpan, & Me. Colbert, entre autres, firent tout ce qu'elles purent pour me faire demeurer; & M. de Lauzun me demanda, *ce que je voulois faire avec mes vint quatre mille francs? Que je les mangerois au premier Cabaret, & que je ſerois contrainte de revenir après toute honteuſe en demander d'autres, qu'on ne me donneroit pas.* Mais, il ne ſçavoit pas que j'avois apris à ménager l'Argent. Ce n'eſt pas que je ne viſſe qu'il

m'étoit impoſſible de ſubſiſter long-tems honnêtement avec cette Somme; mais, outre que je n'en pouvois pas obtenir d'avantage, & que M. Mazarin ne vouloit pas même me permettre de la manger à Paris ſans être avec lui, je faiſois mon compte, qu'elle me donneroit du moins le tems de prendre d'autres meſures. M. Mazarin, ne pouvant faire pis, s'aviſa de dire au Roi, *que je me faiſois faire un Juſtaucorps d'Homme, pour m'en aller habillée de cette ſorte*; mais, S. M. eut encor la Bonté de lui dire, *qu'elle l'aſſûroit que cela ne ſeroit pas.*

Me. Bellinzani eut ordre de me conduire avec un Exemt juſqu'à Rome, & deux Gardes du Corps avec eux juſqu'à la Frontiere. Je reçus tant d'Honnêtetez de M. le Duc de Savoie en paſſant à Turin, que je réſolus dès-lors de ne me point retirer autre part que dans ſes Etats, ſi je quittois jamais Rome. J'y arrivai enfin, après avoir été trois mois en chemin; & Grillon y arriva auſſi, peu de tems après, pour me replonger malgré que j'en euſſe dans de nouveaux Embarras. J'avois fait deſſein de ne voir Perſonne en France. Grillon, qui prétendoit être excepté, à cauſe du Service

vice qu'il m'avoit rendu à Rome dans l'Affaire de mes Pierreries, vint une fois au Lis avec Me. la Comteſſe au commencement que j'y fus; mais, je ne le voulus plus voir depuis. Le Dépit qu'il en eut le tranſporta à un point incroyable. Pendant que j'étois à Nevers, attendant le Commiſſaire tous les jours, l'Intendant de mon Frere me faiſoit demeurer pour plus grande Sûreté dans la Tour d'un Couvent qui tient au Château. Comme il n'avoit pas des Gens de reſte pour me ſervir, il mit près de moi un Garde de mon Frere, qui avoit été chaſſé depuis peu pour quelque ſujet aſſez léger. Ce Garçon me ſervit le mieux qu'il put, afin que j'obtinſſe ſon pardon, & je lui permis de me ſuivre au Lis dans cette eſpérance. Un Fripon de Cuiſinier que j'avois, pour ſe faire de fête à Grillon qui l'avoit corrompu, s'en va lui dire, *que ce miſérable ſe rendoit néceſſaire auprès de moi, & qu'il entroit quelquefois dans le Couvent.* Grillon, ſans autre éxamen, va publier cette belle Affaire par tout, juſques-là, que quand j'arrivai à Paris, Me. Colbert ne voulut pas que l'Homme dont étoit queſtion entrât à ma ſuite chez elle. Jugez

gez de mon Etonnement, quand j'en ſçus le Sujet; avec quelle promptitude je chaſſai ce nouvel Officier; quel Reſſentiment je dus avoir de la Méchanceté de Grillon; & ſi je fus ſurpriſe, en repaſſant à Lion, de le voir ôſer revenir à moi, à la faveur d'une Lettre de mon Frere, qui me prioit de tout oublier. La Froideur, avec laquelle je le traitai, ne fit que l'animer davantage. Il aprit en arrivant à Rome, que M. de Marſan me voyoit quelquefois; &, après mille Extravagances qui ſe paſſérent entre eux, ils eurent à la fin enſemble la ridicule Affaire que vous avez ſçue, où, ſans courir aucun danger, ils ſe donnérent le Plaiſir de réjoüir de nouveau le Monde à mes Dépens.

Ce fut quelque tems après, que ma Sœur réſolut de ſe retirer en France, pour divers Sujets de Plainte qu'elle prétendoit avoir contre M. le Connétable. Il ſeroit inutile de vous dire les Raiſons dont je combatis ſa Réſolution. Les Déplaiſirs, qu'une pareille Equippée m'avoit attirez, me donnérent une Eloquence toute extraordinaire; mais, la même Etoile qui m'avoit conduite en Italie, la pouſſoit en France. Comme elle

elle étoit fort aſſûrée de moi, elle n'héſita pas à me mettre de la partie; &, parce que je ne me ſouciois de Rome qu'à cauſe d'elle, & que je croyois ſoulager les Dangers qu'elle devoit courir en les partageant, je n'hézitai pas à la ſuivre. Je lui repréſentai ſeulement, *que je ſerois obligée de la quitter auſſi-tôt que nous ſerions en France.* Cette Néceſſité lui fit plus de peine, qu'aucune autre choſe; & rien ne me perſuada plus la force de ſes Raiſons, que de voir qu'elles la faiſoient réſoudre à nous ſéparer.

Le Chevalier de Lorraine lui avoit aſſez d'Obligation, pour la ſervir dans cette Rencontre. Elle s'étoit fait des Affaires avec tout Rome pour lui, & pour ſon Frere. On ne pouvoit les ſouffrir par tout ailleurs que chez elle, & elle s'étoit déclarée pour eux dans des Occaſions aſſez délicates contre le Cardinal Chigi, & le Connétable même. Cependant, elle n'en reçut autre Secours que de grandes Promeſſes de la ſervir de leur Crédit en France; ce qu'ils n'ont pas fait: &, pour ce qui étoit de ſon Deſſein, le Chevalier ſe contenta de lui dire, *que ſi elle n'avoit qu'elle même pour le conduire, il s'en mettroit*

troit en peine ; mais, que puiſque Me. Mazarin en étoit, on pouvoit bien s'en répoſer ſur elle. puiſqu'elle avoit plus d'Eſprit & de Réſolution qu'il n'en falloit pour des Entrepriſes encor plus dangereuſes. Il ne croyoit pas alors devoir être rappellé en France ſi-tôt qu'il le fût. S'il eût fait ſon Devoir, nous y aurions été devant que lui, & on n'auroit pas pu dire que nous le ſuivions ; mais ma Sœur, qui n'avoit compté que ſur lui, fut contrainte de différer ſon Départ, quand elle s'en vit abandonnée.

Après qu'il fut allé en France, elle s'ouvrit à un autre Homme d'une Dignité éminente, & qu'elle croyoit ſon Ami, parce qu'elle l'avoit obligée de l'être ; mais, il lui dit ſeulement, *que le Chevalier de Lorraine devoit bien la ſecourir dans ce beſoin.* Il me demanda enſuite *ce que je deviendrois, & ſi c'étoit de mon Conſeil que ma Sœur entreprenoit ce voyage.* Il peut encor rendre témoignage, que je lui répondis *que non ; que je ſçavois bien que je ne pouvois pas demeurer en France ; que je ne prétendois même y aborder, qu'à la faveur d'un Paſſeport que le Roi avoit envoyé à ma Sœur, pour elle & ſes Gens ; & que mon Deſſein étoit de me reti-*

retirer en Savoie, dès que je la verrois en Lieu de Sûreté.

Enfin, après avoir pris toutes les Précautions du côté de France, que la Prudence humaine peut ſuggérer, nous envoyâmes une Barque nous attendre à Civita-Vecchia; & un beau jour de Mai, M. le Connétable ayant dit à dîner, *qu'il alloit à douze milles de Rome voir un de ſes Haras; qu'on ne l'attendît pas le ſoir, s'il demeuroit trop à revenir*; ma Sœur voulut abſolument partir, quoi que nous n'euſſions encor rien de prêt. Nous dimes que nous allions à Freſcati, & nous montâmes dans mon Carroſſe avec une de ſes Femmes & Nanon, habillées en Hommes comme nous, avec nos Habits de Femme par deſſus. Nous arrivames à Civita-Vecchia à deux heures de nuit, que tout étoit fermé; ſi bien que nous fumes contraintes de nous enfoncer dans le plus épais du bois, en attendant qu'on eut trouvé notre Barque. Mon Valet de Chambre, qui avoit été ſeul de tous nos Gens aſſez réſolu pour nous conduire, aiant couru long-tems inutilement pour la chercher, en loüa mille Ecus une autre qu'il rencontra par hazard. Cependant, mon Poſ-

Poſtillon, s'impatientant de n'avoir point de Nouvelles, monta ſur un des Chevaux du Carroſſe & fut ſi heureux, qu'à la fin il trouva la nôtre. Il étoit bien nuit quand il en revint; il nous falut faire cinq milles à pied pour y aller, & nous nous embarquâmes enfin à trois heures ſans avoir bû ni mangé depuis Rome. Notre plus grand Bonheur fut d'être tombé entre les mains d'un Patron également habile, & Homme de bien. Tout autre nous auroit jetté dans la Mer après nous avoir volé; car, il vit bien d'abord que nous n'étions pas des Gueuſes. Il nous le diſoit lui-même: les Bateliers nous demandoient, *ſi nous avions tué le Pape?* Et, pour ce qui eſt d'être habile, il ſuffit de vous dire qu'ils firent canal à cent mille de Genes. Au bout de huit jours, nous debarquâmes à la Ciouta en Provence, à onze heures du ſoir. De là, nous fumes à Cheval à Marſeille pour cinq heures du matin, où nous trouvames les ordres du Roi, & le Paſſe-Port chez l'Intendant.

M. le Connétable, par le plus grand Bonheur du Monde, fut trois jours hors de Rome, & ne ſe défia de la vérité

rité que fort tard. Il n'eſt point de Contes ſi horribles qu'on ne fît de nous, juſqu'à dire que nous étions allées en Turquie; & il fut contraint d'obtenir du Pape une Excommunication contre tous ceux qui en parleroient. Il fit partir quatorze Courriers par autant de Routes différentes, dont l'un fit ſi belle diligence, qu'il arriva à Marſeille devant que nous. Il y arriva auſſi un peu après un Homme à lui, de cette ſorte de Gens qu'on appelle en Italie des Braves. Mon Valet de Chambre étoit allé je ne ſçai où ſe préparer à partir pour la Cour, où ma Sœur l'envoya, & nous étions nous quatre Femmes toutes ſeules de notre Compagnie dans le Cabaret même où cet Homme vint loger. Nanon, qui l'aperçut la prémiere, le reconnut d'abord. Elle nous donna l'Alarme bien chaude. Nous fimes demander des Gardes à l'Intendant: il nous en envoya ſur le champ. Mon Valet de Chambre revint de la Ville; & le Brave, après nous avoir parlé fort honnêtement pour nous exhorter à retouner à Rome, partit ſur le champ pour y retourner lui même, avec une belle Lettre de ma Sœur pour ſon Maître.

Cette

Cette Avanture nous fit aller loger chez l'Intendant; &, peu de jours après, à Aix, où nous demeurâmes un mois, & où Me. de Grignan eut la charité de nous envoyer des Chemiſes, diſant, *Que nous voyagions en vraies Héroïnes de Roman, avec force Pierreries, & point de Linge blanc.* Nous fumes enſuite à Mirabeau, puis à Monpellier, où ma Sœur voulut aller voir M. de Vardes, & à Monfrein, où j'apris que Polaſtron ètoit en chemin, ſous prétexte de venir faire Compliment à ma Sœur de la part de M. Mazarin; mais en effet pour me faire arrêter avec ſon malheureux Arrêt. Je me retirai au Vivier pour le laiſſer paſſer. Il ne s'arrêta point près de ma Sœur, quand il ne m'y trouva pas: il paſſa outre, croyant m'attraper, & que j'étois retournée en arriere; mais, il s'éloignoit, au lieu de me ſuivre.

Cependant, je me rendis en Arles par le Rône; & de là à Martigues par Terre, & par la Mer à Nice; puis à Turin & à Mommeillan, d'où ma Sœur me rapela à Grenoble près d'elle, après avoir pris les meſures néceſſaires pour ma Sûreté avec M. de l'Ediguieres. Mon Frere nous y vint joindre: il y fût huit jours

avec

avec nous. Nous en partimes huit jours après lui pour Lion ; & ma Sœur ayant pris le chemin de Paris, je pris celui de Chambéri, où j'ai enfin trouvé le Repos que je cherchois inutilement depuis ſi long-tems, & où j'ai toujours demeuré depuis, avec beaucoup plus de Tranquillité, qu'une Femme auſſi malheureuſe que moi n'en devroit avoir.

FIN DES MÉMOIRES DE LA DUCHESSE MAZARIN.

LETTRE
TOUCHANT LE
CARACTERE
DE MADAME LA
DUCHESSE MAZARIN.

Je vous renvoie par Homme exprès les Mémoires dont vous m'avez fait part, de peur de tomber par la Poſte dans le même Inconvénient qui les a mis entre vos mains. Si, toutes les fois que Mrs. les Miniſtres font ouvrir les Lettres, on trouvoit des choſes auſſi curieuſes, je ne plaindrois guere la peine des Commis.

Vous avez eu raiſon de croire, qu'après la maniere dont je vous avois parlé de Me. Mazarin, je ſerois bien aiſe de voir ſon Hiſtoire. Je l'y reconnois d'un bout à l'autre, & j'y ai remarqué vingt choſes, qu'elle ſeule étoit capable de penſer, & de mettre comme elles ſont.

Puiſque vous ne l'avez jamais vue, je vous dirai pour ſatisfaire à votre priere, que

que c'eſt une de ces Beautez Romaines, qui ne reſſemblent point à des Poupées, comme la plûpart des nôtres de France; & dans qui la Nature toute pure triomphe avec Majeſté de tout l'Artifice des Coquettes.

La Couleur de ſes Yeux n'a point de Nom. Ce n'eſt ni bleu, ni gris, ni tout-à-fait noir; mais, un Mélange de tous les trois, qui n'a que ce que chacun a de plus beau, la Douceur des bleus, la Gaieté des gris, & ſur tout le Feu des noirs. Mais, ce qu'ils ont de plus merveilleux, c'eſt qu'il n'y en a point au Monde de ſi doux, & de ſi enjoüez pour l'ordinaire, enfin de ſi propres à donner de l'Amour; & il n'y en a point de ſi ſérieux, de ſi ſévéres, & de ſi ſenſez, quand elle eſt dans quelque Aplication d'Eſprit. Ils ſont ſi vifs, & ſi rians, que quand elle s'attache à regarder quelqu'un fixement, ce qui ne lui arrive guere, on croit en être éclairé juſqu'au fond de l'Ame, & on deſeſpere de pouvoir lui rien cacher. Ils ſont grans, bien fendus, & à fleur de tête, pleins de Feu & d'Eſprit: mais, avec toutes ces Beautez, ils n'ont rien de lan-

languiſſant, ni de paſſionné; comme ſi elle n'étoit née, que pour être aimée, & non pas pour aimer.

Sa Bouche n'eſt, ni grande, ni de la derniere petiteſſe; mais, tous les Mouvemens en ſont pleins de Charmes, & les Grimaces les plus étranges ont une Grace inexprimable quand elle contrefait ceux qui les font. Son Rire attendriroit les Cœurs les plus durs, & charmeroit les plus cuiſans Soucis. Il lui change preſque entiérement l'Air du Viſage, qu'elle a naturellement aſſez froid & fier, & il y répand une certaine Teinture de Douceur & de Bonté, qui raſſûre les Ames que ſa Beauté a d'abord alarmées, & leur inſpire cete Joie inquiette qui eſt la plus prochaine Diſpoſition à la Tendreſſe.

Voilà comment elle a la Bouche & les Yeux, qui ſont comme vous ſçavez les deux Parties du Viſage du plus important Uſage en Amour, & de la plus grande Expreſſion.

Mais, les autres ne ſont pas moins admirables. Son Nez, qui eſt aſſurément des mieux faits, & de la plus juſte grandeur, donne un certain Air fin, noble, & élevé, à toute ſa Phyſionomie,

mie, qui plait infiniment. Elle a le Son de la Voix ſi touchant, qu'on ne ſçauroit l'entendre parler ſans émotion. Son Teint a un Eclat ſi naturel, ſi vif, & ſi doux, que je ne penſe pas que Perſonne ſe ſoit jamais aviſé en la regardant de trouver à redire qu'il ne ſoit pas de la derniere Blancheur. Ses Cheveux ſont d'un Noir luiſant, qui n'a rien de rude. A voir le beau Tour qu'ils prennent naturellement, & comment ils ſe tiennent d'eux mêmes quand elle les a tout-à-fait abattus, pour peu qu'on eût l'Ame Poëtique, on diroit qu'ils ſe joüent à plaiſir, tout enflez & glorieux de couvrir une Tête ſi belle.

C'eſt le plus beau Tour de Viſage que la Peinture ait jamais imaginé. A force de ſe négliger, ſa Taille, quoi que la mieux priſe, & la mieux formée qu'on puiſſe voir, n'eſt plus fine en comparaiſon de ce qu'elle a été. Je dis, en comparaiſon; car, beaucoup d'autres ſeroient déliées de ce qu'elle eſt groſſe. Cela fait qu'elle ne paroit pas ſi haute qu'elle eſt, quoi qu'en effet elle ſoit auſſi grande qu'une Femme peut l'être ſans être ridicule. On la voit quinze

jours de ſuite coiffée d'autant de différentes Maniéres, ſans pouvoir dire laquelle lui va miéux: celles, qui défont toutes les autres Femmes, la parent; & celles, qui ne conviennent jamais à une même Tete, ſont également bien ſur la ſienne.

Il en eſt de ſes Habillemens comme de ſa Coëffure: il faut la voir enveloppée dans une Robbe-de-Chambre pour en juger; & c'eſt en cette ſeule Perſonne qu'on peut dire véritablement, que l'Art le plus délicat, & le mieux caché, ne ſçauroit égaler la Nature. Une grande marque que la Propreté, qui coûte tant de ſoins aux autres Femmes lui eſt naturelle, c'eſt qu'elle ne porte jamais d'Odeurs, quoi quelle les aime beaucoup.

J'avois oublié de vous parler de ſa Gorge, de ſes Bras, & de ſes Mains: mais, qu'il vous ſuffiſe que tout cela paroît fait pour le Viſage; &, ſi l'on peut juger par ce qu'on voit de ce qu'on ne voit pas, ſon Mari eſt aſſurément le plus malheureux de tous les Hommes, après avoir été le plus heureux.

Voilà comment elle eſt faite pour

le

le Corps; &, pour le reſte, vous en jugerez parce que je m'en vai vous conter.

Il y a quelque tems, qu'étant à Rome, il m'arriva de parler d'elle ainſi que j'en avois ouï parler à Paris, comme d'une belle & jeune Femme, étourdie & emportée juſqu'à l'Extravagance, & bonne juſqu'à la Sottiſe. Un Italien, qui l'avoit connue, entendant la Peinture que j'en faiſois, me rit au nez d'une maniere qui me ſurprit, & ne m'en voulut jamais dire autre choſe quelque inſtance que je lui fiſſe. Comme ces Meſſieurs approfondiſſent un peu plus le Caractere des Gens, qu'on ne fait d'ordinaire en France, cela me donna la Curioſité de la voir en paſſant par Chambéri à mon retour. Je ne lui avois jamais parlé à Paris que par occaſion; mais, mon Nom, ni mon Viſage, ne lui étoient pas inconnus. Je fus d'abord ſurpris de ne lui point voir à mon abord ces Epanoüiſſemens de Joie, ſi ordinaire à ceux qui ſont éloignés de la Cour, quand ils voyent quelqu'un qui en vient. Elle me receut avec autant de Tranquillité, que la plus indifféren-

te Femme du Païs auroit pu faire; &, au lieu de m'accabler de Queſtions ſur les Perſonnes & les Affaires où elle a intérêt, elle ne m'entretint que du Sujet de mon Voyage, & d'autres choſes ſemblables qui ne regardoient que moi. La Civilité m'obligea à la mettre ſur le propos de ſes Parens, & de ſes Amis de Paris & de Rome, puiſqu'elle ne m'y mettoit pas. Il me parut que je lui faiſois Plaiſir. Elle écouta avec Application & Senſibilité ce que je lui en dis. Elle me parla honnêtement de tout le monde, & avec Reſpect de ſon Mari; mais, tout cela ne dura qu'autant de tems que je voulus. Elle ne m'interrogea que lors que la Bien-ſéance l'y obligeoit en quelque ſorte; & je ne connus en elle, ni Empreſſement, ni Curioſité. Etonné de ſa Froideur, je voulus la mettre ſur les Matieres que je croyois le plus capables de l'émouvoir. Je lui parlai, avec les égards que je devois, de tout ce qui lui eſt arrivé de plus ſenſible touchant ſa Gloire, & ſa Fortune; mais, je ne pus jamais en tirer la moindre Plainte. Il me parut bien quelque Triſteſſe ſur le Chapitre de ſa Ré-

pu-

putation; mais, pour tout le reſte, il me ſembla qu'elle trouvoit la Fortune une Déeſſe trop digne de Mépris pour être en Colere contre elle.

Pluſieurs Perſonnes de Qualité de l'un & de l'autre Sexe y vinrent comme j'y étois, & entre autres deux ou trois Hommes à qui je trouvai bien de l'Eſprit. D'abord, les Dames ſe mirent ſur les Nouvelles de la Ville. Quoi que la Ducheſſe n'y prit aucun Intérêt, elle en parla avec la même Chaleur qu'on lui en parloit: elle prit parti, comme le reſte de la Compagnie, dans la Diſpute qui s'éleva ſur un Différend de deux Hommes de Qualité qui partageoit tout le Païs; & elle entra dans le Détail qu'on lui fit des petits Intérêts qui les diviſoient, & en peſa l'importance avec autant d'Application, que ſi elle n'avoit pas eu en Mariage vint Millions.

Les Hommes, dont j'ai parlé, firent changer la Converſation, & la tournérent malgré qu'elle en eût ſur les Affaires d'Etat, comme plus dignes de ſon Attention. Après que tout le Monde en eut dit ſon Avis, on l'obligea par complaiſance à dire le ſien. Ceux, qui en a-

voient un contraire, la pouſſérent aſſez vigoureuſement. La Converſation s'échauffa. Elle ne ſe défendit jamais que par des Raiſons, dont elle faiſoit toujours Juges ceux qui n'étoient pas déclarez contre elle; & je vous avoue, que je n'ai jamais oüi parler ſi bien avec tant de Soumiſſion. Voilà ce que je remarquai dans cette prémiere Viſite, & voici ce que j'en apris depuis.

On ne ſçauroit dire de quelle Humeur elle eſt. A proprement parler, elle n'en a point, & chaque Perſonne qui la voit a ſujet de croire, qu'elle eſt de la ſienne. Elle n'a Entêtement pour rien, & on eſt tout étonné qu'elle quitte les Occupations qui ſembloient la divertir davantage, auſſi librement que ſi elle s'y étoit fort ennuyée. Il ſuffit de voir qu'elle ne s'adonne à aucune avec Emportement, pour juger que cette Facilité de Mœurs ne lui vient pas de Légéreté, mais plutôt d'une Indifférence profonde, pour toutes les Fantaiſies diverſes qui troublent la Tranquillité du commun des Eſprits.

La Douceur, & l'Humanité, ſi bienſéantes à ſon Sexe, paroiſſent juſques dans

dans ſes Divertiſſemens les plus tumultueux. Elle eſt auſſi Maîtreſſe d'elle-même en Voyage, & à la Chaſſe, que dans ſon Cabinet. L'Egalité naturelle de ſon Ame eſt à l'épreuve des Occaſions qui altérent toutes les autres. Elle ſe joue des Amuſemens, où tout le Monde s'abandonne : quelques autres Femmes ont fait les mêmes choſes qu'elle ; mais, elle les fait autrement.

On vit chez elle avec une Familiarité pleine de Zêle & de Reſpect ; mais, qui lui ſeroit fort incommode, ſi elle étoit moins bonne. Quoi que naturellement elle ſoit fort particuliere, preſque toutes les heures de la journée ſont des heures publiques pour elle : les plus ſecrets Endroits de ſa Maiſon ſont auſſi ouverts que les plus communs à ceux qui y fréquentent ; & il lui arrive ſouvent d'être relancée juſques dans ſon Cabinet, lors qu'elle s'y attend le moins. Ses Domeſtiques, qui n'y voient venir que des Gens auſſi dévouez qu'eux à leur Maîtreſſe, ſe ſont inſenſiblement accoutumez à laiſſer entrer & ſortir le Monde avec cette Liberté. Il faut croire, qu'elle le veut bien ainſi, puis qu'ils

le ſont; car, elle eſt l'Ame de ſa Maiſon, & ſon Eſprit: ſon Honnêteté & ſes Maniéres ſont répandues dans toutes les Perſonnes qui la compoſent, à proportion de ce que chacune eſt capable de les imiter.

Il n'eſt point de Couvent où l'on mene une Vie ſi retirée que dans l'Appartement de ſes Filles: un Page n'ôſeroit en avoir aproché, ſous peine de l'Indignation de Madame, qui eſt quelque choſe de bien plus terrible que le Fouet; &, pour les Hommes, ils vivent enſemble avec une Paix & une Union, auſſi louable, qu'elle eſt rare dans les Maiſons des Grands.

Il n'y a qu'elle au Monde, qui puiſſe entrer dans les Jeux de ſes Valets ſans ſe rabaiſſer: ſa préſence en bannit la Licence, ſans en ôter la Liberté; & l'on ne comprend point comment elle peut leur imprimer tant de Reſpect, avec la Familiarité qu'elle les traite: mais, c'eſt que jamais Femme n'eut l'Air & toutes les Manieres ſi grandes. Il y a des Gens, qui trouvent étrange, qu'elle ſoit ſenſible à ces ſortes de Plaiſirs; mais, pour peu qu'on l'y obſerve, il eſt aiſé de connoî-

noître qu'ils ne ſont pas la Joie de ſon Cœur; & que tous ceux qu'elle prend ne ſont en effet que des differentes Manieres de ſe diſtraire des Penſées affligeantes, que l'état préſent de ſa Fortune lui doit inſpirer.

Il n'y a point de Maiſon de ſimple Gentilhomme, qui ſoit ſi réglée que la ſienne; &, comme ſa Penſion eſt bien peu de choſe pour ſubſiſter auſſi honorablement qu'elle fait, il faut qu'elle entre dans un Détail d' Oeconomie, d'autant plus admirable, que les traits naturels de Libéralité & de Magnificence, qui lui échapent quelquefois, font bien voir que ce n'eſt que par un Effort de Raiſon tout extraordinaire.

Elle n'admire rien dans l'Ame, & ne témoigne rien mépriſer. Il lui eſt jamais arrivé de montrer le moindre Dégout pour le Païs, & tout ce qui y eſt: elle en aime les Divertiſſemens, & les Cérémonies, comme ſi elle en étoit. Une autre y aſſiſteroit avec des marques de Complaiſance, de Contrainte, & de Diſtraction, qui la diſtingueroient aiſément du reſte de la Compagnie; mais, elle y eſt ſi naturellement, & avec une Pré-

Préſence & une Liberté d'Eſprit ſi entiere & ſi agréable, qu'un Etranger, qui l'y verroit ſans la connoître, eſtimeroit la Savoie bien-heureuſe d'avoir produit une Perſonne ſi charmante.

Elle évite de parler de ſa Grandeur, & de ſes Richeſſes, avec le même ſoin que d'autres le chercheroient: il ne tient pas à ſon Procédé, que les Gens du Païs qui la fréquentent ne s'eſtiment tous auſſi grands Seigneurs qu'elle, qu'ils ne croyent Chambéri auſſi beau que Paris & Rome, & la vie qu'elle mene auſſi agréable qu'elle en aye mené. Jamais grande Dame ne fit moins ſentir à ſes Inférieurs la différence qu'il y a entre eux & elle; &, s'ils ne l'oublient pas, elle doit aſſûrément les eſtimer beaucoup davautage: car, elle ne prend guere de peine à les en faire ſouvenir.

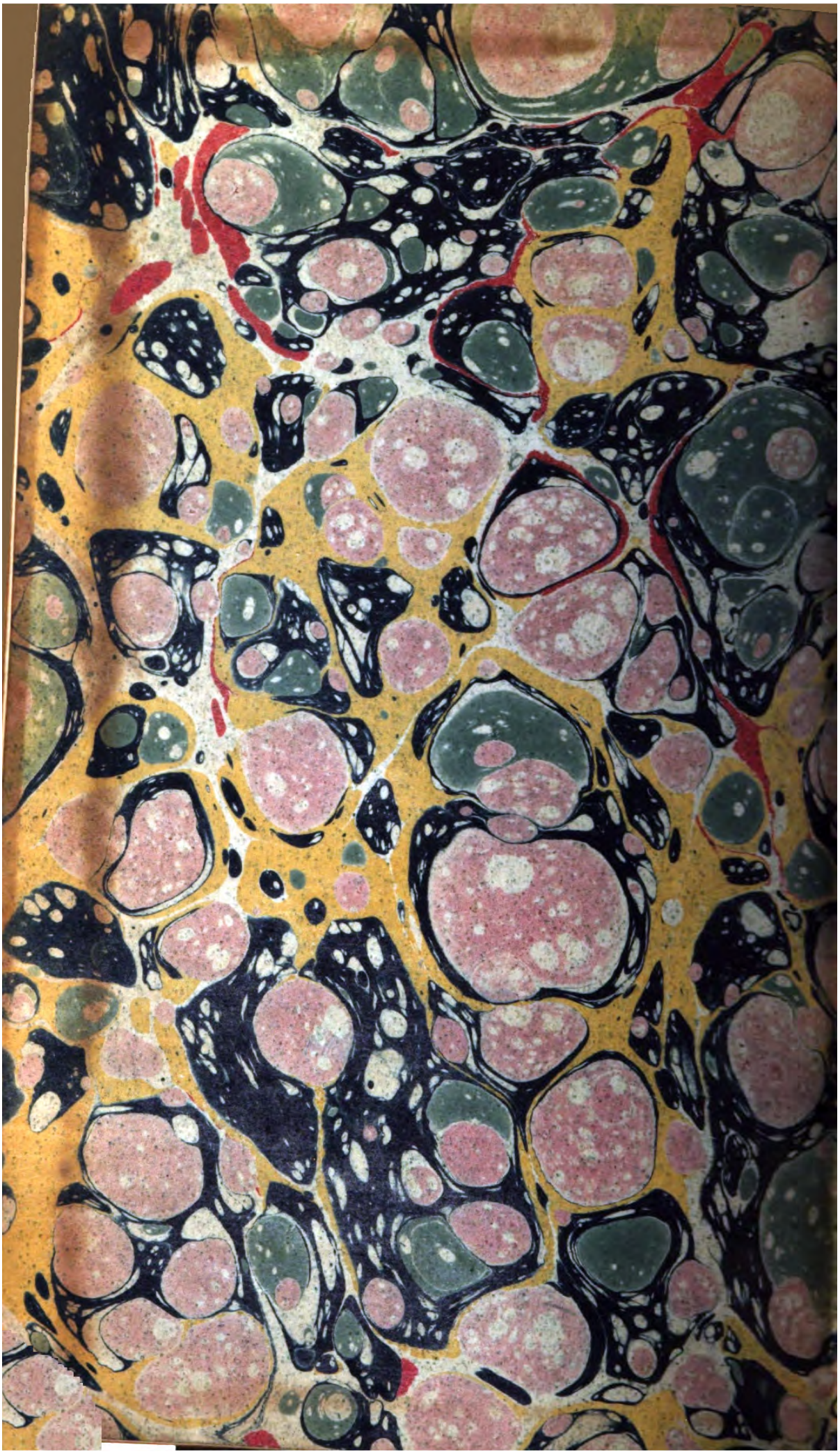
On paſſe toujours l'Idée qu'elle a d'elle même dans les choſes les plus ſinceres qu'on lui en dit, & il lui arrive auſſi ſouvent de prendre de véritables Loüanges pour des Flateries, qu'aux autres Femmes de prendre des Flateries pour de véritables Loüanges. Une marque, que ſa Modeſtie eſt ſincére, c'eſt qu'elle n'eſt

n'eſt pas outrée. Elle avoue de bonne-foi ce qu'elle a de bon & de beau, quand on l'en preſſe, & elle n'eſt injuſte qu'en ce qu'elle ne croit que médiocre & paſſable tout ce qu'elle a d'excellent & de merveilleux.

Quoi qu'une triſte Expérience l'ait convaincue, qu'il y a peu d'Honnêteté dans le Monde, & lui ait donné fort mauvaiſe Opinion du Genre Humain, elle a une ſi grande Bonté de Naturel, qu'elle ne ſçauroit apliquer cette mauvaiſe Opinion à perſonne en particulier: elle excepte d'abord de la Regle générale tous ceux en qui elle voit quelque Apparence de Vertu; & elle ne peut encor s'empêcher d'être ſurpriſe, qand elle vient à connoître qu'elle n'avoit pas raiſon de les excepter.

Lors qu'elle eſt obligée de dire quelque choſe qu'elle juge qui peut déplaire, pour en adoucir le Sens, elle le fait d'une maniere qu'il ſemble qu'il lui échappe; mais, on ne lui fera jamais tort de croire, qu'elle ne dit rien qu'elle ne veuille bien dire. Il lui eſt plus naturel d'être ſecrete qu'aux autres Femmes de ne l'être pas. Enfin, elle ſçait également

ment bien parler, & ſe taire; quoi qu'il ſoit vrai de dire, que les Gens qui parlent bien ne ſçavent guere ſe taire, & que ceux qui ſçavent ſe taire ne ſçavent guere bien parler.

Une Perſonne de grand Eſprit, qui la connoit depuis long-tems, aſſûre qu'elle n'eſt pas reconnoiſſable de ce qu'elle étoit autrefois; mais, il eſt bien difficile de comprendre qu'elle ait pu devenir ce qu'elle eſt, ſans avoir toujours eu un fond prodigieux du plus beau, du plus riche, & du plus précieux Naturel du Monde: &, ſi ſes Malheurs ont contribué quelque choſe à ſon Mérite, jamais mauvaiſe Cauſe ne produiſit ſi bon Effet. Je ſuis, &c.

FIN DU CARACTERE DE LA DUCHESSE MAZARIN.